ÉPILOGUES

RÉFLEXIONS SUR LA VIE

Volume complémentaire

DU MÊME AUTEUR

Roman, Théâtre, Poèmes

SEXTINE.

LE PÈLERIN DU SILENCE. Le Fantôme. Le Château singulier. Théâtre muet. Le Livre des litanies. Pages retrouvées.

LES CHEVAUX DE DIOMÈDE.

D'UN PAYS LOINTAIN.

LE SONGE D'UNE FEMME.

LES SAINTES DU PARADIS, petits poèmes, avec 29 bois originaux de G. d'Espagnat.

LILITH, *suivi de* THÉODAT.

UNE NUIT AU LUXEMBOURG.

UN CŒUR VIRGINAL. Couverture de G. d'Espagnat.

SIMONE, poème champêtre, nouvelle édition, ornée de 11 compositions de Georges d'Espagnat.

COULEURS, *suivi de* CHOSES ANCIENNES.

HISTOIRES MAGIQUES.

JE SORS D'UN BAL PARÉ (Champion, édit.).

DIVERTISSEMENTS, *poésies complètes*, 1912 (G. Crès, édit.).

LETTRES D'UN SATYRE (G. Crès, édit.).

LE CHAT DE MISÈRE. *Idées et Paysages* (Messein, édit. « Collection des Trente ».

LA PETITE VILLE. *Paysages*.

Critique

LE LATIN MYSTIQUE (Etude sur la poésie latine du moyen âge) (*épuisé*).

LE LIVRE DES MASQUES (Ier et IIe), gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui, avec 52 portraits par F. Vallotton.

LA CULTURE DES IDÉES.

LE CHEMIN DE VELOURS. *Nouvelles dissociations d'idées.*

LE PROBLÈME DU STYLE. *Questions d'Art, de Littérature et de Grammaire.*

PHYSIQUE DE L'AMOUR. *Essai sur l'instinct sexuel.*

ÉPILOGUES. *Réflexions sur la vie*, 1895-1898 ; 1899-1901 (2e série) ; 1902-1904 (3e série) ; 3 vol.

ESTHÉTIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, édition revue, corrigée et augmentée.

PROMENADES LITTÉRAIRES (1re, 2e, 3e et 4e séries) ; 4 vol.

PROMENADES PHILOSOPHIQUES (1re, 2e et 3e séries) ; 3 vol.

DIALOGUE DES AMATEURS SUR LES CHOSES DU TEMPS (*Epilogues*, 4e série, 1905-1907).

NOUVEAUX DIALOGUES DES AMATEURS SUR LES CHOSES DU TEMPS (*Epilogues*, 5e série, 1907-1910).

DANTE, BÉATRICE ET LA POÉSIE AMOUREUSE.

LF
G7163e

REMY DE GOURMONT

—

Epilogues

— *RÉFLEXIONS SUR LA VIE* —

VOLUME COMPLÉMENTAIRE

1905-1912

CINQUIÈME ÉDITION

201145
6/3/26

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinq exemplaires sur Japon impérial
et ving et un exemplaires sur hollande Van Gelder
tous numérotés

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

PQ
2266
E7
1921
t.4

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

1905

1er janvier.

311

Aristogiton et l'éducation des filles. — Ancien professeur de belles-lettres, qui s'était mis un jour dans la politique, Aristogiton avait conservé le goût des questions pédagogiques; il les traitait à la manière chaude. C'était un homme qui avait, comme on dit, du tempérament, et il le montrait. Le soir, après une journée de sérieuses interruptions parlementaires, de notules polémiques, las et fier d'avoir régénéré l'âme de la patrie, il conduisait sa fille, Privigna, dans les théâtres de société consacrés à Aphrodite. On jouait les mystères d'Isis, et ceux de Bacchus et ceux de Priape. Ainsi la jeune vierge pénétrait directement au plus secret des civilisations classiques. Comme les actrices ou prêtresses de ces lieux traditionnels

sont très aimables, elles accordaient des leçons particulières et intimes que l'ancien professeur, resté un maître d'énergie, surveillait avec attention, sans rester lui-même inactif. Une jeune fille, attachée à la maison d'Aristogiton, participait également à ces exercices, qui ouvraient à ses yeux naïfs des horizons inconnus et voluptueux. Elle aimait beaucoup sa maîtresse, devenue sa sœur en initiation, et lorsque Privigna épousa un ancien prêtre de Junon, elle la suivit dans sa nouvelle demeure, afin de poursuivre des études pleines de charme. Aristogiton continuait d'ailleurs à leur donner les conseils de son expérience; son énergie ne se démentait jamais, et il le faisait bien voir aux jeunes femmes un peu émues, lui-même troublé par une sorte de manie divine. A certains moments, en effet, Aristogiton, la tête pleine d'idées de grandeur, se croyait devenu le dieu des jardins. Saisissant son pouvoir à pleines mains, il semblait agiter on ne sait quelle foudre. Privigna cependant eut un rêve, et, agitée par des dieux ennemis, elle parla, dévoilant au prêtre de Junon les secrets de son initiation et comment Aristogiton avait pris un soin passionné de perfectionner ses mœurs et ses connaissances historiques.

Le reste de l'histoire est demeuré jusqu'ici assez obscur. Les diurnales ont raconté la mort d'Aristogiton, mais n'ont pu encore démêler si elle a eu

pour cause un suicide ou un crime. Le prêtre de Junon ayant averti la femme d'Aristogiton, cette épouse furieuse aurait fait comprendre à son mari qu'il devait disparaître. C'est bien de la docilité, car les faits qu'on pouvait lui reprocher, il pouvait les nier ; son devoir même était de les nier, même si le prêtre de Junon, plus soucieux de vengeance que d'honneur, eût tenu à se porter garant des débauches de sa femme. « Il la terrorisait », crie à tout venant cet homme singulier, et cela lui semble une suffisante excuse. S'il n'y a que cela, ils auraient tous dû se taire, et la femme aussi bien que le gendre. Mais on a aussi parlé d'avortement. Le fait paraît controuvé : c'est le seul, cependant, qui permettrait d'admettre sans hésitation le suicide, les détournements de fonds, dont on a parlé également, n'ayant été le sujet d'aucune plainte de la part des intéressés.

Reste le crime. Aristogiton étant l'ennemi politique des hommes qui détiennent le pouvoir, il était tentant, quoique bien imprudent, d'attribuer à la police secrète ou à une association de gens qui se qualifient francs-maçons et qui est puissante dans les conseils du gouvernement, la disparition d'un homme qui pouvait être dangereux dans l'Etat. Mais c'est donner bien de l'importance à un Aristogiton. On dit aussi que, ne voulant se résoudre à un crime direct, le gouvernement lui fit savoir

secrètement que, les actes fâcheux de sa vie privée étant connus de la justice, il serait arrêté à l'issue de l'audience où allait se débattre le procès politique qui lui était intenté. Cette version est la stupidité même ; le fait d'avortement étant controuvé, les autres actes n'étaient pas de ceux dont la justice pût s'émouvoir, puisqu'il s'agit maintenant d'une femme mariée. Ils n'auraient pu justifier qu'une plainte en adultère. La beauté de la jeune femme eût vite amnistié le coupable, car après tout une belle-fille n'est pas une fille et, quand elle est mariée, elle n'est plus qu'une femme comme toutes les autres. Il faut donc chercher d'un autre côté.

Quand ces pages seront lues, le mystère sera sans doute éclairci. Ce que l'on pourrait dire de plus serait trop précis et trop accusateur.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans l'histoire, c'est encore la psychologie d'Aristogiton, car c'est un beau cas de dualisme, et dont l'examen fait comprendre tout ce qu'il y a de factice ou plutôt de superficiel dans la civilisation. L'aspect social des choses et des hommes est presque toujours un mensonge. L'homme vrai, c'est l'homme physiologique. Aristogiton n'était au naturel que lorsqu'il dansait la danse priapique, cependant que Privigna et la petite Flamande prenaient leur leçon. Mais comme il devait s'amuser le lendemain, en

présidant le Comité de régénération de la Patrie! Il doit y avoir un très grand plaisir à tromper ainsi la société. Les cyniques l'ignorent, car ils sont des brutes. Aristogiton jouissait profondément, je l'espère, de son hypocrisie. S'il s'est suicidé, ce que je ne crois pas encore, ce fut sans doute de désespoir, en voyant lui échapper cette profonde joie de l'ironie. Le jour du soufflet à M. André, il dut bien rire, en songeant à Privigna. Ce soufflet, puisque j'y suis venu par hasard, je dois dire qu'il est contre le suicide un argument de premier ordre. S'il ne s'était pas senti très préservé contre toutes les révélations touchant sa vie privée, se serait-il ainsi mis en avant, se serait-il jeté dans les bras redoutables de la justice, sous les griffes empoisonnées de la presse?

312

De la confusion en matière scientifique. — Elle peut être de plusieurs sortes. Celle dont il s'agit consiste en ceci : qu'un savant abuse de ses connaissances techniques et de sa réputation pour mettre les faits d'observation au service des plus vulgaires croyances spiritualistes; en ceci encore que, guidé par la seule logique des sentiments, par le seul intérêt de parti, et de parti reli-

gieux, il présente comme un résultat de la libre recherche une conclusion qui, loin qu'elle naisse des faits, était déjà à l'état de croyance dans l'esprit de l'auteur. Voltaire, homme vif, eût appelé cela de l'imposture. Il ne concevait pas la religion sans imposture. Mais sa théorie, qui a du vrai, est surtout valable pour l'origine des grandes religions modernes. Laissons-la de côté, quand il s'agit des croyances de nos contemporains, surtout en un temps où l'exercice de la foi n'est plus nécessaire à l'avancement dans la vie et à l'estime générale.

Je ne puis cependant rouvrir sans colère cette conférence de M. Armand Sabatier (1) et c'est la cause pourquoi le préambule de cet article est si dur. Je n'en rétracte rien.

La croyance à l'âme, puis son immortalité, fut d'abord le fruit d'un raisonnement imaginatif (2). Mais il semble bien qu'elle ne tente plus de se justifier maintenant que par des raisonnements à forme affective. La marche en est très simple. L'âme existe et elle est immortelle, en voici une nouvelle preuve. Et n'importe quel fait sera invoqué, aussi bien la mort soudaine d'une personne qui n'a pas eu la récompense de son dévouement, que la

(1) *Comment se fabriquent les âmes*, dans le *Bulletin de l'Institut général psychologique*, 1904, n° 4.
(2) Th. Ribot, *Logique des sentiments*.

découverte du radium ou celle des rayons N. Tout est bon au croyant pour justifier sa croyance ; et plus il est instruit, plus il étendra le champ de ses divagations. La matière de son raisonnement semble toujours la même, tellement la conclusion est uniforme. Il semble que l'on soit en face d'un de ces amoureux optimistes qui tireraient de la trahison même de nouveaux motifs de confiance.

Sans doute, il n'y a pas, à première vue, trace de manœuvres d'imposture, dans un mécanisme psychologique aussi naïf. Mais je pense que si St Thomas d'Aquin avait raison de qualifier de péché une certaine sorte de sottise, celle où l'on se complaît, où l'on se vautre, il est permis de parler d'imposture à propos de savants qui s'adonnent à la crédulité, la vantent publiquement et la propagent.

Il n'est point question ici des croyances elles-mêmes. Que l'on affirme le spiritualisme en prenant pour base ou pour référence la tradition, la théologie, l'évangile, Platon, le consentement universel, et tout le reste, c'est une attitude qui peut prêter à la discussion, mais non au reproche. Il en est tout autrement du savant qui arguë de la recherche scientifique, de la physique ou de l'anatomie, pour affirmer l'existence de l'âme et son immortalité. Il y a là un abus affreux de raisonnement, et si l'on veut que le caractère du savant n'en soit pas discré-

dité, ce sera son intelligence. Un homme capable de pareilles confusions est devenu suspect : c'est un dévot qui vous glisse subrepticement son chapelet ou sa bible.

Le raisonnement affectif est partout et prend toutes les formes. Il est naturellement la base de la théologie morale aussi bien que de la morale sans théologie. « L'impudicité même, dit Bossuet (*sermon sur l'honneur du monde*), c'est-à-dire l'infamie et la honte même, que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se ménager, à se couvrir de belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée? » Cela revient à dire ; l'amour fidèle, discret, doux, persévérant, donne le spectacle même de l'impudicité, de l'infamie et de la honte, — ce qui est absurde. Mais la théologie oblige Bossuet à tenir ce raisonnement. C'est ainsi que, M. Sabatier ayant parlé des cristaux, de la photographie des couleurs, des cellules pyramidales et de celles à axe court, conclut, on ne sait comment ni pourquoi, qu'il y a des âmes et que ces âmes, quand elles le méritent, sont immortelles.

Il y a dans la dissertation de M. Sabatier une sorte de logique enfantine renouvelée de Bacon. « Le vent, dit Bacon, ou à peu près, s'amuse à faire tourner les ailes d'un moulin . » Ayant dit que

les caractères de la vie sont la sensibilité, le mouvement, l'instabilité, etc., M. Sabatier ajoute : « On trouve dans le règne minéral tous ces caractères. » Et il nous montre la volonté, la lutte, l'effort dans le chlorure d'argent : « La lumière lui déplaît souverainement; quand il est incommodé par la lumière rouge, il s'arrange de façon à devenir rouge, pour renvoyer les rayons rouges. » Il y a aussi des anecdotes agréables sur les rasoirs qui ont besoin non d'être repassés, comme on le croirait, mais de se reposer. Il paraît que le repos du dimanche est favorable aux fils métalliques. « Le lundi, ils donnent de meilleurs rendements. » La caution de M. Sabatier pour ce conte de fées est Lord Kelvin.

Toutes ces petites histoires permettent au savant professeur d'affirmer que, de même que les métaux, les cristaux, les plantes et les animaux, les hommes ont une âme. Elle devient même immortelle, si elle prend soin de s'orienter « vers le perfectionnement moral ».

Nous y sommes, — et voici poindre la Bible. Allons, monsieur le professeur, tirez-la franchement de votre poche, et cessez de discréditer la science.

15 janvier.

313

La Prédiction du temps. — C'est un jeu qui a toujours beaucoup amusé les hommes. Il n'a fait, depuis les époques les plus reculées, aucun progrès. On lisait, le lundi soir, dans *le Temps*, organe prédestiné : « Un temps très beau et très froid est probable. » Vers minuit, le ciel était clair, les étoiles brillaient, terribles, tout corroborait la prophétie. Mais voici que, le lendemain matin, le ciel était couvert, le thermomètre montait ; bientôt volèrent des mouches de neige. Telle est cette science que l'on appelle météorologique. Elle est ridicule.

Sans doute, s'ils se bornent à relever des observations précises sur le temps qu'il fait, des hommes peuvent avoir l'illusion de travailler pour une science future; et cette illusion est des plus honnêtes. Malheureusement, la tentation les prend de nous confier leurs sentiments sur le temps qu'il fera et les voilà au niveau de Mathieu de la Drôme ou de l'Ermite de Chillon. D'aucuns conjecturent l'avenir d'après le soleil; ses taches augmentent : mauvais présage. Pour les gens simples, il y a les

dictons populaires ; seulement ils sont contradictoires. Autrefois, par l'aspect du ciel, on prédisait les guerres, la peste, les hérésies. Mais vienne quelque belle comète et l'on verra si la mentalité moyenne a fait de si grands progrès.

Ce qui est parfaitement stable, c'est l'incapacité de l'homme à vivre la journée présente, telle qu'elle est, telle que nous l'offre le hasard de l'évolution universelle. Son inquiétude s'échappe toujours vers le lendemain, et ainsi il augmente encore la brièveté d'une vie fugitive. Il faudrait appuyer sur chaque heure, quand l'heure est bonne, la presser et en boire le suc. Le souci du futur est humain. Exagéré, il devient une manie. Il ne devrait porter, en tout cas, que sur les faits à venir qui, dans une certaine mesure, dépendent de la direction de notre activité. Pour le reste, il est sage de prendre le temps comme il vient et de s'accommoder aux circonstances. Les femmes, ayant moins d'imagination, pratiquent mieux que l'homme cette vertu. Si elles étaient les maîtresses de la vie, l'évolution s'arrêterait ; les hommes la précipiteraient. Mais la direction de rien n'appartient à personne. Les plus prudents savent à peine ce qu'ils font. Ni les politiciens ne régissent les événements politiques, ni les météorologistes les cours des vents. Dans l'une et l'autre atmosphère, les changements sont rapides et le plus souvent inattendus. Il y en a de proba-

bles en France. Les cœurs sont gelés; ils dégèleront.

314

L'Administration des Postes. — Un journal a entrepris une campagne pour essayer d'obtenir pour les lettres le timbre à deux sous. Ce serait une de ces modestes améliorations dont une grande quantité assure la prospérité des Etats. Mais comme elle n'intéresse réellement qu'une très petite partie des électeurs, les ministres la délaissent. On a prouvé facilement que les Postes françaises sont beaucoup plus mal organisées que celles des autres pays de l'Europe centrale. Elles n'ont guère qu'un mérite : l'honnêteté. C'est beaucoup, mais ne dispense pas du reste. Leurs règlements, les détails de leur manutention sont d'une minutie puérile et le zèle de quelques-uns les transforme très souvent en abus tyranniques. Il suffit de comparer le chèque aux diverses sortes de mandats, pour avoir une idée de la routine dans laquelle s'endort cette administration. Car ce n'est pas prudence, c'est routine. Il faut tant de pièces variées pour verser cent sous à la caisse d'épargne que l'on s'étonne de l'empressement de tant de braves gens; tout le monde a eu ce spectacle pendant les attentes où on nous condamne; il fait pitié. Si ce n'est plus

pour verser de l'argent, mais pour en toucher, les démarches sont infinies : l'on doit d'abord faire une demande bien humble et bien correcte à l'Administration, qui s'octroie pour y répondre un délai de huit jours ! Mais ce sont là des opérations qui ne sont pas spécialement postales. En s'en tenant aux faits stricts et bien de son ressort, on peut démontrer aisément : que tous les tarifs de l'Administration sont trop élevés, que ceux des imprimés sont à peu près prohibitifs ; que les bureaux de poste sont en trop petit nombre, cette pénurie prenant en province des proportions telles qu'une ville comme Cherbourg, large de plusieurs kilomètres, n'en a qu'un seul ! que le personnel est insuffisant, et, d'ailleurs, submergé sous le flot des règlements et des circulaires. Il y a un « manuel postal », très abrégé, qui ne s'étend pas sur moins de trois cents pages. Toutes les manières d'embêter le public y sont prévues et soigneusement décrites. Un livre qui porte une dédicace autre que strictement administrative peut exposer à une amende de trois cents francs. Malgré tant d'habileté, l'Administration est si mal outillée qu'elle ne peut faire concurrence, à Paris, ni aux agences de distribution, ni aux humbles porteurs de journaux. Il n'y a pas, réglementairement, de délai fixe pour la remise des objets à tarif réduit. Cette expression même, qui sent le bureau de bienfaisance plutôt que

le bureau de poste, est là pour bien faire comprendre au public l'importance de la faveur qu'on daigne lui accorder. Des bureaux auxiliaires avaient été organisés en assez grand nombre à Paris; on les supprime peu à peu, parce qu'ils font trop d'affaires et diminuent les recettes des receveurs !

315

Port-Arthur. — « Pour faire le siège d'une ville, dit Vauban, il faut avant tout l'investir, pour la réduire à un isolement condamnant la garnison à toutes les souffrances physiques et morales capables d'affaiblir son énergie. » Toute place investie, coupée de ses communications, est condamnée. Les Allemands n'employèrent pas d'autre système contre Paris en 1870; ce fut la famine, bien plus que les obus, qui réduisit la ville. Plus audacieux, moins ménagers de la vie humaine, les Japonais risquèrent contre Port-Arthur de violentes attaques de vive force. Cela leur a réussi, parce que la garnison était en trop petit nombre et mal pourvue. C'est une question que résoudront les critiques militaires, de savoir s'ils ont eu raison de sacrifier tant d'hommes pour une place forte que le temps aurait un jour ou l'autre mise entre leurs mains. Cette victoire, très réelle, ne semble changer que peu de choses à la situation des deux armées ma-

jeures. Les assiégés sont réduits à néant, mais les assiégeants doivent être en assez mauvais état : ils ne fourniront contre Kouropatkine qu'un renfort médiocre. Il va falloir, d'ailleurs, occuper la place, la restaurer, la pourvoir de vivres et de munitions. Les Japonais héritent d'un gouffre. Ils tiendront sans doute, par vanité, à nourrir convenablement et à bien soigner leur vingt mille prisonniers : c'est une dépense importante qui leur échoit. Quant à la fin de la guerre, on la voit moins que jamais. On ne peut la souhaiter en ce moment. L'expansion russe en Asie a toujours cela de bon qu'elle nous préserve d'une expansion russe en Occident.

316

L'Affaire Syveton. — Il y a quinze jours, cette affaire était si fraîche et si secrète encore que je ne pus me résigner à en parler ouvertement. Aujourd'hui, elle est si publique, elle a passé par tant de mains malpropres qu'on ne sait comment y toucher. Un moment le crime parut possible. Ensuite, le suicide recommença à devenir évident. Aujourd'hui, s'il fallait concilier logiquement tous les faits, on serait assez porté à conclure qu'il n'y a eu ni crime ni suicide, mais quelque chose d'intermédiaire. On dirait que M. Syveton s'est suicidé malgré lui; mais si l'attitude de sa femme l'a poussé à

cette extrémité, c'était sans intention criminelle.

On oublie trop que les faits passionnels se présentent généralement dans la vie sous trois ou quatre faces. Ils sont sentis d'une façon par l'homme, d'une autre par la femme, d'une autre encore par l'entourage. Puis vient le public qui n'y voit qu'un spectacle et qui comble les lacunes avec ce qu'il a glané de logique à fréquenter les théâtres. Il y a eu dans cette affaire des raisonnements grossiers. Un innocent dit toujours toute la vérité d'un seul coup. Or, Mme Syveton a proféré plusieurs vérités successives. Cela trouble M. Jaurès, logicien à l'ancienne mode, et, pareil au professeur de philosophie de Henri Heine, il s'est mis à boucher avec son manteau les fissures de la réalité. Qu'ils sont absurdes les reconstructeurs de drames ! Et qu'ils sont affreux quand ils travaillent pour la justice !

Considérons plutôt les experts. Un journal a publié la photographie du fiacre dans lequel on apporta à Neuilly les chiens du sacrifice ; c'est un document cela ; les experts en sont un autre. Depuis le temps qu'ils expertisent, ils ne savent rien. Alors ils interrogent les chiens, comme les augures interrogeaient les poulets sacrés. Ensuite ils disputent. Quel dommage qu'ils ne parlent pas en latin, on les mettrait dans la cérémonie du Malade Imaginaire.

1er février.

317

Les Civilisations pauvres. — Vivre d'une poignée de riz et d'un morceau de poisson salé, habiter une maison de bois et de papier, une maison dont les murs sont des feuilles de paravent, s'éclairer avec une de ces lanternes précisément appelées japonaises, ignorer le linge, n'avoir ni chaises, ni tables, manger comme les chiens, à même une écuelle posée par terre, — est-ce vraiment être civilisé? Sans doute, le papier est assez joliment peint, la lanterne laisse voir une tulipe aux vives couleurs, l'écuelle est de porcelaine et agréablement décorée, le plancher de la maisonnette est recouvert d'une natte excellente, et qui, ayant servi de table, sert de lit, la nuit venue, — mais un mobilier aussi sommaire peut-il constituer le fond d'une vraie et matérielle civilisation? En tout cas, c'est une civilisation pauvre. Comparée à la nôtre, elle nous paraît, malgré les coffres de laque, les kakémonos et les statuettes de bronze ou d'ivoire, entièrement inconfortable, et même misérable. La plus humble de nos familles d'ouvriers ne voudrait point passer une nuit dans ces « maisons de poupée » où

l'on dort pêle-mêle, en l'absence des lits, roulé sur le plancher en de minces couvertures. Telles sont cependant les mœurs d'un peuple qui prend aujourd'hui figure de conquérant.

Un homme d'Etat japonais précisait récemment la question même que l'on examine ici, en disant : « L'on ne peut comparer le Japon avec un état européen ; le premier peut se maintenir avec presque rien, le second a tant de besoins qu'il est évidemment beaucoup plus obligé que le Japon de considérer l'argent comme un facteur de premier ordre. » C'est avouer, en termes détournés, que le Japon n'a pas d'argent. La civilisation japonaise est une civilisation pauvre.

Quoique le Russe soit loin d'avoir autant de besoins qu'un Français, un Allemand, un Anglais, il en a infiniment plus qu'un Japonais, chez lequel ils se réduisent, en effet, à « presque rien ».

Cette situation a certainement pour les Nippons un avantage ; mais elle représente, en même temps, pour les Russes, et pour tout autre peuple qui aurait à combattre les Nippons, une injustice de fait. Il semble qu'avant d'admettre ce peuple jaune aux bénéfices diplomatiques où participent les peuples de civilisation européenne, on aurait pu attendre encore quelques siècles. « Enrichissez-vous ! leur aurait dit M. Guizot, construisez de véritables maisons, ayez des lits, des meubles, du linge et

de l'argenterie; mangez sur des tables, assis sur de solides chaises, des choses réelles et compliquées; dépensez la moitié de vos gains ou de vos revenus en plaisirs, en voyages, en parures, en vanités; soyez, en un mot, de vrais civilisés, — et alors, seulement alors, nous vous ferons une place dans notre concert. La partie est trop belle pour vous. Vous avez déjà de l'argent disponible pour des fusils et des canons quand, nous autres, nous en sommes encore à payer les dépenses de nos repas et de nos vêtements. Avant de construire des forteresses, nous devons songer à nos maisons; avant les obus et les explosifs, il y a tout l'attirail intime sans lequel nos corps ne pourraient se mouvoir dans la vie. La partie n'est pas égale. Vous êtes des barbares, c'est-à-dire un de ces peuples qui demandent aux vraies civilisations ce qui accroît leur force et négligent ce qui accroîtrait leur bien-être.»

Et ce discours ne serait pas absurde.

Les Japonais me font volontiers penser aux puissants barbares qui envahirent l'empire romain. Eux aussi, Vandales, Hérules, Goths et Visigoths, et même Huns, étaient des peuples aux besoins très restreints. Quelques-uns mangeaient la viande crue ; la plupart se nourrissaient au hasard, comme les loups. Ils s'avançaient sans rien emporter que leurs armes. Cependant, il ne faudrait pas croire qu'ils fussent dépourvus d'intelligence, ni même

d'une certaine culture superficielle. Ils avaient emprunté aux civilisations grecque et romaine leur partie brutale : l'art de la guerre, l'armement perfectionné. Tout le reste leur était provisoirement indifférent; mais une fois entré dans le cercle civilisé, ils s'acclimatèrent assez vite. Ce sont en grande partie nos ancêtres; ne les méprisons pas plus que nous n'avons le droit de mépriser les Japonais. Mais, des uns comme des autres, il nous sera permis de dire, philosophiquement, qu'ils sont partis trop tôt et qu'ils ont engagé la lutte dans des conditions défavorables pour leurs adversaires.

Il y a des degrés bien nombreux dans la civilisation; et même entre les peuples qui semblent de civilisation égale, que de nuances! Tout le monde admire la puissance industrielle des Etats-Unis et la merveilleuse prospérité de ce peuple vigoureux. Mais, nous autres, Français, voudrions-nous de ces avantages au prix où ils sont payés? Le budget des Etats-Unis est relativement très peu élevé, mais que de lacunes! Sans parler de l'armée, inférieure en nombre à celle de la Belgique, que de dépenses sont inconnues à ce peuple trop pressé! De l'admirable réseau de routes et de chemins qui fait de la France ou de l'Angleterre de grands parcs coupés d'allées innombrables, presque pas la moindre trace aux Etats-Unis. Les premières voies ont été des pistes; les besoins augmentant,

on a construit des chemins de fer; les routes ont été oubliées. Cela n'empêche pas cette civilisation d'être intéressante, mais n'avons-nous pas le droit de dire qu'il lui manque quelque chose? On connaît aussi les habitudes des Américains de vivre à l'hôtel, de déjeuner debout dans les bars : il y a là, pour de vieux civilisés, amis du loisir et des aises, quelque chose de choquant.

Les Américains représentent la civilisation hâtive, comme les Japonais représentent la civilisation pauvre. Il n'y a d'ailleurs aucun point de comparaison possible entre l'une et l'autre : les Américains créeront, quand ils le voudront, ce qui leur manque, les Japonais semblent croire, depuis qu'ils ont beaucoup de canons et beaucoup de cuirassés, qu'il ne leur manque rien.

Les grandes civilisations européennes ont toujours été, depuis le commencement de l'histoire authentique, des civilisations riches. Les guerriers d'Homère mènent une vie plantureuse. La bataille finie, ils s'assemblent autour d'un bœuf rôti tout entier, mangent abondamment en se passant les profondes coupes où les esclaves ont versé le vin noir. Les Grecs des époques plus récentes cultivèrent tous les plaisirs de la vie, et c'est à leur école que se formèrent les grands épicuriens romains qui étaient souvent,comme Lucullus, des connaisseurs d'art autant que des amateurs de cuisine. Au

sixième siècle, on voit l'évêque Fortunat et sainte Radegonde partager leurs loisirs, à Poitiers, entre la bonne chère et la prière. Si la maison, au moyen âge, manqua souvent de raffinement intérieur, comme encore celle de notre paysan, la table y était abondante, dès que la paix régnait. La vie domestique est mieux connue, à partir du seizième siècle : en France, en Allemagne, en Angleterre, partout, c'est l'ère du pantagruélisme. Le mauvais système des douanes provinciales amenait parfois des disettes momentanées ; mais en temps normal, la vie de jadis était opulente. Rétif de la Bretonne raconte dans ses Mémoires qu'à la table de l'hôtel de la Cloche, à Dijon, on servait pour trente sous un dîner où les poulardes et les perdrix rôties s'amoncelaient à la discrétion des convives. Nous avons toujours été assez loin de la poignée de riz.

Il n'est question ici que de la civilisation matérielle; si l'on cherchait la place du Japon dans la civilisation intellectuelle, elle ne serait guère plus relevée. Ce peuple adroit excelle sans doute dans les arts mineurs; il est décorateur et céramiste, ciseleur, fondeur : mais, imitateur parfait de la vie extérieure, il ne sait incorporer à la matière qu'il manie habilement aucune idée supérieure, aucun sentiment profond. Sa poésie n'a de saveur que quand Judith Gautier se donne la peine d'y mettre son génie; ses interminables romans qui se pour-

suivent sans but, ses drames où deux uniques personnages redisent sans cesse la même chose sont réellement sans aucune valeur si on les compare aux belles œuvres de la littérature occidentale. Nulle philosophie d'ailleurs : les Japonais, qui ont emprunté tant de choses à la Chine, lui ont laissé les Confucius. C'est également dans la région intellectuelle que la civilisation japonaise est une civilisation pauvre.

Il ne faut donc pas que les présents succès militaires des Japonais nous fassent illusion. Ne nous pressons pas trop d'admirer ce décor de bataillons et de canons, derrière lequel il n'y a trop souvent que médiocrité et barbarie. D'ailleurs, il serait peut-être temps de réagir contre certaines tendances nouvelles qui nous poussent à chercher un idéal en dehors de nous-mêmes, en dehors des traditions de notre race. Il est bon d'admirer ce qui est admirable, mais le discernement le plus sagace est nécessaire. Aucune vie individuelle n'est possible sans un certain égoïsme ; quand il s'agit des nations, l'égoïsme est la première des vertus. Notre civilisation, malgré des déchirements, est encore supérieure à toutes celles que l'on prétend nous donner en exemple. Et si nous voulions mettre de l'unité dans nos volontés, sa beauté et sa puissance pourraient être incomparables.

Mais le goût français, dira-t-on, n'est plus à la

puissance? C'est cela cependant que les socialistes eux-mêmes admirent dans les Japonais. Ces hérauts du droit des humbles se trouvent contraints, par l'indiscipline même où ils laissent leurs sentiments, de vanter ces héros du droit des forts. Aucune sympathie, sinon très momentanée, ne serait allée aux Japonais vaincus. Celle qu'ils méritent par leur science militaire et leur endurance ne doit pas masquer leurs défauts, c'est-à-dire précisément ce qui leur manque pour être de vrais civilisés. Même si nous étions, ce que je ne crois pas, destinés à retomber dans la barbarie par l'excès même de notre civilisation, il nous resterait de l'avoir connue; des germes reverdiraient un jour et pousseraient des jets d'entre les pierres écroulées des monuments. On a déjà vu cela, et le jardin refleurirait, pareil à l'ancien, privé de quelques nuances, paré aussi de nuances nouvelles.

15 février.

318

La Révolution russe. — Il faut convenir, même quand on se range parmi les hommes durs et qui ne font nullement profession d'humanitarisme,

que le système de gouvernement auquel sont soumis les Russes est absurde. Non, peut-être, parce qu'il est autocratique, car nous avons vu en France une liberté, volontiers licencieuse, régner sous le règne même de l'absolutisme, mais parce que ce pouvoir sans contrôle est exercé par des fonctionnaires incivilisés et plutôt tartares qu'européens.

L'absolutisme de Louis XV était de pure forme. La littérature (au sens le plus vaste) de ce temps témoigne d'une audace d'esprit et d'une liberté de mœurs que la République d'aujourd'hui tolérerait à peine. Sans doute, il fallait, pour publier toute sa pensée, user parfois de diplomatie ou s'exercer aux subterfuges. On s'arrangeait presque toujours.

La loi, notre tyran, n'est pas moins capricieuse que les premiers ministres des derniers rois. Un livre peut être poursuivi demain, qui eût été toléré hier. Cependant, on peut dire que la liberté de la presse existe présentement en France. Elle est même très large. On peut souhaiter plus encore; on peut demander une liberté absolue, sans aucune autre limite que la violence contre les personnes. En attendant, la vie que l'on nous a faite est tolérable. Elle est paradisiaque, si on la compare à celle que doivent supporter les quelques milliers de Russes qui participent à la civilisation générale de l'Europe.

De temps en temps on lit, en des journaux las

de publier sur l'affaire Syveton des détails qui instruisent jusqu'aux débauchés, quelques modestes réclamations touchant l'audace de la matière romanesque et photographique. Que ces braves gens ne vont-ils s'établir en Russie, où tout est défendu, où cet article, arrêté par la censure, demeurera toujours inconnu?

La censure russe est une administration patiente. Elle se compose de deux catégories d'employés : des lecteurs et des peintres. Le lecteur, auquel sera soumis ce numéro du *Mercure*, marquera d'un trait au crayon les passages de la revue qui peuvent troubler la sensibilité ou corrompre le loyalisme des sujets du tzar. Et en tous les numéros arrivés par le courrier, des peintres fort adroits couvriront d'un noir épais les passages dangereux. J'ai vu des fascicules ainsi passés au *caviar*, comme on dit ; il y reste souvent fort peu de choses à lire. Les ciseaux font également leur office. Quelle patience et quelle bêtise !

Tout écrivain français doit, au strict point de vue de ses intérêts, souhaiter la suppression de la censure en Russie. Cette pratique, qui atteint surtout la pensée française, coûte des millions tous les ans au commerce de la librairie.

Les ouvriers innocents qui allaient l'autre jour vers le Palais d'hiver, demandant, entre autres choses, la liberté de la presse, ignoraient assurément l'im-

portance de leur prière. Mais ils sont morts pour nous, en somme, et nous leur devons un salut.

319

La Morale en action. — Ce que l'on vient de dire de la liberté d'écrire, respectée en France, ou presque, depuis quelques années, on ne peut le répéter de la liberté des mœurs. Cette liberté, sans laquelle aucune autre n'a d'intérêt, est violée à chaque instant.

Les journaux ont rapporté ceci : qu'une jeune fille, employée à l'Administration des postes, a été destituée pour avoir, hors mariage, mis au monde un enfant. C'est incroyable. Qu'aurait-on fait, si elle l'eût ensuite étranglé? Peut-être eût-on étouffé l'affaire, car le crime, alors, était un hommage rendu à la vertu, — à la vertu républicaine.

Ce sont les mêmes hommes, hélas! qui dénoncent les dangers du cléricalisme! Ainsi, répudiant les dogmes d'une religion, ils en conservent la morale et, incapables d'en comprendre la valeur sociale, ils l'appliquent au hasard, pour satisfaire les passions horribles de leurs riches clients.

Un ministre intelligent, c'est-à-dire sans préjugés, eût alloué (mettons en secret, provisoirement) six cent francs par an, à cette mère pour élever son

enfant. Mais y aura-t-il jamais des ministres intelligents? On en doute.

320

La formation des Races. — Il est assez à la mode, en certains milieux, de croire que les différences, souvent profondes, d'intelligence et de sensibilité que l'on constate entre les diverses races humaines sont absolument corrélatives aux différences dans l'instruction, dans la culture générale. Rien ne semble moins scientifique. Il y a des races, comme il y a des crus, et autant qu'il y a de crus, c'est-à-dire de terroirs. L'instruction, la culture peuvent donner à des races diverses des habitudes mentales qui sembleront communes, mais seulement à la superficie. Cela représente déjà un résultat, cela permet de menus échanges intellectuels, cela assure une certaine sociabilité, quoique bien fragile et dont quelques êtres privilégiés sont d'ailleurs seuls capables. Les tendances réelles et sérieuses des races vont plutôt vers la différenciation : plus elles sont anciennes, plus elles sont irréductibles.

Cependant le mot demande à être précisé, ou clarifié, car il n'en est guère de plus obscur, appliqué aux variétés de l'espèce ou des espèces humai-

nes. En biologie, on convient d'appeler race l'ensemble des caractères particuliers transmissibles de génération en génération. La race ne serait donc qu'une espèce en voie de formation ; c'est pourquoi on lui donne également le nom de sous-espèce. Les races se forment par l'apparition soudaine d'un caractère nouveau que l'individu qui s'en trouve pourvu transmet tel quel, à ses descendants ; ensuite par l'intervention de l'homme, qui a ainsi fractionné en nombreuses races les diverses espèces domestiques ; enfin, et c'est le facteur principal, par l'action du milieu : sol, climat, altitude, chaleur, alimentation, etc.

De ces trois modes, le premier et le second doivent être négligés, quand il s'agit de l'homme : le premier, parce qu'il est impossible d'en suivre les effets parmi l'enchevêtrement des générations ; le second, parce qu'il n'a jamais été appliqué, étant inapplicable. Reste le troisième, dont l'observation au moins superficielle est à la portée de tous. Qu'il y ait un rapport réel entre l'homme et son milieu, cela a été reconnu de tout temps. Comme les plantes, comme les animaux, et souvent par leur intermédiaire, puisqu'il en vit, l'homme est le fils de la terre. Il semble bien évident que, au bout d'un certain nombre d'années, et s'il n'y a eu qu'un faible apport de sang étranger, un groupe humain cantonné dans une région finit par former une race,

c'est-à-dire, selon la définition, un ensemble d'individus pourvus de caractères particuliers. Mais la question est de savoir si ces caractères acquis sont stables; si, des membres de ce groupe se transportant dans un autre milieu, ils pourront se maintenir et se transmettre intacts. En d'autres termes, une race étant formée, si elle émigre, quel sera le plus fort : le milieu ou l'hérédité?

Mais on n'envisage ainsi que le cas où une race se transporte dans un milieu vierge ou peuplé par des groupes humains inférieurs et peu dangereux pour la pureté du sang des émigrants : ainsi dans l'Amérique du Nord, où, sauf dans le Nord-Ouest, les premiers groupes européens, bien spécialisés, hollandais, français, anglais, espagnols, ne trouvèrent d'autres obstacles au développement de leurs caractères acquis que la nature même du nouveau milieu où ils allaient désormais évoluer.

S'il s'agit du peuplement de l'Europe, aux époques de la conquête romaine et des invasions, il faut évidemment introduire dans la question un troisième élément, celui des croisements. Au lieu d'une race luttant contre un milieu nouveau, on aura : un mélange hétéroclite de races, donc sans fortes hérédités, non plus en état de lutte, mais en état d'adaptation.

Dans le premier cas, celui du peuplement de l'Amérique du Nord, il pourrait y avoir quelques

chances, si les groupes des immigrés restaient purs, pour que leurs caractères originaux pussent se maintenir; dans le second, la victoire est à peu près assurée au milieu, au sol.

En Amérique, chaque type européen resta longtemps assez net; mais toutes sortes de races étant venues se mêler sur ce vaste territoire, la résistance héréditaire commença de s'affaiblir. Il est visible aujourd'hui que le milieu est en train de vaincre. Le sol américain forme une race américaine dont les caractères physiques tendent à se rapprocher de ceux de la race indigène.

Le même fait s'est produit en Gaule du premier au sixième siècle. Le mélange incohérent de toutes les races européennes et asiatiques qui avaient envahi cette région se trouva sans force pour réagir utilement, c'est-à-dire selon une direction unique, contre le milieu. Le sol fut assez facilement vainqueur et, avec le concours des siècles, il forma, de tous ces éléments disparates, une race nouvelle qu'il est parfaitement légitime d'appeler la race française.

Sans doute elle comporte des nuances ; selon les régions, il s'est formé des sous-races. La variété des détails est infinie; l'ensemble donne un tableau harmonieux et d'une incontestable unité de ton.

En somme, la race est beaucoup, quand elle demeure dans le milieu où elle s'est formée; elle est

peu de chose quand elle change de milieu. La terre, qui est la nourrice de l'homme, est aussi sa maîtresse; elle a toujours le dernier mot.

1er mars.

321

Res sacra Niger. — L'administrateur colonial est sans pitié. Il est pareil aux enfants. Les uns se délectent à martyriser un chat, à lui crever les yeux, à le plonger dans l'eau bouillante; l'autre étudie avec volupté l'effet de la dynamite sur la carcasse des nègres. Cela n'est ni spirituel, ni élégant; c'est bête et même sale. Je pense qu'il faut être très dur, peut-être brutal, avec les Noirs, mais cruel et si vulgairement, à quoi bon? Si on les considère comme nuisibles, on les détruira systématiquement, comme ont fait les Anglais en Tasmanie, comme ils continuent de le faire en Australie. Si, au contraire, et cela semble le vrai point de vue dans les colonies tropicales, on tient le Nègre pour un indispensable instrument de travail, il faut le traiter avec un certain ménagement. On tentera même de l'initier aux pratiques les plus grossières de la civilisation européenne, afin d'augmenter ses be-

soins et de le contraindre moralement (telle est en effet la morale) au labeur.

Cette contrainte morale semble assez difficile à exercer sur les Nègres du Congo, qui sont, à part quelques tribus, parmi les plus inintelligents de cette triste variété de primates. Beaucoup sont anthropophages. La vue d'un blanc fait sur eux le même effet que sur nous une belle dinde truffée à la vitrine d'un marchand de comestibles : ils pensent à la rôtissoire. L'administrateur colonial, souvent seul de sa couleur parmi ce peuple gourmand, songe également à la rôtissoire, et l'on comprend qu'il tâche, par quelques actes énergiques, de décourager les appétits. Ils se mangent entre eux, naturellement. Les parties de débauche dans l'Oubanghi, c'est, pour deux ou trois hommes, de s'emparer d'une femme — et de la mettre à la broche. Un M. Dubois, gérant de la Société de Limpoko, blasé sur ces anecdotes, ne l'est pas sur la méchanceté des administrateurs. Un jour, raconte-t-il avec tristesse, j'avais surpris trois indigènes en train de faire rôtir une femme ; je les amenai à Bangui, où on les mit en prison ; trois semaines après, ils étaient morts de faim, « non sans avoir enduré un douloureux martyre ». Au lieu de dix épis de maïs, ration journalière normale, on ne leur en donnait que trois. Pauvres cannibales !

Je crois que M. Gentil, gouverneur du Congo,

avait raison de vouloir cacher au public les actes stupides des sieurs Gaud et Toqué. On va se mettre à les juger comme s'ils s'étaient passés à Saint-Denis ou à Bougival, et cela déconsidérera encore une colonie qui n'est pas très estimée, en même temps que les chrétiens négrophiles répéteront, la main sur la Bible, leur excellent calembour : *Res sacra Niger.*

322

La Guerre et la marche vers l'ouest. — Un journaliste, en train de se rendre célèbre à l'égal des Wolf et des Pessard, vient de trouver pourquoi les Russes se montrent en Mandchourie inférieurs aux Japonais. C'est, dit-il, que les Japonais s'avancent dans la direction normale, qui est de l'est à l'ouest, et que les Russes ont entrepris, en s'avançant vers l'est, de contrarier les lois de la nature.

Cette illustre découverte, pas encore très ancienne, que toutes les migrations, tous les grands mouvements de l'humanité se font nécessairement vers l'ouest, intéressa un instant, il y a quelques années, même les gens sérieux ; mais je ne pense pas qu'à cette heure on lui donne la moindre importance. Les hommes, comme tous les autres animaux, se déplacent dans la direction où les pousse leur inté-

rêt. Toutes les directions leur sont également bonnes, selon les circonstances.

On a prétendu que les villes s'agrandissaient vers l'ouest, et Paris fut l'exemple choisi tout d'abord. Mais si l'on considère que le centre primitif de Paris fut Notre-Dame, on constatera facilement que le développement de la ville a été presque circulaire. Si, en ces dernières années, il y eut un mouvement mondain vers l'ouest, il y eut un mouvement industriel vers le nord ; cela se balance. Pour Londres, Westminster étant le centre primitif, le développement s'est fait surtout vers l'est et le nord-est. Les plans des grandes villes d'Europe donneraient les résultats les plus contradictoires. Une gare de chemin de fer bien située, la beauté d'un paysage, la direction d'un fleuve sont des motifs bien plus réels que la marche du soleil.

Les guerres et les invasions peuvent à la fois confirmer et détruire la théorie, selon le choix que l'on en fait. Les Romains sont allés presque aussi loin dans tous les sens; les conquêtes fugitives des Français s'opérèrent selon toutes les directions, l'occidentale exceptée, nécessairement. Si les entreprises coloniales de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre se dirigèrent vers l'ouest, c'est que l'ouest semblait la route naturelle menant aux richesses de l'Orient; on croyait la Chine et l'Inde dans les parages de Chicago et de Saint-Louis.

Quelle idée singulière que de croire que les races humaines tournent autour de la terre dans une ronde sans fin! Mais elle est naïve, simple et claire, bien faite pour séduire, d'autant plus qu'on peut l'appuyer d'une quantité imposante de semblants de preuves.

Si on voulait en faire une critique sérieuse, il faudrait d'abord se demander en quelles régions du monde l'homme a pu prendre naissance. Or, il semble bien que l'homme soit un animal tropical, sinon équatorial, puisque ces régions sont les seules où il puisse vivre normalement à l'état naturel, c'est-à-dire nu. Il n'a donc pu naître que dans les îles de la Sonde, l'Afrique ou l'Amérique centrales, et, plus des trois quarts des terres habitables étant boréales, les premières grandes migrations ont eu lieu vers le nord.

Ces conclusions, à la vérité, ne sont pas très rigoureuses, parce que l'équateur thermique s'est déplacé, parce que la température tropicale a régné sur les régions mêmes de l'Europe du Nord.

Il reste que l'homme, animal migrateur, se déplace pour des motifs physiologiques et non astronomiques ou magnétiques. Il va là où il y a manger, et, quand il est civilisé, là où il y a à gagner.

323

Les Crimes des magistrats. — En même temps qu'on n'arrive pas à découvrir les dépeceurs de la femme coupée en morceaux, et à demi rôtie (pour être mangée, peut-être ; bon au Congo, cela le serait-il moins à Paris), et que se révélait l'impuissance à réprimer les crimes adroits, une vieille histoire surgissait de meurtre judiciaire. Tous les journaux ont narré la noyade de cet ivrogne, et l'accusation de l'avoir jeté à l'eau, soutenue par les magistrats contre la femme et le beau-fils de la victime. Le cynisme du président rectifiant les dispositions dans le sens de l'accusation, l'aplomb cruel du procureur, tout a été dit. On a même révélé les noms de ces personnages ? Que sont-ils devenus ? Laissons-les : il y a prescription.

Mais s'il est bon qu'il y ait une justice pour défendre la société contre les criminels, ne devrait-il pas y en avoir une autre pour défendre les honnêtes gens contre la justice ?

324

Le Mysticisme rationaliste. — Un bienveillant correspondant m'a communiqué un morceau de prose universitaire vraiment très curieux.

Cela est extrait d'une publication officielle; cela semble quelque programme de dissertation à l'usage de quelques concours ; cela est signé : Ch. Seignobos ; cela est chrétien; cela est piétiste ; cela est la révolte de l'intellectuel, étonné de se croire intelligent, contre la nature, la vie, la beauté, la noble liberté des instincts. Etant peu familier, je l'avoue, avec cette qualité de littérature, quand un spécimen m'en tombe sous les yeux, je demeure un peu suffoqué. C'est une faiblesse, sans doute. Des milliers de jeunes gens et de jeunes filles (ah! bourreaux des femmes!) ont sucé ce lait aigre et n'en ont pas eu mal au cœur. Ils appellent cela, car ils sont poétiques, à leurs heures, « répondre à la voix de l'impératif catégorique ». Et ils répondent, leur bol de lait rance avalé, par des imprécations contre le lait pur. M. Seignobos, jadis poupon à la nourricerie kantienne, est de ceux-là ; il réprouve tout ce qui représente, pour l'homme, la liberté d'obéir à la nature humaine, et, par une sorte d'aberration vraiment pathologique, il appelle cela « la vérité scientifique ». M. Seignobos est un savant, en effet, un de ces savants extraordinaires qui jonglent, sans grâce d'ailleurs, avec la Bible et la Critique de la raison pratique. Après avoir baisé pieusement ces deux réceptacles précieux, ils leur font décrire, aux applaudissements de la jeunesse des Ecoles, le cercle prévu. « N'insistez pas, Messieurs, sinon je les

avalerais, pour vous prouver que ce sont des ouvrages, non seulement inoffensifs, mais bienfaisants. »

Cependant si, comme le dit l'éminent professeur dans son modèle d'écriture, l'homme n'est pas, par nature, rationaliste, mais au contraire mystique, M. Seignobos, phénomène incomparable, peut se proclamer à la fois homme naturel et homme antinaturel : c'est un rationaliste mystique.

Voici, d'ailleurs, le morceau en question. Il ne manque pas d'un certain ragoût d'intellectualisme fanatique. On sent que le professeur tordrait volontiers le cou à tout ce qui est autoritaire, c'est-à-dire fort et conscient de sa force; à tout ce qui est aristocrate, c'est-à-dire affiné et conscient de sa distinction; à tout ce qui est mystique, c'est-à-dire capable de sensibilité, de sensualité, de sourire et d'abandon. Il faut une glose à ces langages.

Toute société civilisée, dit Seignobos, est intéressée à avoir des directeurs d'hommes et des éducateurs instruits à comprendre les hommes et à se faire comprendre d'eux. Une société démocratique, libérale et rationnelle en a besoin plus que toute autre. L'homme n'est, par nature, ni libéral, ni démocrate, ni rationaliste; il est autoritaire, aristocrate et mystique, parce qu'il est naturellement conservateur, porté à respecter les puissances, les croyances et les privilèges établis par la tradition. Un gouvernement absolu, des classes privilégiées, une religion traditionnelle, voilà le régime normal de l'humanité

civilisée dans tous les pays et tous les siècles du passé, c'est encore le seul chez tous les peuples d'Orient. Un concours exceptionnel de hasards, réunis en une seule fois en un seul coin du monde, a conduit quelques peuples européens à établir le gouvernement représentatif, l'égalité légale, la liberté de penser. *Mais cet arrangement contre nature ne se maintient que par un effort continu contre l'instinct.* Les hommes qui ont à guider les citoyens d'aujourd'hui ou à préparer ceux de l'avenir ont besoin de connaître l'adversaire qu'ils devront combattre. Il leur faut avoir pris une conscience claire des instincts, des passions, des préjugés, des routines de l'humanité, pour pouvoir méthodiquement s'en affranchir eux-mêmes et en préserver les autres. Il leur faut avoir pris l'habitude de porter l'analyse et la critique rationnelles dans leurs sentiments les plus intimes, ceux qui regimbent le plus contre l'examen et sont les plus redoutables auxiliaires de la tradition contre la science. C'est la préparation nécessaire pour arriver à défendre la liberté contre le besoin naturel d'uniformité d'où naissent le despotisme et l'intolérance, la justice abstraite contre les égoïsmes individuels et collectifs, la vérité scientifique contre l'autorité et la tradition. *Voilà ce qui légitime l'étude des lettres dans un pays démocratique.*

On est en train de faire des Français un peuple de fous. Grâce aux Seignobos, l'intoxication religieuse y fait des progrès tristes. Nous allons ressembler à l'Inde, où toute la vie est ordonnée, systématiquement, au rebours du bon sens et de la nature. Le vrai danger clérical est là, bien plus encore

que dans les sacristies vermoulues et moisies, où les araignées filent déjà leurs toiles.

15 mars.

325

Le Simplon. — Il ne semble pas que ce tunnel soit appelé à rendre à la France de bien grands services. Sans doute il raccourcira légèrement le trajet de Londres à Milan ; mais en même temps il raccourcira le trajet de Gênes à Londres : et c'est encore Marseille qui en souffrira. Anvers, Bruxelles et la Hollande continueront de passer par le Gothard, les chemins de fer français étant si mal ordonnés qu'on n'y peut même imaginer un trajet direct de Bruxelles à Dijon et à Lausanne.

L'idée de faire partir de Paris toutes les grandes lignes de chemin de fer parut grande; elle est petite. Les constructeurs n'eurent pas un instant l'idée que l'on pouvait vouloir traverser la France sans s'arrêter dans la « capitale ». Dès lors, pas de grands tracés de transit, pas de rubans filant insolemment des grands ports français vers les grands centres étrangers. L'unique but fut Paris. C'est un jeu d'aller de Bordeaux à Paris; mais comment aller de

Bordeaux à Bâle? On passera par Paris, quoique cela double le trajet. Mais ces lignes mêmes qui se dirigent toutes vers Paris, elle sont souvent fort biscornues. La ligne de Paris au Havre se promène, avant d'arriver, de ville en ville, comme un petit chemin de fer local.

Pour que le Simplon soit d'une pleine utilisation pour l'Angleterre, il faut une ligne directe d'Amiens à Chaumont et de Chaumont à Vallorbes ou à Genève par Gray, Labarre, Mouchard et Andelot. Pour la Hollande et la Belgique, on rejoindrait Chaumont à Bruxelles, par l'amélioration de la suite de petites lignes qui s'avance assez directement de Saint-Dizier à Maubeuge. Ce dernier tracé gênerait beaucoup le Gothard. Mais il sacrifie Paris et même certaines villes habituées à des anciens égards.

Un autre avantage de cette concentration à Chaumont, c'est que de ce point on pourrait descendre tout droit sur Dijon (ligne à rectifier légèrement) et sur Lyon. Il ne resterait plus qu'à trouver le moyen d'aller d'Orange à Marseille sans faire ce long détour par Arles. Tel est peut-être le moyen de ramener vers Marseille une partie notable du transit anglais, hollandais et belge.

Il est fort amusant, quoique sans doute fort chimérique, de tailler ainsi à travers le monde de nouvelles routes. C'est ainsi que voyagent ceux qui ne sont pas voyageurs. Après avoir épuisé tous les che

mins connus, ils en imaginent de nouveaux. Rien ne les arrête, ni les montagnes les plus dures, ni les déserts les plus secs. Les chemins de fer, d'ailleurs, sont un des sujets de méditation les plus profitables pour un philosophe; et une gare, le meilleur oratoire. Par les églises, on allait au ciel; mais nous ne voulons plus aller au ciel, nous voulons rester sur la terre et y promener des rêves limités et des désirs précis. Les derniers livres de prières, les plus passionnants eucologes, sont édités par la maison Chaix. Quoique leur rusticité ne soit pas d'un goût très sûr, ils plaisent par je ne sais quel charme secret, pareils peut-être à ces hideux petits livrets de sorcellerie où des rustres naïfs cherchent encore le moyen de conquérir les cœurs. Il faut en avoir la collection; c'est la véritable porte des rêves.

Quelques-uns sont illustrés; c'est à l'usage des naïfs. Quand on sait ce que l'on va voir, ce n'est presque plus la peine de se déranger. Construisons nous-mêmes les images de notre rêve. Il y a des manuels illustrés de Rome qui donnent envie d'aller à Meudon.

Un des plus beaux résultats de la multiplicité des chemins de fer est d'engager les hommes doués de trop d'imagination à rester bonnement chez eux. Comment choisir parmi tant d'aventures possibles? Pour n'en réaliser qu'une, il faudrait plu-

sieurs mois. Il vaut mieux les effleurer toutes.

L'art de vivre est peut-être l'art de ne pas trop insister. On a vu des géographes qui, après avoir décrit fort exactement un pays, entreprirent d'aller vérifier leur science. Ils revinrent navrés; l'un d'eux mourut de chagrin. Leur vision réelle ne concordait nullement avec leur vision imaginative. Si M. Pierre Loti, doué tout à coup du génie de l'observation, allait faire un tour au Japon, de quel œil surpris ne lirait-il pas les souriantes fadaises qu'il rédigea sur ce pays sale, méchant, hypocrite et sanguinaire?

Tout le monde n'est pas capable de lire un paysage; ni tout le monde, un livre. Tel, qui s'exalte aux visions égyptiennes de Flaubert, s'ennuierait désespérément sur les bords du Nil. Aimer la beauté des femmes et aimer la beauté des marbres, ce n'est pas la même chose. Il y a des hommes, il y en a un, tout au moins, qui, quoique bien capable de ces deux sentiments, se trouve presque mal, quand il entre dans cette morgue que figure la salle des sculptures au Luxembourg. Il y a là des cadavres charmants, d'une blancheur aiguë, auxquels il ne manque vraiment, comme dans le conte de Villiers, *A s'y méprendre*, que le robinet d'eau froide dont la douche discrète conserverait leur fraîcheur.

Les uns vivent, les autres regardent la vie. Là

aussi, il faut choisir, ou du moins instituer une certaine alternance. On ne peut pas écrire le roman que l'on est en train de vivre; et l'on écrit toujours très inexactement celui qu'on a vécu. C'est pourquoi les hommes ayant un peu d'esprit sont-ils enclins à sourire, par instinct, dès qu'ils lisent sur la couverture de quelque volume nouveau quelque chose comme : « histoire vécue. » Les deux domaines sont nettement séparés. La vie est réalité et l'art est fiction.

M. Elisée Reclus, qui ne voyagea guère, a rédigé une excellente Géographie universelle. Son prédécesseur, Malte-Brun, était fort sédentaire (1). La plupart des récits des explorateurs sont si confus qu'ils empêchent de voir ce qu'ils racontent. Il faut une expérience particulière de cette littérature pour en tirer des faits intéressants et précis. Les plus avisés n'écrivent pas eux-mêmes, remettent leurs notes à des arrangeurs et leurs croquis sont dramatisés avec soin par des dessinateurs qui n'évoluèrent jamais que de Montmartre à l'Odéon.

Il est vrai que, depuis quelques années, la photographie est intervenue, et qu'elle se prétend la vérité même. Si cela était, nous serions devant une

(1) On faisait entendre à un homme d'esprit qu'il ne connaissait pas bien la cour. Il répondit : On peut être très bon géographe sans être sorti de chez soi : d'Anville n'avait jamais quitté sa chambre (CHAMFORT).

épreuve photographique dans la même position que devant la nature. Mais cela n'est pas. Nos yeux, si nous restons deux minutes dans la contemplation d'un paysage, ont recueilli, en ce bref espace de temps, plusieurs milliers de clichés photographiques. Ces clichés entrent dans le cerveau, quelques-uns s'y fixent, restant à notre disposition, prêts à se réveiller à la sommation d'une image voisine ou d'une parole; ceux mêmes dont il semble que nous n'ayons gardé aucun souvenir viendront à l'improviste surgir devant notre appareil visuel intérieur. Avec tant d'éléments, il ne peut se former en nous d'images définitives; toutes les couleurs s'y jouent successivement et tous les éclairages; il en résulte, non pas une épreuve fixe, mais la possibilité d'une série d'épreuves toutes différentes, selon le moment où notre souvenir les tire de l'obscurité de la subconscience.

L'image photographique, au contraire, est unique. Elle représente un moment immuable. Elle est morte. Elle est pire : elle est fausse, à moins qu'il ne s'agisse d'objets rigides et qu'on ne lui demande que des figures linéaires. Le cinématographe a beaucoup amélioré les conditions d'exactitude de la photographie, pour certains mouvements, mais j'ignore jusqu'à quel point il mérite créance.

Rien, en définitive, ni ne remplace l'œil, ni ne

supplée à l'imagination. Le meilleur portrait sera toujours celui d'un portraitiste, et non celui d'un appareil mécanique. Et pareillement (ou à peu près) le plus beau récit de voyage sera celui que l'écrivain n'aura pas fait lui-même. Les pages les plus pittoresques, et devenues les plus populaires parmi les lettrés, du *Voyage en Amérique*, Chateaubriand les a rédigées d'après les anciennes chroniques de Charlevoix et autres naïfs explorateurs. Il n'a pas vu ce Mississipi d'avant la civilisation dont il a fait un si beau portrait, et le plus vrai probablement.

Comme il semble y avoir là une contradiction avec ce principe que la base du style est la vision directe des choses, il faut quelques explications.

La vision directe amène dans le cerveau des quantités de petits clichés avec lesquels, comme avec autant de documents, l'écrivain, le moment venu, reconstruira le tableau qu'il a vu réellement, ou ordonnera un tableau imaginaire. Imaginaire, ce tableau sera cependant composé d'éléments réels et originaux; sa vérité sera une question de talent.

Le mécanisme de la vision indirecte est beaucoup plus obscur. Je ne puis, du moins pour ma part, l'expliquer physiologiquement. Voici comment il faut le comprendre. Un écrivain voit un tableau, l'observe, le scrute : le lendemain, en faisant appel au souvenir, il peut le décrire, avec des

mots, fort exactement. Un peintre lit dans *Salammbô* le combat des éléphants. Il en est très frappé. Le lendemain, il a oublié le texte, mais il est en possession d'une transcription picturale de ce texte : il peut en tirer un tableau. Supposons maintenant que ce peintre n'ait pas appris la peinture, mais qu'il ait le goût d'écrire : au lieu de réaliser avec de la couleur la vision que lui suggéra la prose de Flaubert, il la transposera en une prose nouvelle. Les visions de Flaubert, il est inutile de les récrire, mais les récits maladroits d'un témoin consciencieux sont des thèmes ou des toiles sur lesquels il est permis de broder.

Dans une tête à imagination les descriptions se transforment à mesure en visions. Pour elles, nul besoin que le texte soit illustré. Au contraire, la gravure, par ses limites, arrête l'essor de l'imagination et trouble sa logique. Elle n'est utile que pour des scènes ou des objets absolument nouveaux et dont il est difficile de se faire dans l'esprit une représentation plastique. Les images multipliées ont aussi le défaut d'engendrer la paresse intellectuelle. Les voyages multipliés doivent avoir un effet analogue. Il n'est rien de tel que les voyageurs constants pour n'avoir à conter que des banalités. Comment est-ce fait, Singapour ? demandais-je avidement à un voyageur qui revenait, ayant vécu dans cette ville prodigieuse. C'est assez bien, me

répondit-il ; il y a pas mal de maisons bâties à l'européenne.

Là où je cherchais l'image d'une cosmopolis jaune, il avait trouvé Levallois-Perret. Tels sont les voyageurs. C'est pour eux qu'on vient de percer le Simplon.

1er avril.

326

La Position des Russes. — Présentement, la position des Russes en Mandchourie est très mauvaise, et, quoi qu'il arrive, elle ne sera jamais très bonne. La pénurie d'argent peut arrêter les Japonais ; mais ils sont si avancés qu'ils n'ont guère plus besoin d'avancer. Le terrain qu'ils ont conquis leur reste ; ils en feront ce qu'il leur plaît, soit qu'ils le rétrocèdent tout entier à la Chine, en échange d'avantages commerciaux et de facilités de propagande. En tout cas, le contact des Japonais et des Chinois va devenir très intime : le célèbre péril jaune, qui ne fut longtemps qu'un spectre, va devenir un soldat très réel armé d'un excellent fusil à magasin.

Contre les Japonais, secondés cette fois par les Chinois, la Russie ne prévaudra plus jamais ; elle

ne reprendra pas Port-Arthur ; elle perdra peut-être Vladivostok. Si cela est fâcheux ou non pour l'Europe, là n'est pas la question. C'est un fait, et sinon certain, du moins tellement probable que l'on pourrait dès maintenant construire dessus plusieurs tomes d'histoires futures.

Une nouvelle force a surgi dans le monde ; elle y veut sa place et elle l'aura. Cette force d'ailleurs se classera peu à peu, peut-être s'engourdira, comme la force ottomane. On ne peut refuser aux Jaunes ce que l'on a concédé, non sans batailles, il est vrai, aux Turcs. Une nation qui peut fournir une armée d'un demi-million d'hommes et un général capable de la mener à la victoire, même si on ne l'aime pas, il faut la craindre ; et la crainte est le commencement de l'estime.

La position russe étant des plus mauvaises, celle de la France, qui a persévéré dans cette alliance, d'une valeur maintenant bien diminuée, se trouve atteinte nécessairement. Si un accès d'agressivité prenait nos voisins, nous nous trouverions tout aussi isolés qu'en 1870, avec une armée plus nombreuse et mieux pourvue, sans doute, mais d'un entrain médiocre. Je ne sais si la marine a été aussi ravagée qu'on l'a dit par M. Pelletan. En tout cas, sa puissance a été loin d'augmenter depuis quelques années. Nous verrons peut-être des jours terribles.

Le pacifisme est un état d'esprit contre lequel il n'y a pas d'objections philosophiques. Tout le monde désire la paix, comme tout le monde désire le beau temps. Ni le beau temps ni la paix ne sont sous la direction de notre volonté. Qui était plus pacifique et plus pacifiste que le tzar, que l'inventeur de la conférence de La Haye? Ses délégués s'y rencontrèrent avec ceux du Mikado...

327

L'Amour et le Code. — On s'est beaucoup diverti de la proposition de M. Paul Hervieu, lequel, parmi les obligations conjugales, voudrait voir figurer l'amour. Il y a de quoi. C'est un admirable exemple de cet idéalisme verbal dans lequel j'ai prédit, il y a quinze ans, que finirait par s'évanouir l'intelligence. Je me suis retiré à temps, je n'ai pas fait naufrage et je contemple avec une certaine ironie ceux de mes contemporains qui sont en train de se noyer dans l'abstraction.

On dirait que, pour certains esprits, la chose existe dès qu'on prononce le mot. Commandons l'amour, se disent-ils, et l'amour viendra comme le petit chat quand sa maîtresse lui dit : Minet, minet. Les mots, hors du raisonnement abstrait, qui est un jeu démodé, n'ont de valeur que par ce

qu'ils contiennent de réalité ; et plus ils sont précis, plus ils serrent un fragment de réalité, plus ils ont de valeur. Or le mot amour, employé tout seul, est un mot vide; c'est un coffret que chacun remplit à sa guise, mais qu'il ne remplit pas à sa volonté. On peut aimer son amour, le cultiver, le choyer, lorsqu'il est né; on ne peut le faire naître. Mais qu'a voulu dire au juste M. Paul Hervieu? S'agit-il de l'amour physique, de ce que la théologie morale appelle le *debitum conjugale?* Son idée, en ce cas, serait nette et claire; mais il fallait écrire franchement, comme Thomas d'Aquin et Alphonse de Liguori : le devoir conjugal. On sait ce que c'est. On sait aussi que c'est un acte qui, étant promu à la dignité de devoir, n'est pas toujours très agréable à accomplir. Une femme a le droit d'exiger de son mari le devoir conjugal, et réciproquement; mais si la femme peut toujours répondre à la sommation, l'homme est plus capricieux. Les théologiens sont donc entrés dans le détail et ils nous ont laissé des scènes théoriques d'alcôve assez piquantes. Si donc M. Paul Hervieu a entendu l'obligation de l'acte procréatoire, son idée n'est pas ridicule, puisqu'il s'agit d'un fait qui, quoique difficilement vérifiable, ne laisse pas cependant que de produire parfois des fruits fort visibles. Cela donnerait même à de vieux magistrats l'occasion d'intéressants commentaires sur cet article du code ainsi renouvelé.

Le Dalloz se pourrait augmenter d'un tome d'une vente rémunératrice. Si au contraire il s'agit de la passion, de la tendresse, de tout ce qui n'est pas l'amour physique et sans quoi cependant l'amour physique est bien diminué, l'intervention de M Paul Hervieu est absurde.

Cependant, peut-être a-t-il voulu fournir aux conjoints un nouveau cas de divorce? Mais la preuve, qui la fournira?

La sagesse du Code, en ces matières, a été de n'édicter que des obligations vérifiables et pour ainsi dire comptables. La fidélité ne se constate pas, mais l'infidélité finit toujours par se découvrir, et la sanction est possible. Il en est de même de l'assistance et de cette sorte d'obéissance, visée par le législateur, et qui ne porte que sur des actes légalement constatables. Il y a fort peu de métaphysique dans le code; il est inutile d'en ajouter. Guyau avait l'idée d'une morale sans obligation ni sanction. L'idéalisme verbal aboutit à promulguer des lois dépourvues de sanction, et c'est un jeu bien inutile et un assez pénible spectacle.

328

L'Évangile et la Déclaration des droits de l'homme. — M. Buisson, l'un des représen-

tants les plus autorisés de la théologie politique, a fini par l'avouer. La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, a-t-il proféré en une décente conférence, n'est qu'une version laïque de l'Evangile, où le mot âme a été remplacé par le mot homme. La formule est parfaite; elle contient, en ses quelques paroles, la meilleure critique que l'on puisse faire de cette déclaration fameuse. Les constituants, en effet, traitèrent de l'homme à peu près comme les théologiens traitent de l'âme. Il s'agit d'un homme sans étendue, sans épaisseur, sans poids, sans lien avec la terre, de l'homme abstrait, de l'âme. C'est en ce sens qu'ils ont pu dire : tous les hommes sont égaux. Suivons le conseil de M. Buisson, aussi éminent chrétien qu'éminent républicain ; remplaçons le mot homme par le mot âme et nous avons l'aphorisme chrétien qui est la base même de la morale chrétienne. C'est à force d'avoir entendu dire par leur curé que toutes les âmes étaient égales devant Dieu, qui désirait également qu'elles fussent toutes sauvées, que les Français, très accessibles à la logique, entreprirent de laïciser cette vérité et quelques autres qui en découlaient naturellement.

Il y aurait un joli travail à faire sur ce sujet. On prendrait les évangiles, les œuvres des premiers écrivains chrétiens les plus démocratiques, et on y trouverait, par les changements de l'âme en l'homme, de Dieu en loi, etc., toutes les déclamations républi-

caines et socialistes. Julien avait raison. C'est le Galiléen qui a vaincu. Nous vivons en plein sous son règne, ce qui n'empêche pas quelques aveugles de se lamenter sur ce que l'on entreprend de déchristianiser la France. M. Buisson sait mieux que personne combien ce reproche est injuste. La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, « cette version laïque de l'Evangile », est affichée dans toutes les écoles, toutes les mairies, peut-être dans les gares : que veut-on de plus? Jamais, même au temps de saint Louis, la France n'avait été aussi dominée par l'esprit chrétien.

329

Un personnage du « Bourgeois Gentilhomme ». — Aucun de nos contemporains n'est plus vivant que Molière : aucun n'est si parfaitement de tous les jours, de tous les instants. M. A. Brisson nous informe, dans *le Temps*, qu'il a découvert un nouveau baryton d'une grande extension vocale. Cet artiste, qui est un Russe, s'exprime ainsi :

Notre art, l'art de l'acteur et du chanteur, est le plus beau de tous les arts, car tous les arts y concourent, la peinture, la musique, la sculpture, la poésie ; et les sciences aussi : la philosophie, l'histoire. Avant de jouer le *Mefistofele* de Boïto, j'ai lu Gœthe, Byron, Scho-

penhauer, Nietzsche, et le dernier acte se déroulant en Grèce, j'ai lu Dante, Homère, Virgile...

Et tout cela, moins les noms propres, est dans *le Bourgeois gentilhomme :*

Le maître à danser. — Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

Le maître de musique. — Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

Le maître d'armes. — Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer les armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

Si Molière, qui ne le pouvait, vu sa profession, avait introduit un professeur de déclamation dramatique dans sa comédie, il lui aurait fait parler le langage ingénu de ce baryton : « Et moi, je leur soutiens que notre art, l'art de l'acteur et du chanteur, est le plus beau de tous les arts... »

330

Le Monument Syveton. — Sur l'initiative de M. François Coppée, on se remue autour d'un projet de monument, qui glorifierait feu M. Syveton. M. Jules Lemaître a souscrit pour cent francs et la Compagnie du gaz, pour dix mille francs.

15 avril.

331

La Séparation de l'Église et de l'État. — On va, dit-on, prononcer, par consentement d'un seul, le divorce de ces deux puissances. Cela fait qu'à la Chambre on débite force discours théologiques. On se croirait au concile de Trente. Cela intéresse beaucoup les protestants, dont l'intellect entre en érection dès qu'ils entendent parler de la liberté de conscience ; mais les autres y trouvent plutôt des causes de frigidité. Pour y prendre quelque goût, ils sont obligés d'écarter le point de vue religieux, qui est secondaire, et de considérer la question sous ses aspects vrais, qui sont : l'aspect politique, l'aspect financier, l'aspect commercial, l'aspect artistique ou pittoresque.

L'Eglise étant une puissance, il est très utile à l'Etat de la pouvoir dominer. Le concordat lui en donne le moyen. Pour vaincre l'ancienne noblesse, Napoléon avait imaginé de l'enrôler dans sa domesticité. Pour mater l'Eglise, qu'il reconstituait en France, il mua les ecclésiastiques en fonctionnaires. Il considérait le clergé comme l'appoint de la gendarmerie. Les prêtres ont longtemps joué ce rôle très utilement. Maintenant que leur crédit a diminué en certaines régions, et peut-être partout,

cette fonction s'est amoindrie : elle est encore appréciable, et il n'est pas un curé, parmi les plus humbles, qui n'ait prévenu quelque crime et beaucoup d'infractions sociales. Cette utilité a son revers, une influence générale selon des tendances communément appelées rétrogrades ou réactionnaires, et c'est pour cela même, si l'on adopte les idées les plus modérées de la théoriste étatiste, qu'il est bon que le gouvernement garde sur le clergé une prise certaine.

Une confiance décidée dans les bienfaits de la liberté à l'infini ferait au contraire accepter avec plaisir une séparation réelle, qui pourrait même n'être qu'un prélude. Après l'Eglise, on arracherait à la tutelle bureaucratique l'instruction publique, les beaux-arts, l'agriculture, les postes, plusieurs autres administrations, sans compter les tabacs et les allumettes, et peu à peu l'Etat se trouverait réduit à son vrai rôle, celui de grand juge de paix.

Mais la séparation que l'on projette ne semble pas, au point de vue politique, pouvoir être examinée sous cet aspect. Elle sera verbale, plutôt que réelle, et les prêtres, cessant d'être surveillés comme fonctionnaires, le seront ainsi que des sortes de malfaiteurs d'un ordre tout particulier. Cela n'est pas très intelligent. Quand on se trouve en présence d'une force utilisable, il vaut mieux que la détruire la capter à son profit.

Si on parvenait à la détruire, ce serait au moins une solution ; y parviendra-t-on? Beaucoup d'esprits sages en doutent sérieusement. S'ils n'en doutaient pas, d'ailleurs, seraient-ils sages? On connaît l'heureux principe de Machaviel, qu'il faut tuer son ennemi, et non pas le blesser seulement, un ennemi blessé étant un ennemi décuplé. S'il y a dans l'Eglise d'aujourd'hui une hostilité sourde contre l'Etat tel qu'il est, on la verra, après la blessure, s'avouer et s'exaspérer.

Au point de vue financier, les charges de l'Etat seront fort peu diminuées. Sensiblement les mêmes pendant quelques années, elles seront maintenues à un niveau élevé par la mendicité des députés, jusqu'aux plus radicaux, qui trouveront mille prétextes, pour le besoin électoral, à tirer des ministères de secrètes subventions. Ensuite si le curé, trop appauvri, ne fait plus l'aumône, la misère retombera toute à la charge des communes.

L'aspect commercial est important. Dans les petites communes, et il y en a trente mille en France, où, faute de ressources, un curé ne pourrait plus résider, l'humble commerce local en souffrirait singulièrement. L'église est un centre ; près d'elle, le dimanche matin, un petit marché s'organise. Cela survivra-t-il à la fermeture de l'église? On ne le croit pas.

Je ne parle pas des grandes industries ecclésias-

tiques, industries qui touchent à l'art par bien des côtés. Il peut y avoir là une perte immense, qui ne sera compensée par rien.

Reste l'aspect pittoresque. Le clocher est un des éléments les plus originaux des paysages de France. C'est aussi un phare. Qui aperçoit un clocher, égaré dans la campagne, est sauvé. La plupart des communes rurales se composent de hameaux ou groupes de maisons inégalement réparties sur un territoire assez vaste souvent. L'un de ces hameaux, et ce n'est pas toujours le plus populeux, possède le clocher. Là est le centre ; là donc aussi la mairie, et aussi l'école, et le débit, et le bureau de tabac, et la boîte aux lettres. Le clocher disparu, la commune disparaît. On la cherche en vain.

Il arrivera aussi que si l'église est détruite ou détournée de sa destination, les autres hameaux ne voudront plus être subordonnés. On verra de petites guerres. Il y aura des heures émouvantes, c'est quand du résultat d'un scrutin municipal dépendra la vie ou la mort du clocher qui pendant des siècles contempla les moissons. Une voix de plus et on démolira la flèche, qui coûte bien cher d'entretien. La nef sera louée à ce riche fermier, qui a besoin d'une grange.

Peut-être aussi n'y aura-t-il rien de changé, ou du moins si peu de chose que cela ne sera qu'une

crise dans l'évolution qui entraîne toutes choses vers la mort.

On peut, en tout cas, craindre, pour une des prochaines années, une réaction terrible des opprimés. Mais cela, c'est la guerre. A chacun son tour.

Il n'y a pas plus de vérité en politique qu'en philosophie. Une suite d'apparences nous émeut, ou parfois nous étreint le cœur ; chacune est contradictoire. Le progrès d'aujourd'hui sera la reculade de demain. On sait qu'une innovation a été un progrès, quand elle s'est imposée aux usages, aux besoins, quand elle est devenue une habitude. Mais cette habitude même devient quelque jour un fardeau. Les socialistes et les radicaux de l'an 305 étaient ardemment chrétiens; le noble et fécond paganisme ne leur inspirait que dégoût. La religion qui remplacera peut-être en France le catholicisme sera façonnée à la mesure de la nouvelle bassesse des âmes. Plus tard, elle paraîtra grande, parce qu'elle aura vaincu. Rien n'est définitif. L'aiguille tourne infatigable autour du cadran; le peuple, de temps en temps, se pend à la chaîne de l'horloge et remonte les poids. Heureux les hommes qui ont assisté à quelque intermède pittoresque, qui ont vu Fouché devenir duc d'Otrante et protéger Louis XVIII. M. Jaurès sera-t-il chambellan? Verra-t-on les délateurs d'aujourd'hui dénoncer ceux qui ne vont pas à la messe? Tout cela n'est qu'un

amusement d'imagination, et ne sera jamais, même réalisé en plein, qu'un amusement historique.

Les hommes politiques d'aujourd'hui semblent trop médiocres pour jamais nous donner le spectacle curieux des revirements brusques. Leurs persécutions aussi sont timorées comme leurs âmes. Et ceux qui font profession d'aimer la liberté ne l'aiment qu'à demi. Ils font un choix. Ils réprouvent certains excès, laissant ainsi dans leurs lois un ferment d'arbitraire. Mais il en sera toujours de même : le législateur est un tyran inconscient qui croit avoir fait son devoir quand il a satisfait à ses préjugés.

Ce qui engage tant d'hommes présentement à vouloir la séparation de l'Eglise et de l'Etat, c'est ce motif : que la religion n'est pas vraie et que l'Etat se déshonore en subventionnant une imposture. L'argument n'est pas sans force théologique; il est aussi très propre à égayer les gens sérieux. Le peuple est idéaliste. Il le faut être, pour lui plaire. Le christianisme s'est soutenu, en répétant : Je suis la vérité. A tout autre secte qui tiendra le même langage, le peuple, inquiet, prêtera l'oreille.

Voilà où nous en sommes, après plus d'un siècle de science expérimentale.

1er mai.

332

Le Tourbillon de la Mort. — Je ne sais pas très bien en quoi consistait cet exercice. C'était, je pense, une sorte de saut périlleux exécuté par une automobile. Dans cette mécanique, on attachait une jeune femme. Un jour, la violence du choc, jointe au manque d'air provoqué par la rapidité de l'évolution, a déterminé une congestion, et la dame est arrivée au but, à peu près morte.

Voilà des jeux charmants, bien esthétiques, bien intelligents, et qui donnent une idée aimable d'un certain public et des industriels qui, pour ce public, organisent ces ingénieuses folies. On a vu de tout temps dans les cirques, ou sur le tapis des baladins de plein air, des exercices qui semblaient dangereux, mais qui n'étaient que des trucs. Aujourd'hui il faut le vrai péril ; il faut que l'on puisse, en toute vraisemblance, promettre la mort. La promesse a été tenue. Les spectateurs n'ont pas été volés : le tenancier de cette roulette est un honnête homme.

333

Les Grèves. — Il y a eu de très belles grèves,

ces temps derniers. Tous les pays ont été atteints, l'Allemagne comme l'Italie, l'Amérique comme la France. Les ouvriers sont décidément en train d'établir leur souveraineté. Quand ils seront mieux organisés, que leur armée reconnaîtra quelques chefs intelligents et pratiques, ils se trouveront, un beau matin, les m îtres du monde.

Il est déjà en leur pouvoir de faire régner la disette, de faire monter le prix de telle catégorie d'objets, si haut qu'elle devient inabordable, de réduire à néant l'invention des chemins de fer, des bateaux à vapeur, de la poste. S'il plaît demain à un syndicat, nous n'aurons pas de journaux, ou pas de lumière, ou pas de pain. En Italie, les trains marchent selon qu'il plaît aux ouvriers des chemins de fer. En France, les bateaux sont devenus à peu près la propriété des déchargeurs. L'Algérie, l'an dernier, a jeté au fumier, faute de bateaux, pour plusieurs millions de francs de primeurs.

La cause de ces grèves est presque toujours une question de salaires. Mais plus les salaires augmentent et plus les syndicats de grève peuvent augmenter les cotisations, et ainsi une grève qui réussit est le point de départ certain et presque fatal d'une grève future. Le temps vient où les affaires et les services publics ne marcheront que par intermittence.

Sans doute les ouvriers croient, par ce système,

hâter une transformation de la société. Ils sont presque tous collectivistes, sans savoir bien exactement (ni moi non plus) ce que veut dire ce mot ni surtout quelle serait sa valeur pratique. Ce qui les enchante, c'est que, dans ce système, croient-ils, tout le monde travaillerait également et recevrait des salaires égaux. Le monde ne serait plus qu'un vaste atelier ou un vaste assemblage d'ateliers divers qui échangeraient entre eux leurs produits. Mais je n'insiste pas sur le mécanisme d'une organisation dont le chimérisme est évident et qui, en tout cas, ne pourrait être imposée que par la force, et ne durerait que parallèlement à la orce qui l'aurait imposée.

Un fait semble presque certain, c'est que nous marchons, comme l'a indiqué un théoricien du socialisme, vers la dictature de la classe ouvrière. Qu'en résultera-t-il pour la civilisation, et cette dictature sera-t-elle pire que la dictature de la classe bourgeoise, que nous subissons, avec quelques rémissions, depuis plus de cent ans? Elle sera probablement d'un genre assez différent. Les nouveaux maîtres, d'abord, feindront de s'intéresser à la science, aux arts, aux lettres. Mais on ne s'improvise pas amateur désintéressé et il est probable qu'une profonde indifférence succédera bientôt à ce zèle premier. La conséquence sera une stagnation intellectuelle comparable à celle qui pesa sur

l'Europe pendant les premiers siècles du moyen âge. Puis des lueurs paraîtront... Mais voilà que je prédis l'avenir ! je me tais pour rêver aux scènes magnifiques de Limoges : ces pillages, ces barricades, ces pluies de pierres, l'anecdote de cet automobile renversé et qui a pris feu, et tout ce qui se devine de violence et de hurlements, ces morts, ces blessés sanglants. Ce pauvre M. Labussière, qui avait protégé les premiers actes de la tragédie, en a donné, de désespoir, sa démission de régisseur.

Je ne suis nullement l'ennemi de tels mouvements révolutionnaires, en ce sens que je ne suis pas l'ennemi de la logique. La bourgeoisie idéaliste a posé des principes : le peuple en tire les conséquences. N'y a-t-il pas assez longtemps que le mot Egalité, écrit partout, le raille ironiquement? Quelle égalité réelle y a-t-il entre le riche M. Labussière et le pauvre ouvrier limousin qui gagne trois ou quatre francs par jour? Quelle égalité entre sa vie confortable et le triste labeur des porcelainiers? Je crois que les Labussière seront pendus les premiers, parce que le peuple les a sous la main, les connaît et connaît le désaccord qu'ils mettent entre leur vie et leur langage. Les temps semblent révolus où on calmait le peuple, comme un enfant, en lui promettant la lune. C'est à peine si le boniment électoral prend encore un peu aux champs. Dans les villes, c'est fini. Il faudra bientôt que le député, s'il veut gar-

der quelque prestige et sa place, se mette à la tête des bandes révolutionnaires et donne le signal du pillage. C'est la logique même. On y viendra.

334

Idées belges. — Les Belges viennent d'avoir coup sur coup deux idées. La première fut la suppression de l'absinthe ; la seconde l'interdiction du travail dominical.

L'absinthe : il s'agit de l'absinthe belge. C'est de la théorie. Ils se sont amusés, là-bas, à défendre une boisson qui serait, pour les Parisiens, quelque chose comme le genièvre C'est de la vertu à bon marché, de la vertu hygiénique, car il y a dorénavant une vertu de ce nom, et qui se range à côté de différents ustensiles de ménage, non moins hygiéniques. Des hygiénistes (il y en a de toutes les couleurs) ont aussi proposé en France des mesures analogues, et ils les réaliseraient, si le pouvoir, par quelque hasard sinistre, tombait en leurs mains. La haine de la liberté exalte autant d'esprits, maintenant, qu'en exalta, à certaines époques, l'amour de la liberté. C'est un curieux renversement.

Bien curieuse aussi la loi sur l'observation du repos dominical émise dans le même pays, en l'honneur, sans doute, du Moïse cornu. Si une telle loi eut son utilité, au temps où les Hébreux erraient

dans le désert, comme les Bédouins, leurs fils, c'est aux historiens de le dire. Jetée dans la civilisation moderne, c'est une insulte à la vie même. Les Anglais, longtemps intoxiqués par la Bible, ont commencé de revomir ce poison. Le célèbre dimanche anglais est en train de devenir une légende. Il sera remplacé par le dimanche belge.

Ce n'est pas une invective contre la Belgique. Notre tour viendra, et nous aurons le dimanche français. Boutiques fermées, tramways morts, trains arrêtés, cafés clos : un troupeau triste s'écoulera le long des rues et des routes. Le dimanche, si fâcheux à Paris pour bien des personnes, offre au peuple et même à certains riches qui travaillent, des joies. Les fils de la Bible s'en offusquent. Leur rêve est le dimanche cellulaire. Leur dieu, ce jour-là, disent leurs livres, s'est retiré dans son cabinet, tout somnolent d'avoir créé un monde si beau et si bien ordonné : il faut suivre son exemple. La Bible, ce code apocryphe de quelques peuplades asiatiques, telle est toujours la loi des fanatiques et la loi des simples. Certains feignent de songer aux intérêts des travailleurs, lesquels ont besoin de repos. Hypocrisie : les travailleurs ne demandent pas à se reposer dans un désert ; ils demandent à se reposer dans la vie, à se reposer en vivant, un jour par semaine, la vie telle qu'elle est, telle que la civilisation l'a faite.

Pourquoi des lois? La loi est le synonyme de la tyrannie. Laissez s'établir les usages, laissez les mœurs régler les heures. Laissez la liberté s'organiser elle-même.

335

Bêtise des fêtes. — Pour être roi, et d'Espagne, on n'en a pas moins, je pense, quand on voyage, le désir de voir les pays tels qu'ils sont et non en mascarade. Or, pour honorer Alphonse XIII, les comités ont décidé « de transporter Madrid en pleine avenue de l'Opéra ». On y verra, en carton, tous les principaux monuments de Madrid, — et ainsi, continue le Comité, « le roi pourra toujours se croire en Espagne ». Pauvre roi, lui qui avait peut-être bâti des châteaux en France!

15 mai.

336

La Pénétration pacifique. — Ce fut une idée bien ingénieuse, morte, hélas! avant d'avoir servi. Ne vous troublez pas, disaient au sultan du Maroc les pacifistes. Nous ne venons pas vers vous

avec des soldats, des fusils, des canons ; vous n'avez à craindre ni les massacres, ni les pillages, ni aucun des maux de la guerre. Nous ne pratiquons pas le vol à main armée : nous sommes des pacifistes. Nos procédés, Sultan, sont honnêtes ; ils sont insinuants. Certes, nous prendrons ton Maroc, et telle est bien notre volonté, mais nous opérerons avec tant de légèreté que tu ne t'apercevras de rien, avant le coup suprême. Nous y mettrons dix ans, vingt ans, et plus, s'il le faut, mais l'humanitarisme sera sauf, et sauve l'hypocrisie.

Sur quoi le sultan, qui était impuissant contre la force, a fait signe à l'Allemagne. Peut-être aussi qu'une politique si basse l'a révolté. Un duel, un semblant de duel même, sauvant sa dignité, lui eût permis de dire loyalement, comme le bey de Tunis : je cède. Mais que répondre à des propositions à la fois malhonnêtes et maladroites ?

La pénétration pacifique se peut comprendre, s'il s'agit d'un pays sur lequel on a des droits inconstestés et que nul, surtout, n'a intérêt à contester. Dès qu'un conflit est possible, il faut prendre les devants et allonger la main. Ainsi ont toujours opéré les Anglais. Ainsi avons-nous opéré nous-mêmes, au temps de Jules Ferry, pendant la seule belle période que la France ait connue depuis 1870. Avec la pénétration pacifique, Madagascar nous échappait nécessairement. Les indigènes, ayant

le temps de se retourner, en appelaient aux Anglais.

Dans la question du Maroc, les Allemands auront le dessus, cela n'est pas douteux, pour plusieurs raisons dont la meilleure est que, s'ils craignent la guerre, ils la craignent moins que le gouvernement de la république. Heureuse ou malheureuse, une guerre continentale serait la fin du régime actuel. Mais résisterait-il même jusqu'aux premiers engagements, cela est assez douteux.

Ceux qui identifient la France et la République sont très sages d'identifier également la République et la paix. Les seuls vrais et logiques républicains sont les pacifistes, qu'ils soient des pacifistes hargneux, comme M. Hervé, ou des pacifistes douceâtres, comme Passy.

La seule guerre à laquelle nous semblons propres, désormais, c'est la guerre civile; cela a toujours été notre triomphe, d'ailleurs.

337

L'Apothéose de Gambetta. — On la croyait finie, elle recommence toujours. Les héritiers du grand homme ne se lassent pas d'avouer leur étonnement qu'il y ait eu depuis trente ans, en France, un politicien estimable et intelligent. Alors

on en a mis partout : en bronze, en marbre, en terre cuite, en savon, en chocolat. Les rues abondent et les avenues, et les boulevards, et les places, qui lui sont dédiées. On voit, en des villages, ce nom qualifier des venelles impavées, bordées d'agréables buissons où se tord la viorme rebelle.

C'est la vraie gloire et, paradoxe, elle lui est venue pour des actes qui l'avaient tout d'abord fait qualifier de « fou furieux ». M. de Girardin appelait le temps de règne de Gambetta, « la dictature de l'incapacité », et il y a bien du vrai dans ce mot cruel. Bonne volonté, activité, désir sincère d'accomplir de grandes choses ; et, comme résultat : la paix la plus honteuse que la France ait jamais subie.

Il n'y a pas à se demander si le résultat répond à l'effort. Il en est la négation même. Le gouvernement de la défense nationale aurait passé son temps à jouer au whist ou au billard (ce qui était plutôt dans ses mœurs), qu'il n'aurait pu, finalement, élaborer de pires conventions. Il semble assez vraisemblable que les exigences de Bismarck ont augmenté à mesure que croissait le nombre des victoires allemandes et aussi le chiffre des dépenses de guerre. Il demanda plus après Paris qu'il n'eût demandé après Sedan.

Peut-être aurait-il été sage, l'empire tombé, d'organiser des armées, afin d'avoir, dans la discussion

de la paix, quelques sérieux arguments. Mais ces armées, il fallait les tenir à l'état de menace, à l'état de raison suprême, et non les gaspiller, comme le fit cet homme ivre du pouvoir et intoxiqué par la mensongère histoire de la Révolution française, telle qu'elle circulait alors.

Je crois que c'est M. L. Halévy qui a rapporté ceci dans ses souvenirs sur la période de la guerre. Le quatre septembre, au soir, les ouvriers se promenaient sur le boulevard, en se disant joyeusement les uns aux autres : « La République est proclamée ; les Prussiens vont faire leurs paquets. » Ces braves gens croyaient à la vertu magique de ce mot, République, qu'on leur avait, en secret, appris à vénérer. Ils étaient persuadés que les Français n'avaient été les vainqueurs de l'Europe, pendant la Révolution, que parce que leurs armées étaient républicaines. Gambetta, nullement naïf, mais très enthousiaste et très croyant, partageait au fond ce sentiment pieux. Il fut très surpris de trouver les populations rebelles au patriotisme républicain. Cela le mit en colère et il accabla le pays de vexations.

Il était si impopulaire qu'il dut s'exiler, dès que le pouvoir lui tomba des mains.

A-t-il, comme on l'a dit, sauvé l'honneur de la France?

Un Etat n'est pas déshonoré pour avoir perdu

la bataille. Il est affaibli, il est diminué, voilà tout. Son devoir alors est, non de continuer une lutte désastreuse, mais de se retrancher derrière les murs d'une paix qui lui permettra de préparer sa revanche, soit sur le même adversaire, soit sur un autre plus faible ou mal sur ses gardes.

Si l'Autriche, après Sadowa, avait décrété la guerre à outrance, elle n'existerait plus. La guerre à outrance a mené à l'anéantissement les républiques sud-africaines. La Russie, qui semble s'engager dans cette voie, en sortira fort meurtrie, et le Japon ne sera pas, et bien au contraire, dans un état plus brillant.

Les moins mauvaises guerres sont les plus courtes.

Après cette période terrible d'apprentissage, Gambetta se montra tel qu'un homme d'Etat ingénieux et pratique. Il était sans préjugés. Sur la fin de sa vie, son enthousiasme républicain avait à peu près disparu. Il ne croyait plus à la vertu des mots, et plus guère, sans doute, à la vertu des lois. Observateur et juge de la vie, il ne lui avait pas échappé que la valeur d'une institution est presque tout entière dans la valeur des hommes qui la dirigent. Il choisissait ses collaborateurs dans tous les partis.

Son mot sur le cléricalisme est resté un mot d'ordre, quoiqu'il n'ait plus grande valeur, tant d'au-

tres cléricalismes s'étant dévoilés, à mesure que la guerre s'accentuait contre le cléricalisme traditionnel. L'esprit sectaire et de domination est le fruit des croyances de tout ordre ; l'anti-cléricalisme, même, est un cléricalisme et non le moins redoutable. Il y en a trois ou quatre qui se disputent le patronage de l'imbécile humanité. Cela a un intérêt social et politique. Pour le philosophe, c'est le combat des rats et des grenouilles. Seul le silence est grand, disait Vigny ; on peut ajouter : seul le scepticisme est noble.

338

Vendredi saint. — Les banquets du Vendredi saint sont toujours amusants. On comprend très bien le monsieur qui mange ce jour-là ses plats d'habitude, qui ne se prive ni d'une côtelette ni d'une tranche de pâté. Mais que penser de celui qui se croit obligé d'avaler, en l'honneur de la Libre-Pensée, du cervelas et du gras-double? Il y a là un mystère, et d'autant plus épais pour moi que j'ignore en quoi sont faites ces nourritures. Les tire-t-on, par hasard, des flancs de l'okapi, ce quadrupède africain qui vaut cent mille francs, ou de ceux du préhistorique mammouth conservé dans la glace de Sibérie ? Non, j'incline à croire que ce sont d'assez basses nourritures, de celles qui incli-

nent à manger son pain sec. Pouah! les vilains curés qui sucent du cervelas à l'ail! Quelle image! Apportez-nous de l'ambroisie, faites passer sous nos yeux la *Diane* du Corrège ou la *Vénus* du Giorgione.

339

La nature se trompe. — Un jour, conte Chamfort, la pluie désolant Paris depuis plusieurs semaines, on fit sortir en procession la châsse de sainte Geneviève, en suppliant la demoiselle élue de faire enfin luire le soleil. La procession s'ébranle dans une accalmie. Mais bientôt le déluge recommence, et plus abondant que jamais. Un évêque, homme d'esprit, sauva la situation, en disant : « La Sainte se trompe, Messieurs, elle croit qu'on lui demande de la pluie. » Cette anecdote me fait penser aux pacifistes qui viennent de se réunir en congrès. « La Nature se trompe, Messieurs, dit l'un de ces bonzes, encore apte au sourire, elle croit qu'on lui demande du sang. »

1er juin.

340

Les Grèves militaires. — On peut les pro-

phétiser. Elles se produiront à coup sûr, ici ou là, en un temps donné. Il est plus délicat de les conseiller, parce qu'il ne faut pas devancer l'évolution des choses, cela peut tourner mal.

Le service militaire universel, encore aggravé en France par la loi de deux ans, est une institution éminemment propice à développer l'horreur de l'armée. Aucune civilisation n'avait encore connu cette condamnation brutale de tout mâle de vingt ans à deux ans de travaux forcés. Que les victimes se sentent disposées à la révolte, rien de plus logique.

Tant que ses membres furent, par l'engagement décennal, dispensés du service, l'Université fut un ardent foyer de patriotisme. O simplicité de la psychologie, il suffit d'exempter de la corvée un citoyen, pour qu'il trouve admirable le dévouement involontaire de ses frères, que la loi y a pliés ! Un incendie, un naufrage, c'est très beau, à contempler de loin, *quam juvat immites*.., cela peut même être très agréable, si nous sommes dans une bonne disposition d'esprit.

A tous les grands déploiements d'activité, il faut des spectateurs. Dès que tout le monde est acteur, l'entrain de la troupe s'endort et tombe. Se dédoubler : se regarder, s'admirer, s'applaudir soi-même? Le commun des hommes ne se réalise qu'en autrui.

Personne, disaient les gens enivrés d'égalité, ne pourra réclamer, puisque tout le monde sera frap-

pé. Mauvais raisonnement : nul n'a jamais été consolé par l'ennui des autres. Autant dire que si tout le monde était malade, ce serait comme si personne n'était malade.

Donc il se forme, parmi les socialistes, un parti pour refuser le service militaire. C'était à prévoir, et c'est assez légitime, étant assez logique.

Cependant, il y a plusieurs logiques ; il y a même toute une hiérarchie de logiques ; et on peut se demander si, au-dessus de celle qui conseille la grève à M. Hervé et à ses amis, il n'y en a pas une autre plus impérieuse, qui leur pourrait conseiller, au moins provisoirement, la soumission pure et simple.

Si le choix consistait à être ou n'être pas un soldat français, si, par la renonciation à l'état militaire, la France demeurait intacte, protégée par des accords internationaux, par le consentement des peuples, si nous vivions, en un mot, au pays d'Utopie, on pourrait laisser chacun à sa délibération. Mais nous vivons dans l'Europe de fer, dans le monde de fer du vingtième siècle et, pour un jeune Français d'aujourd'hui, le choix est limité ainsi : être soldat français, être soldat allemand.

M. Hervé a tranché le dilemme qu'il ne nie pas, en disant : l'une ou l'autre alternative nous sont également désagréables. Alors c'est une question de goût, et il n'y a plus à raisonner.

Nous voilà entrés dans les régions de la sensibi-

lité. Adieu la hiérarchie des logiques! Il s'agit d'amour, ou, ce qui est la même chose, de haine. M. Hervé haît également la France et l'Allemagne, pays où, selon sa croyance, s'exercent également les diverses tyrannies sociales. Egoïsme magnifique et d'un christianisme vraiment sublime! Les habitants provisoires des catacombes ne se connaissaient qu'une patrie : le ciel. M. Hervé vit pareillement dans l'absolu.

C'est là tout son crime, mais c'est là aussi qu'est le crime même et aussi la bêtise. L'absolu est un ballon qui finit toujours par crever dans le relatif. Les Allemands seront bien aises d'apprendre qu'il y a un département français où ils peuvent venir camper et se reposer en toute confiance ; peut-être que le reste de la France sera moins enchanté de cette nouvelle. Quoi, toute une région trahirait d'avance, à quelques heures de Paris? Cela va un peu loin, et il semble qu'il y ait quelques nuances possibles entre un certain patriotisme agressif et le passage à l'ennemi.

Sans doute les idées de M. Hervé sur ce point particulier sont assez cohérentes avec le reste de la doctrine sociale qu'il professe, mais cela n'augmentera pas beaucoup le goût des esprits sensés pour cette doctrine elle-même.

Elle est bête. Voilà tout ce qu'on en peut dire de plus poli.

Si les socialistes avaient quelque sens, ils seraient d'abord, comme leurs célèbres ancêtres, des militaristes forcenés ; leur premier objet serait de maîtriser l'Europe, car ils ne peuvent appliquer leurs conceptions en France, s'ils n'ont la complicité de l'Europe entière, du monde entier. Sous leur régime, la France, ou tout autre pays isolé, serait aussitôt réduite à l'état de proie.

Personne ne désire la guerre, et tout le monde voudrait bien être dispensé de la préparer. Si l'heure viendra d'un pacifisme universel. Je ne le crois pas. On peut le rêver pour dans quelques milliers d'années, cela n'a pas d'inconvénient ; et puisque les hommes sont si sots que de ne pouvoir vivre que dans le futur, on peut leur passer ce paradis, qui vaut l'autre.

Le présent demande un peu plus de sérieux.

341

Le Secret de l'Église. — Villiers de l'Isle-Adam écrivit jadis, sous ce même titre, une nouvelle dont, à la fin, il n'était pas très fier. Un abbé viveur, à bout de ressources, un soir, devant une table de baccarat, joue, pour quelques louis, le secret de l'Eglise. Il perd et s'exécute. Le secret de l'Eglise, dit-il, c'est qu'il n'y a pas de purgatoire. Or,

l'Eglise vit du purgatoire, elle vit des morts. C'est ce qu'a prouvé, une fois de plus, l'exercice de la nouvelle loi sur les pompes funèbres. Presque toutes les paroisses de Paris s'en sont trouvées ruinées. Il paraît que c'est un coup huit ou dix fois plus sensible (en chiffres connus) que la suppression du budget des cultes. Ainsi la mentalité des hommes ne s'est pas modifiée, depuis les époques anciennes dont témoignent les reliques égyptiennes. La mort est toujours une occasion de dépenses immenses, et cela toujours au profit des prêtres. La peur de l'au-delà ouvre les cassettes les plus secrètement fermées. Les amis de l'Eglise se peuvent donc rassurer. Le courant monétaire, un instant entravé, va reprendre son cours vers les mains de ceux qui détiennent les gestes fatidiques.

342

Majorités et Minorités. — Quelques journaux viennent, pour la dixième fois, de découvrir que la Chambre des députés ne représente réellement que la minorité des électeurs. Si l'esprit de la Chambre vient à changer à la prochaine législature ce sera la minorité d'alors qui refera cette découverte. Et ainsi de suite jusqu'à la fin du régime parlementaire. Cela n'a pas d'autre importance. Les

élus, en effet, ne représentent pas les idées des électeurs, pour cette bonne raison qu'à de rares exceptions près les électeurs n'ont pas d'idées. C'est au contraire l'électeur qui modèle ses idées, sans s'en apercevoir, sur celles qui sont affichées par le futur élu. Mais je parle d'idées, par pure bienveillance. La question est plutôt physique. Il s'agit de plaire, d'être sympathique. Une fois élu, maintenir vivant le courant sympathique doit être l'unique affaire du député qui peut garder son siège fort longtemps et même y mourir. Pendant cela, il peut insensiblement changer d'opinion sans que presque aucun de ses électeurs s'en aperçoive, et tous ses votes seront bons, qui ne lèseront pas la petite région représentée. Je connais un chef-lieu de canton où les mêmes électeurs votent à l'unanimité, depuis vingt ans, pour le député, républicain progressiste, et pour le conseiller général, radical. Avant les laïcisations définitives, le conseiller général, maire en même temps, persécutait les bonnes sœurs; le député les protégeait. Comme troisième élu, ces braves gens ont un sénateur opportuniste.

343

Le Destin des mots. — Le destin des mots est de tomber, de tomber toujours. Quelques-uns,

à la vérité, sont montés, mais plutôt pour des raisons historiques. La plupart tombent, surtout ceux qui qualifient la femme. Longtemps demeuré à l'usage des seuls poètes, le mot Muse avait échappé à la loi commune. Mais voici que les halles ont élu une Muse de l'Alimentation. Demain les lavoirs, qui ont déjà une reine, suivront un si bel exemple. Le poète qui invoquera sa muse sera soupçonné de faiblesse pour sa blanchisseuse.

344

Alger-Toulon. — Après avoir déclaré que la course Alger-Toulon était la plus grande entreprise maritime que l'on ait vue depuis Christophe Colomb, le même journal, promoteur de l'affaire, écrivait le jour même où arriva la nouvelle de la débâcle : « L'industrie de l'automobilisme, appliquée à la navigation, donne des résultats stupéfiants et qui émeuvent le monde. »

15 juin.

345

La Bataille navale. — La récente bataille navale fait beaucoup moins estimer les Japonais

qu'elle ne fait prendre en pitié les Russes. Une victoire si complète, si radicale, indique que la flotte adverse n'existait pas, qu'avant de barboter au fond de la mer, elle ne voguait au-dessus qu'à l'état de vaisseaux fantômes. Ces cuirassés, ces croiseurs, tous leurs canons, tous ces hommes, en quoi était-ce fait? Peut-être en bois soigneusement peint? Enfin, toute hypothèse est raisonnable, en présence d'un tel évanouissement, en attendant que les experts maritimes (car il y en a) nous démontrent que cela devait arriver.

Qui est fou en Russie ? Le gouvernement, les généraux, les amiraux, ou tout le monde à la fois? Il paraît que, pour donner une nouvelle preuve de leur état d'esprit, ils ont résolu la guerre à outrance. Nous connaissons cela. Le célèbre borgne de Cahors nous l'a déjà fait, il y a trente-cinq ans. Bel exemple, et qui se recommande aux méditations de nos alliés. Le résultat sera que dans six mois tout le littoral de l'Asie russe appartiendra aux Japonais, qu'ils le garderont ou qu'ils ne le rendront que contre beaucoup de milliards. Or, la Russie n'a plus qu'un crédit de plus en plus diminué et peut-être qu'avant peu elle n'en aura plus du tout, si les mouvements révolutionnaires recommencent.

Mais laissons l'avenir. Le présent est suffisamment absurde, émouvant et sinistre pour nous suf-

fire. C'est assez amusant, en somme, de voir de l'histoire se faire ainsi, au jour le jour, même si elle évolue dans un sens qui vous contrarie, qui vous choque. Il faut d'ailleurs redresser son jugement, à mesure que les faits surgissent et parlent. C'est la méthode scientifique.

346

La Bombe. — On aurait pu la mettre sur le programme, tant elle était prévue, attendue. Des bavards, parmi les socialistes frénétiques, y avaient fait d'assez claires allusions, jusqu'à conseiller à la foule de ne pas serrer de trop près la voiture de la victime désignée. Le coup essayé, d'ailleurs, et quoique tout à fait raté, ces mêmes intempérants sont rentrés avec prudence dans les arrière-salles où ils sablent le petit bleu et la bleue. Attitude excellente, car il faut ménager ses forces oratoires, ou les récupérer, quand on vient de proférer d'éloquentes paroles.

La bombe s'est amendée. Ce n'est plus une sale marmite, une triste boîte à conserves ; c'est une presque élégante pomme d'ananas en fonte recélant les petits tubes de verre et toutes les délicates chimies qu'il faut. Les prochaines seront de bronze, peut-être, et fondues avec art et bien ciselées, comme

les boucliers des héros d'Homère. Les Catalans, qui sont des gens terribles, qui ont déjà inventé un surin fameux, sont aussi des gens de goût. Cela leur vaudra, nul n'en doute, l'indulgence du jury séquanien, si intelligent.

Les Parisiens, malgré ce vilain intermède, se sont, paraît-il, amusés beaucoup. On a crié vive le roi, tant que l'on a pu. Ces Parisiens, ils sont curieux, ce sont des royalistes qui s'ignorent. D'avoir vu un roi embrasser une bergère, les dames de la halle en furent toutes remuées. Elles croyaient que cela ne se voyait plus qu'au Châtelet. Les journaux graves disent que ces sentiments sont passagers, et qu'au fond la population de Paris est fermement républicaine, à preuve que, etc. Il ne faudrait peut-être pas trop s'y fier.

347

Encore M. Hervé. — En des conférences diverses, cet ancien professeur a refait l'exposé de son idée. Car il n'en a qu'une. Il l'orna, cependant, de ce corollaire qu'aussitôt déclarée la grève des réservistes, les Allemands étonnés s'arrêteront, peut-être pour applaudir. Ce serait la paix immédiate, bientôt universelle. Je n'ai pas très bien compris le mécanisme de cette féerie, mais si M. Hervé voit juste, qu'il soit béni.

Où je m'accorde avec lui, sans même chercher à comprendre, c'est quand je le vois honnir le pacifisme larmoyant de M. Passy, le vieil enfant incorrigible... Mais le trou s'est comblé, et voici sur quoi M. Hervé fait tourner son raisonnement : les socialistes allemands, émus de l'initiative hardie prise par le département de l'Yonne, imiteraient aussitôt un si bel exemple. Cela devient moins obscur. Cependant je crois que M. Hervé s'abuse sur l'état d'esprit du socialisme germain. On m'a dit qu'il s'est bien assagi, que, vaincu, amadoué, il mange des gâteaux, comme une biche apprivoisée, dans la main du bon empereur, patron des bons ouvriers. Est-ce cela qui tente M. Hervé ? Pourquoi pas? Il est très bien, cet empereur allemand, et puis, dans la lutte des classes, il peut, tout en maintenant fortement les hiérarchies sociales, se mettre du côté des ouvriers et arrêter à point l'égoïsme patronal. La République essaie bien le même jeu, et avec raison, mais son intervention n'a encore abouti qu'à l'anarchie.

348

M. de Rothschild. — Il est mort. Malborough aussi. Il y eut des journaux, cependant, qui accueillirent avec scepticisme une telle nouvelle. On ne

put leur faire entendre raison, et les rassurer aussi, qu'en leur faisant remarquer qu'il y a un héritier et que, par conséquent... Cela les rasséréna. Mais les héritiers ! Peut-on compter sur l'héritier ? *La Libre Parole* a fait rédiger, huit pages sur le défunt. C'est beaucoup. Pour moi, il m'a semblé que j'avais déjà lu l'anecdote (un peu forcée) dans Chamfort : « Madame de H... me racontait la mort de M. le duc d'Aumont. Cela a tourné bien court, disait-elle ; deux jours auparavant, M. Bouvard lui avait permis de manger : et le jour même de sa mort, deux heures avant la récidive de sa paralysie, il était comme à trente ans, comme il avait été toute sa vie ; il avait demandé son perroquet, avait dit : brossez ce fauteuil, voyons mes deux broderies nouvelles ; enfin toute sa tête, ses idées comme à l'ordinaire. » Les dieux nous préservent d'un Rotchschild intelligent ! Plutôt Tamerlan, plutôt Oyama et Togo, et le maréchal Sou !

Mais puisqu'il est mort, tout de même, ce baron, pourquoi ne nous ferait-on pas un plaisir ? Ce fut pour lui faire gagner un peu d'argent et aussi faire une bonne réclame à ses mines de nickel, en Nouvelle-Calédonie, que l'on frappa cette monnaie de filou qui horrifie tous les Parisiens : ne pourrait-on la retirer de la circulation ? On laisserait rouler, à la place de ces pièces fallacieuses, la monnaie belge qui, intelligemment ordonnée, ne se peut confon

dre avec l'argent. Cela, parce que je crois qu'on est devenu trop bête en France pour faire un sou, non plus que pour faire un timbre.

349

Le Complot de la Vigne. — La vigne se révolte. Elle croit que l'on méprise son jus. Elle a nommé des représentants qui s'agitent au Palais-Bourbon et qui affirment que ce jus est divin, — vive le vin ! La vigne se trompe et elle nous trompe. Le vin de consommation courante à Paris est une sorte de triste lavasse qui donne envie de boire de l'eau, même de Seine, au prix des maux les plus cruels. Ce vin bas est d'ailleurs un poison, moins violent, mais plus sournois que l'alcool et aussi sûr. La vigne a voulu tout envahir ; on a fait produire du raisin à des terrains à peine propres à la betterave ou à la luzerne. Le résultat est malfaisant. Que l'on défriche ces vignobles honteux, que l'on ne demande le vin qu'aux terroirs privilégiés, que disparaisse de la buverie ces dangereux produits livrés sous des noms truqués, des noms de filles, et le vin, redevenu un cordial, reprendra sa place dans le monde. En attendant, la tromperie la plus lâche règne dans ce marché. Mais si la vogue des eaux minérales continue, on va se mettre à les frauder... La vie est difficile.

350

Une Société bizarre. — *Le Temps*, qui est un journal estimé généralement, affirme, sans insister d'ailleurs, et comme si la chose était toute naturelle, qu'il existe une sorte de ligue ainsi appelée : *Société pour la propagation des langues étrangères en France*. Si c'est vrai, je voudrais bien avoir quelques renseignements sur la psychologie de ces ligueurs. Ils n'ont donc jamais lu un journal de sport ou les annonces des autres journaux et leurs échos mondains, ou les enseignes des boutiques ? Qu'ils apprennent à lire et ils verront qu'en France le français n'est presque plus la langue usuelle. Cette ligue est sans objet. Le mal qu'elle voudrait faire est fait depuis longtemps.

1er juillet.

351

La Séparation. — M. Allard, un de nos vieux amis, un homme qui nous égayait déjà aux premiers temps de ces « Epilogues », vient de manifester à nouveau son beau génie. Il insista, avec éloquence, pour que ni l'Etat ni les communes ne

soient tenus de louer les églises aux curés. Mu par une logique particulière, difficilement accessible au commun, M. Allard estime qu'il serait préférable de transformer ces édifices, selon lui fatigués de leur rôle, en ateliers, en granges, en cafés-concerts, etc. Ce n'est pas que M. Allard soit un persécuteur; mais c'est une intelligence qui a des vues à nulle autre pareilles. Quand il aperçoit une église, il a envie d'y mettre des fagots ou des bottes de foin; et pareillement, il ne lui déplairait pas que l'on chantât les vêpres dans les granges ou sous les hangars. Il n'aurait, je pense, aucune objection à ce que le conseil municipal louât la Gaîté à l'archevêque de Paris et le Sacré-Cœur aux frères Isola. Quand il passe à Avignon, il ne manque jamais d'aller se réjouir au spectacle de ce palais des papes devenu une caserne, et bien qu'il ne soit nullement militariste, la vue des soldats achevant de ruiner cette ruine lui dilate le cœur. Il faut, dit-il, que chacun soit à sa place, et chaque chose, et que la liqueur réponde au flacon.

Vers la fin de la révolution, et encore longtemps après, la plupart des archives départementales étaient de véritables mines de parchemin à l'usage des relieurs. Ainsi périrent la plus grande partie des documents qui avaient par hasard échappé aux bûchers révolutionnaires. Les Allards de ce temps-là trouvaient cette méthode expéditive et ration-

nelle. Un mot la résume : détruire. Les Allards d'aujourd'hui, esprits timorés, faux terroristes, socialistes à la blague, n'osent pas dire hardiment : mettez le feu aux églises. Modestes et timides, ils en veulent faire des greniers à fourrage. Erostrate a la colique.

Le moyen serait pourtant bon. Les églises rasées, la religion serait finie. Il fallait en arriver là, ou ne pas commencer.

Les singuliers personnages! Ils disent : le catholicisme est une bête féroce qui menace de dévorer la société moderne. Nous le tenons en cage, mais la cage n'est pas très solide. Que faire? La réparer, la fortifier ? Nullement : ouvrir les portes après avoir bien tracassé la bête, afin qu'elle ne soit plus méchante!

M. Allard nous fait rire avec ses bottes de paille. A moins que cela ne soit pour faciliter l'incinération. Ce serait alors bien ingénieux et il n'y aurait plus qu'à lui faire de très gros compliments.

352

Byzance. — La légende dit que les habitants de Byzance, cependant qu'on livrait l'assaut à la cité, disputaient âprement sur des points de théologie. L'autre jour, cependant que circulaient à

Paris des bruits très graves, à propos du Maroc, les Byzantins du Parlement épluchaient cette question : si les églises seraient concédées aux curés moyennant un franc par an ou rien du tout.

C'était bien, du reste. Il est bon que les enfants soient occupés, pendant que les grandes personnes discutent des choses sérieuses.

353

La Belgique et l'esprit protestant. — Je crois enfin avoir trouvé la vraie définition du protestantisme : c'est le christianisme pris au tragique. Ainsi, voilà la Belgique, le pays du livre pimenté, de la gravure galante, qui refuse l'entrée d'une exposition à une sculpture qui symbolise l'amour, avec un peu moins d'insistance encore, peut-être, que tel groupe de Rodin. Voilà les fruits d'un gouvernement religieux. Bruxelles devient Genève, et pire. La Belgique est aujourd'hui le pays où les étudiants font vœu de chasteté, où les journaux français subissent la censure, où le nu en art fait scandale. Le curé règne, et quant le curé règne, on est en pays protestant.

Il y a pourtant beaucoup de libres esprits en Belgique et, même parmi les catholiques, des hommes

amis de la vie : comment se laissent-ils mâter par les séminaristes?

Enfin, qu'est-ce que la morale chrétienne a à faire avec l'art? Il faut choisir : ou défendre l'art, ou le laisser libre. Que les Belges, devenus pudiques, considèrent donc toutes les obscénités sculptées par leurs ancêtres jusque dans les églises; puisqu'ils sont fort attachés aux traditions, que ne respectent-ils celle-là parmi les autres? Mais le groupe de M. Jef Lambeaux ne semble offensant que pour les sots. Ceux-là même qui ont choisi la carrière de l'eunuquat devraient se souvenir que l'amour est leur père et leur mère et qu'ils sont nés des jeux de l'accouplement, et de faunes beaucoup moins séduisants, sans nul doute, que ceux qu'ils n'osent regarder.

On pourrait, à ce propos, regretter que l'amour physique, en toutes ses attitudes, ne soit pas mieux étudié par les artistes. Ils devraient, comme les physiologistes, rejeter toute pudeur bête et traiter avec franchise cette phase si noble de la vie humaine. Il n'y a guère encore de très beau, en ce genre, hormis quelques bronzes antiques, que la Léda de Michel-Ange.

354

M. Delyannis. — On l'a occis parce qu'il avait fermé les maisons de jeux. Voilà au moins un meurtre politique qui n'est pas l'œuvre d'un fou voulant faire le bonheur de l'humanité. Le meurtrier est un grec, nécessairement, un grec de Grèce, ruiné par la vertu de ses hommes d'Etat. En France aussi on a fermé les maisons de jeu, il y a fort longtemps ; mais ce fut pour cause d'agrandissement et transfert des opérations au sein des vastes campagnes. Depuis ce temps-là, pour risquer un louis sur le tapis vert, il faut aller très loin et perdre toute sa journée. Ainsi le veut la morale publique. Des villes d'Amérique ayant fermé leurs maisons de prostitution, les maîtres de cette industrie la transportèrent sur des bateaux, en pleine mer. Pour jouir d'un quart d'heure de cataglottisme, il faut affronter les flots, se munir d'un cœur d'airain et de beaucoup d'argent. Cependant, l'hypocrisie triomphe.

A Paris, où les jeux de hasard sont sévèrement prohibés, sauf à la Bourse, dans les cercles, les cafés, etc., dès qu'un roi y débarque officiellement, on l'emmène à notre grande maison de jeu nationale, où les petits chevaux sont de grands chevaux, et il

y perd, comme tout le monde, sa galette royale. Cependant l'hypocrisie triomphe.

355

Suède et Norwège. — Ces pays du nord, si avancés en civilisation, si libres et si bons veilleurs des libertés françaises, ces pays de fjords et de lacs qui nous déléguèrent, il y a quelques années, tant de Bjœrnson, bientôt dégoûtés par notre abrutissement papalin, ces pays de libre-pensée, enfin, — eh bien, ils possèdent une sombre et solide religion d'Etat, et on n'y peut être ministre, garde-champêtre ou roi, que si on va à la messe luthérienne !

356

Les Ventres dorés. — Sans que la presse y prenne garde, sans que la critique dramatique y ait compris grand' chose, on joue depuis très longtemps, à l'Odéon, une pièce de théâtre qui est un vrai rafraîchissement. L'amour y joue le rôle lointain qu'il a dans les meilleures pièces de Molière ; il n'y est question des droits ni de la femme, ni de l'enfant, ni du peuple. Aucune sensiblerie, aucune mondanité, rien de convenu, nulle préoccupation des opinions courantes. On y aperçoit deux femmes ;

ce sont de vraies femmes et non des mannequins féministes. Le sujet : la naissance, la grandeur et la décadence prématurée d'une grande entreprise financière, un Panama, si l'ont veut. Deux grands financiers, l'un esquissé à peine, l'autre très bien dessiné; autour, des comparses, dont l'un a une physionomie des plus curieuses, celle d'un vieux praticien de la grande faillite; parmi tout ce monde, qui n'est pas un monde de coquins, mais un monde de financiers, de gens qui font leur métier, la figure d'un homme qui se trouve là un peu comme garantie, un peu comme ornement, d'un homme qui est plutôt l'homme naïf que l'homme honnête, qui est celui qui acceptera des gains fabuleux et immérités, mais seulement si tout se passe très régulièrement. Le moindre gonflement de chiffres dans un rapport le met mal à l'aise. Puis il a peur : les responsabilités, sa situation, sa femme, ses enfants, etc. Il se conduit assez bien, il tente de résister à certaines malversations, puis il cède, enfin meurt de chagrin, de honte et de terreur. C'est beaucoup moins l'honnête homme que l'homme qui n'est pas à sa place et ses hésitations finissent par en faire une figure presque moins sympathique que celle du grand financier que rien ne démonte et qui ne succombe, momentanément, qu'après avoir fait tout son devoir d'homme d'affaires.

Nulle charge dans le dessin de ce guerrier froid,

que rien ne décourage et qui, une entreprise ayant raté, en recommence une autre, sans délai. Et devant cette force au sourire glacé, on applaudit vraiment le mot du vieux praticien des grandes faillites : « Oh ! les honnêtes gens dans les affaires ! » L'impartialité de l'auteur est telle que l'on est absolument porté à prendre parti pour les financiers, qui sont forts, contre l'honnête homme, qui est faible. Coquins, si l'on veut, mais si beaux que, quand on les voit finalement triompher, on est content.

C'est du Balzac réussi. C'est ce que le grand romancier aurait dû faire avec *Mercadet*. Et c'est agréable vraiment, au milieu de la sensiblerie générale, de pouvoir s'arrêter devant cette œuvre sobre et dédaigneuse, de grande satire et de grand art. J'en ai parlé ici, parce que je crois que ce sera un des événements de l'histoire littéraire. On croyait le théâtre français crevé d'anémie : M. Emile Fabre vient de prouver le contraire.

1906

15 avril.

357

L'Inattendu. — Il faut aux catastrophes naturelles, comme à celles que les hommes imaginent pour leur plaisir, un trait pittoresque, qui les achève, augmente ou diminue l'horreur qu'elles nous ont fait éprouver. Les treize resurgis au jour, du fond des fosses, taupes exténuées, ont rendu le drame presque supportable, en substituant aux sensations d'écrasement et de désespoir les émotions de curiosité et de bienveillance. C'est le revirement, sans lequel il n'est point de tragédie; car une explosion ne fait pas une tragédie, ni une bataille : il y faut de la logique et de l'inattendu.

Mais il n'est rien de plus attendu que l'inattendu, rien qui, au fond, nous surprenne moins. Ce qui nous étonne, par-dessus tout, c'est le déroulement logique des faits. L'homme est en perpétuelle attente du miracle et même il se fâche, si le miracle n'arrive pas; ou bien il se décourage. Le miracle arrive souvent d'ailleurs. Les vies les plus humbles

ne sont qu'une suite de miracles, ou plutôt de hasards. On songe à toutes les choses qui peuvent arriver, et celle qui arrive, c'est celle qu'il était impossible de prévoir. La lecture d'un livre, la rencontre d'une femme bouleversent une vie qui semblait suivre doucement un chemin tout tracé. On dira qu'au vrai il n'y a pas de hasard, et que ce mot ne fait que constater notre ignorance de l'enchaînement des causes. Mais l'enchaînement des causes étant indéchiffrable pour notre esprit, nous appelons hasard tous les événements dont il nous serait impossible, malgré la plus grande attention, de discerner la venue. Ils se forment, ils viennent, mais nous ne le savons pas et ne pouvons le savoir. Il est bon que nous ne le puissions pas. L'action n'est possible que dans une certaine insouciance, et la vie n'est qu'un acte de confiance en nous-mêmes et dans la bienveillance des hasards.

Nous comptons sur le hasard. Il n'est aucune existence, même chez les plus dénués d'imagination, qui ne lui fasse une place dans ses prévisions obscures. Ne compter que sur le hasard est fou ; ne pas compter avec le hasard est plus fou encore. Il est aussi déraisonnable de désespérer que d'espérer toujours. L'impossible, à chaque instant de la vie, se fait possible. C'est un motif d'espoir que d'être perdu dans un labyrinthe à mille pieds sous terre et on peut, avec autant de vraisemblance,

désespérer de tout, le jour qu'avec du bonheur plein le cœur on regarde la vie qui se fait bonne et qui sourit, attentive à nos désirs.

358

La Peinture indépendante. — Elle a plusieurs mérites : elle nous enseigne la nécessité de la tradition, de l'étude, de l'ordre; elle nous a fait, par sa laideur, apprécier les charmes des spectacles les plus médiocres; elle nous fait comprendre enfin, que, quoi que l'on ait, si le sujet n'est pas tout en peinture, il est tout de même quelque chose. Ici, comme aux salons officiels d'ailleurs, l'immense majorité n'est qu'une tourbe d'imitateurs médiocres ; quelques-uns, peut-être, feraient des copies passables; d'autres, après un soigneux apprentissage, pourraient s'adonner avec fruit à la peinture en bâtiment ou au coloriage des joujoux. Indépendants! refusés plutôt, et où ne le seraient-ils pas? Qui donc voudrait se mettre quotidiennement sous les yeux ces femmes d'hôpital ou de lupanar? Qui donc, à ces paysages bêtes et sales, ne préfère la vue d'un carré de ciel, la vue d'un toit, d'un mur, la vue de rien, la vue d'une toile d'araignée?

Enfin, ce salon ressemble à une revue où l'on

imprimerait pêle-mêle toute la copie que l'on reçoit. Les écrivains propres fuiraient vite. On s'étonne qu'une douzaine de peintres, qui montrent ou qui pourraient montrer des œuvres assez solides, consentent à un voisinage presque dégradant. Mais on s'étonne encore plus, et c'est le point à discuter, qu'ils s'entendent à déshonorer leur talent par le choix des sujets, non pas les plus sales, mais les plus bêtes. Il y a là une psychologie assez curieuse. On y devine la superstition du talent. Ils s'imaginent que le talent est tout, qu'il a valeur en soi, comme les diamants ou l'or. Un sujet agréable et ils craindraient que ce sujet ne fît du tort à l'exhibition de leur talent. Et, au contraire, si, malgré la hideur du sujet, on est obligé de le reconnaître, ce talent si déplaisant, les voilà fiers. Ils ne doivent leurs succès qu'à eux-mêmes. Leur génie en guenilles, les souliers troués et les mains sales, s'est fait admettre parmi les gens distingués. A quoi bon, et pourquoi cette lutte difficile contre notre goût et nos sentiments? Cet art ressemble vraiment trop à celui qui fait l'idéal de Tolstoï. Qu'est-ce que l'art, abstraction faite de l'idée de beauté? Le talent, réduit à lui-même, n'est pas intéressant. Il n'est qu'une possibilité. L'œuvre seule existe et tout son charme est dans sa beauté. Qui a trompé les peintres en leur faisant croire ou que le sujet n'a pas d'importance, ou que, plus le sujet est désagréable et plus

le génie de l'auteur ressort et s'impose? le sujet, dans les arts plastiques, comme dans les arts littéraires, est indifférent, c'est convenu; quoi que fasse le médiocre, il ne tirera rien pas plus du thème d'*Othello* que du thème des *Deux Orphelines*; mais Manet a fait une autre œuvre tout de même avec *Olympia* qu'avec une *Brioche* et un panier de prunes.

Maintenant, il faut dire qu'avec tous ces mérites la peinture indépendante a un grave défaut : elle incite les bourgeois à estimer les Cabanel et les Bouguereau.

On dit que M. Bérenger s'est offensé de certaines représentations très réalistes de femmes nues? Il n'est donc plus vertueux.

359

Maroc. — Personne ne semble très content des conclusions de la conférence d'Algésiras, ni la France qui y perd trop, ni l'Allemagne qui y gagne trop peu, ni l'Espagne dont la position n'est pas changée. L'Espagne cependant ne saurait se plaindre, car si l'idéale police que l'on organisera établit au Maroc quelque sécurité, c'est elle, et elle seule qui en profitera. Elle envahira le Maroc comme elle a envahi la province d'Oran. Tout ce qu'on y entre-

prendra, de commerce, d'industrie, de chemin de fer, tournera à son profit. Une conquête française n'eût fait d'ailleurs que hâter ce résultat : la conférence nous en a épargné les frais. Cette conquête était facile, vu l'antagonisme des tribus, les divisions religieuses du pays; nous aurions pu nous y amuser. Les conquêtes de ce genre sont de bons divertissements pour les peuples. Mais la matière conquérable se fait de plus en plus rare. Le jeu, d'ailleurs, est très enchevêtré et on ne peut plus toucher à un petit pays sans que de menaçantes jalousies se dressent et crient. Alors, il faudra chercher autre chose. Peut-être, après tout, que les pacifistes ont raison et que les guerres internationales vont devenir impossibles : on les remplacera par des guerres civiles. En France, en Allemagne, elles peuvent éclater au premier jour. Les ouvriers s'imaginent que, s'ils pouvaient se révolter, au nombre d'un million seulement, ils changeraient à leur profit l'ordre social. Quelle illusion? Le jour où tous ceux qui possèdent ou quelque bien, ou quelque épargne, ou une position assurée se verraient acculés à la ruine, ils se révolteraient aussi, tout comme les autres. Chaque parti aujourd'hui connaît ses forces. N'a-t-on pas vu d'innocents dévôts marcher au feu, menés par des sacristains? Il faudra peut-être un massacre général et réciproque pour enseigner aux hommes, après la bêtise des guerres

internationales, la bêtise des guerres nationales. Mais l'humanité n'apprend jamais rien. L'humanité ! Quelle métaphysique que d'employer ce mot pour désigner une collection de sensibilités dont l'égoïsme croît en raison de ses besoins !

La conscience de l'humanité ! Il s'agit de trois douzaines de journalistes qui gagnent leur vie en élevant des phrases, comme un paysan en élevant des veaux.

Maintenant que la question du Maroc est résolue, nous allons passer à celle de la grève générale. Ce sera beaucoup plus mouvementé, — et peut-être que ces lignes seront difficilement imprimées : l'auteur s'en consolera facilement.

1907

1er juin.

360

Convertis. — Je n'ai pas d'objections à faire au sentiment religieux et je ne suis pas choqué qu'un homme simple, élevé dans une religion, y reste attaché par habitude. Je ne le suis pas non plus que cet homme simple, après une période d'incrédulité superficielle, revienne peu à peu, en ses vieux jours, vers les croyances de son enfance. Il en va tout autrement des conversions tapageuses que nous voyons se produire dans le monde des lettres. On me dira que ces convertis littéraires rentrent dans la classe des hommes simples. Sans doute, mais ils n'agissent pas avec simplicité. D'abord leur conversion coïncide toujours avec un livre nouveau, dont elle opère le lancement, comme par hasard. Ensuite, ce livre est quelquefois explicatif et on voit alors l'homme simple se lancer avec une incompétence rare dans l'apologétique tant générale que personnelle. Le converti littéraire narre sa conversion et c'est pitoyable, comme toutes les confessions

qui ne sont pas impudentes. Il expose comme quoi il appartenait au Diable et que maintenant il est tout à Dieu. Survient l'éloge de Dieu. Survient l'éloge de la bonne Vierge, très à la mode parmi les convertis, aujourd'hui comme au quatorzième siècle. Je ne sais pas si Pascal, qui avait une intelligence d'homme, nomme une fois, avec révérence particulière, la Sainte Vierge. Les petits convertis s'accrochent comme des enfants apeurés aux jupes célestes de la bonne dame. N'est-ce pas M. Péladan qui l'appelait, aux temps verlainiens, « cette belle nymphe chrétienne »? Le paganisme catholique des symbolistes était un curieux décor littéraire. Nous en sommes loin avec la vieille grand'mère de M. Huysmans (que Dieu ait son âme!) et de ses imitateurs. Elle a trop l'air vraiment dans *les Foules de Lourdes* de la concierge de ses propres sanctuaires. Triste et basse mythologie!

Mais les écrits apologétiques de M. Huysmans ont encore un peu du haut goût de sa littérature si originale. Et puis, il n'abuse pas de la confidence. Il a eu la pudeur de donner la forme romanesque à ses bonnes fortunes mystiques : c'est pour lui un prétexte comme un autre à compulser le dictionnaire analogique qu'il portait dans la tête. Autant que cela était permis à son égoïsme têtu, il a essayé de généraliser et de donner non pas l'histoire de sa conversion, mais l'histoire d'une conversion. On

reste avec lui dans l'art. D'autres sont venus, hélas! et d'autres viendront, car nous sommes en pleine épidémie, qui auront d'autres soucis. Ils veulent nous édifier, tout simplement, et ils nous ennuient. Ils vivaient, nous confient-ils, une vie de banale débauche, et ils vont dorénavant, avec l'aide de Dieu, vivre une vie de banale dévotion. Cela les regarde, mais qu'avons-nous à faire de ces aveux, nous qui respirons dans l'incertitude de l'art, dans l'incertitude de la science, et qui méprisons les vérités qu'on ramasse à la pelle dans les écoles primaires ou dans les sacristies?

Pourquoi ne pas le dire, la seule conversion que je comprenne est celle qui, de la foi où le hasard nous a fait naître, nous ramène, par le travail de la vie et de l'étude, dans les voies saines et honnêtes du scepticisme. Je ne dis pas le doute, je dis la non-croyance. Le héros de la conversion, ce n'est pas saint Augustin, c'est Renan.

361

Virginité. — Les superstitions touchant la virginité sont très nombreuses. On sait quel rôle les vierges mères tiennent dans plusieurs religions, et principalement dans la nôtre. Quelquefois la vierge est méprisée, dès qu'elle dépasse un peu trop l'âge

nubile : la fille de Jephté. D'autrefois, ce caractère même lui confère des mérites particuliers : vierges chrétiennes. Mais, en général, la vierge des légendes populaires est toujours une jeune fille. Vieille, elle n'intéresse plus. La superstition la prend au moment précis où son ignorance sexuelle est un charme. Plus tard, cela devient une tare, que les années aggravent, jusqu'au moment où la vieillesse efface tout. Il y a certaines choses, nobles ou vulgaires, que la pucelle seule peut accomplir. Au xve siècle, une pucelle devait sauver la France. Les talents de Jeanne d'Arc, réels ou de convention, sont peu de chose dans sa mission : avant tout, elle est vierge et c'est la condition première de son succès. Dans le conte picard des *Meules*, une vierge seule peut accomplir certain exploit singulier. La tradition populaire octroie aux pucelles une influence heureuse sur le hasard : idée de *la Mascotte*. Enfin, la vierge jouit de propriétés confortatoires : David vieux reprenant des forces au contact d'une pucelle. Il est admis que ces effluves virginaux peuvent aller jusqu'à rendre aux impuissants le pouvoir génital. De là, beaucoup de mariages insensés où un vieillard épouse une vierge, comme il prendrait un philtre. De là encore ce fait étrange, que certains viols tentés sur des petites filles sont l'œuvre d'impuissants « convaincus, dit P. Moreau, de Tours, que le contact d'une vierge aura le pouvoir de ranimer leurs

forces absentes et leur permettra d'affronter sans honte le combat ». Ne pouvant aboutir à rien, ils entrent en fureur, poignardent, étranglent ou mutilent le petit corps qui les a trompés. Voilà pourquoi la Seine rend des cadavres de fillettes, auxquelles un fou a pu enlever la vie, mais non la virginité.

362

Clergé. — Le peuple de France est en train de faire une expérience curieuse, celle de l'inutilité du clergé. En telle petite paroisse rurale, le clergé fait grève et se refuse aux enterrements : le peuple sonne les cloches lui-même. A Orléans, exemple immense, le clergé s'abstient aux fêtes de Jeanne d'Arc, et, comme par hasard, les fêtes n'ont jamais été plus belles, mieux remplies, plus émouvantes : même l'élément de dureté, presque de deuil, représenté par les prêtres, étant éliminé, une joie inconnue s'est répandue dans la ville, rappelant ces joies énormes de jadis, au temps où les prêtres savaient chanter à propos la prose de l'âne et sacrer le roi des Fous. Les prêtres ne savent plus que gémir sur leurs privilèges abolis, sur les âmes qui leur échappent, sur les volontés qui se retournent contre leur tyrannie.

Si une sorte d'état hérétique se formait en France

il différerait fort de ce que l'on a vu au seizième siècle. Cela porterait, non sur la réforme du clergé, mais sur son abolition. Dans les campagnes, principalement, des clercs d'ordre inférieur suffiraient : des chantres, des bedeaux. Les églises deviendraient des sortes de musées spirituels. L'ancienne hiérarchie ecclésiastique avait des portiers : le curé n'est plus pour le peuple qu'un portier.

363

Les Hermaphrodites politiques. — Voici M. Jaurès redevenu patriote, et ses sentiments en cette matière ne le cèdent pas de beaucoup à ceux de feu M. Paul Déroulède. Collectiviste madré, il vient de mettre en prose poétique à l'usage des bourgeois radicaux la poésie prosaïque des *Chants du soldat*. « C'est trop contre un mari, dit La Bruyère, d'être coquette et dévote; une femme devrait opter. » C'est trop contre l'humanité d'être collectiviste et patriote; un politicien devrait opter. On avait cru jusqu'ici que, parmi les horreurs dont le collectivisme menace la civilisation, il y aurait cette compensation : la paix internationale. D'aucuns eussent accepté le collier collectiviste, qui les délivrait du carcan militaire; mais s'il faut se mettre au cou les deux lacets, merci : il n'y a plus per-

sonne. Et puis, ce patriotisme collectiviste, cela n'a aucun sens, vraiment. On peut être patriote pour défendre une société traditionnelle, pour préserver à la fois le génie du passé et le mode présent de sentir et de comprendre, pour garantir l'intégrité de cette figure incertaine, mais aimée, dans les yeux de laquelle se reflète l'esprit national, et cette sensibilité que nous n'avons pas créée, mais que nous entretenons comme un jardin sacré. Quand la sociale aura tout chambardé ; quand elle aura posé comme limite suprême de l'intelligence la mentalité d'un syndiqué; quand elle aura détruit toute grâce, toute élégance, tout raffinement; quand elle aura, enfin, immoralité parfaite, moralisé toutes les sensibilités, que restera-t-il à défendre? Rien du tout. C'est pourquoi j'estime M. Hervé. Il a très bien vu l'antinomie des deux idées et, logiquement, il a supprimé l'une des deux. Il n'y a de collectivistes sensés que les hervéistes. Les autres, avec leur maître, M. Jaurès, ne sont que des opportunistes : Je suis oiseau, voyez mes ailes; je suis souris, vivent les rats! Comme la qualification d'opportuniste est encore honorablement et surtout historiquement portée par un parti politique, pourquoi n'appelleraît-on pas les collectivistes patriotards : le parti des Hermaphrodites?

1er juillet

364

Les Lettres françaises et la concurrence des morts. — La plupart des écrivains ont reçu récemment une étrange circulaire. Elle rapportait et elle vantait le texte d'une proposition de loi, déposée par M. Ajam, député. Ce texte est prodigieux. Le voici, tout d'abord :

« Article premier. — A partir du 1er janvier 1908, toutes les éditions nouvelles d'auteurs tombées dans le domaine public par application de la loi du 14 juillet 1866 seront frappées d'un droit de *dix pour cent* au profit du Trésor public;

« Art. 2. — Le paiement de ce droit, qui sera proportionnel à la valeur de l'ouvrage broché, sera effectué par l'apposition d'un timbre mobile placé sur la couverture de chaque volume mis en vente;

« Art. 3. — Ce droit sera applicable aux traductions d'auteurs étrangers, à moins de conventions diplomatiques contraires;

« Art. 4. — Toute contravention aux dispositions des précédents articles sera punie des peines prévues par les lois fiscales concernant le timbre. »

Qu'est-ce que ce M. Ajam? Que fait-il dans le privé? Est-il apothicaire, avocat ou cordonnier? Je

l'ignore. Sa gloire n'est point parvenue jusqu'à moi. En tout cas, il me semble un assez bon représentant du génie parlementaire. Complètement ignorant des conditions complexes et délicates du commerce des livres, il légifère sur ce commerce même. Il sera peut-être demain rapporteur d'une question d'hygiène publique ou de navigation sous-marine, et il la traitera avec la même incompétence souriante et satisfaite. Je pardonne donc à M. Ajam, qui fait son métier. Il paraît d'ailleurs que sa proposition de loi, dont il est incapable et insoucieux de mesurer la portée, lui a été suggérée sinon dictée. Elle serait sortie, tout armée de ses dix pour cent, du cerveau même du *Petit Journal*, cerveau éminemment littéraire. D'autres l'attribuent à la Société des gens de lettres, célèbre société de secours mutuels. Rendons M. Ajam à la buvette ou à la commission des sucres; il ne sera plus jamais parlé de lui.

Voici maintenant l'essentiel de la circulaire. Si elle émanait de l'initiative parlementaire (comme ils disent), si elle était le produit des mouvements atomiques de la matière grise du *Petit Journal*, si elle avait été élaborée par les Ponson du Terrail de l'illustre compagnie mutualiste, elle serait négligeable. Mais elle nous vient d'un milieu où l'on a précisément la prétention de s'ériger en censeur des ettres françaises et de les protéger tout en les vitu-

pérant. Cela lui donne une valeur : « Nous vous demandons de vouloir bien accorder à cette proposition de loi l'appui de votre nom. Il est bon que les écrivains montrent qu'ils ont conscience de leurs intérêts, qui sont les intérêts de la littérature elle-même. Insister sur l'importance morale d'une telle manifestation serait superflu. Ce qui importe, c'est de lutter avec méthode pour lutter avec efficacité contre cette « concurrence des morts », aussi nuisible aux littérateurs vivants qu'elle est favorable aux éditeurs. Ce qui importe particulièrement, c'est de hâter la solution qui doit nécessairement intervenir, etc. »

On s'est déjà occupé dans la presse quotidienne et de cette proposition de loi et de cette circulaire. M. Paul Souday, dans *l'Éclair*, et surtout M. Emile Faguet, dans *le Gaulois*, ont dit d'excellentes choses, en montrant tout ce qu'il y aurait d'inutile, d'injurieux et même de néfaste dans ces dix pour cent sous lesquels, comme sous un éteignoir, on voudrait étouffer la flamme de la pensée française. Moi-même, je n'ai pas dissimulé à M. Ajam et à ses souffleurs que leur projet équivaudrait, à mon avis, à la défense pure et simple de réimprimer les livres tombés dans le domaine public. Mais il faut d'abord entrer dans quelques détails sur le fonctionnement d'une librairie.

M. Ajam, comme tout le monde, comme les au-

teurs eux-mêmes et les premiers, croit qu'un livre sorti de chez l'éditeur est un livre vendu. Un livre sorti est un livre mis en vente, voilà tout. Il y a des livres qu'on a vus partout pendant trois semaines, et qui rentrent un à un au bercail bien tranquillement. C'est un cas extrême. C'en est un aussi que, pendant une année et plus, l'éditeur ait peine à suffire aux demandes, que les éditions s'envolent sans esprit de retour. Donnons un exemple moyen et qui représentera assez exactement la destinée d'une œuvre ancienne, à demi oubliée, et que l'on redonne au public. Pour en vendre un exemplaire ou, selon les cas les plus favorables, deux exemplaires, il en faut mettre en vente trois exemplaires. L'impôt proposé par M. Ajam n'est donc pas de dix pour cent, mais d'une quotité qui varie entre vingt-cinq et trente-trois pour cent. Il faut encore noter que les rentrées, en librairie, sont très lentes, espacées sur douze et dix-huit mois, tandis que l'impôt sera immédiat, préalable à toute mise en vente. Le petit éditeur débutant, s'il n'a pas sept cents francs à verser tout d'abord à l'Etat, est ruiné, car on s'arrange avec un imprimeur, un marchand de papier, un auteur même ; on ne s'arrange pas avec le fisc. Mais il n'y a pas à prévoir d'issues aussi tragiques. Grands, petits et moyens, les éditeurs s'abstiendront et la littérature ancienne sera lue dans les bibliothèques, comme on fait au-

jourd'hui des manuscrits ou des éditions rares.

J'ai le bonheur d'avoir une intelligence concrète. Quand on me parle d'un impôt de dix pour cent, je ne comprends que si j'en ai pu faire l'application sur le vif. Je pense que la librairie Garnier, après avoir fait réimprimer les œuvres complètes de Voltaire en cinquante-deux volumes à sept francs, et rémunéré convenablement le savant M. Louis Moland, doit, avant de mettre ce papier en vente, verser à l'Etat la somme de *soixante-douze mille francs*. Voilà qui s'appellerait encourager la culture des lettres françaises et les grands travaux d'érudition. Je pense aussi à la courageuse petite Bibliothèque nationale, qui a rendu tant de services, avec ses volumes à cinq sous, aux jeunes gens studieux et pauvres. Elle publie les œuvres choisies du même Voltaire en vingt volumes et je suppute que, pour espérer de couvrir ses frais initiaux, elle est obligée de tirer environ à dix mille exemplaires. Le chiffre est fort modéré. Au moment donc qu'elle met en vente cet humble Voltaire, ce Voltaire des pauvres, l'Etat français lui réclame *cinq mille francs*. MM. Ajam et Ernest-Charles sont décidément des bienfaiteurs de l'humanité et de parfaits démocrates. Je n'ai que dix ou quinze sous par semaine à dépenser en livres, et ces protecteurs de belles lettres me défendent Voltaire, car il est bien évident que, devant cette démence fiscale, la Biblio-

thèque Nationale met la clef sous la porte et laisse le *Petit Journal* abreuver les foules de ses fructueux feuilletons. M. Ajam, à qui nous faisons des rentes, nous dira que dix pour cent sur cinq sous, c'est une vétille et que, si l'on paie cinq sous ces petits tomes on les paiera six tout aussi bien. Cela n'est pas sûr, mais ce qui l'est, c'est que cette Bibliothèque, si l'impôt rêvé eût fonctionné à ses débuts, aurait déjà payé à l'Etat—pour assurer une retraite de douze cents francs à M. Marcel Prévost et à ses congénères — quelque chose comme quatre-vingt mille francs. Une vétille, dira M. Ajam : le huitième du capital nécessaire à l'entretien de mon génie parlementaire.

L'article 3, qui vise les traductions, est énorme. A ce degré, l'ignorance est scandaleuse. MM. Ajam et Ernest-Charles s'imaginent vraisemblablement que les traductions se font toutes seules et que l'éditeur, qui les publie, n'a qu'à se baisser pour les cueillir. Qu'ils soient détrompés ! Les traductions sont payées : à forfait, si l'ouvrage est dans le domaine international, ou si elles sont commandées par l'éditeur acquéreur préalable des droits ; sous forme de droits d'auteur, si c'est le traducteur qui se présente, soit muni des autorisations, soit, l'ouvrage étant dans le domaine, bien décidé à ne point vendre ferme. Il arrive donc souvent que l'éditeur se trouve en face d'un traducteur qui veut être

considéré ou du moins traité comme un auteur original. Dans ces conditions, qui sont celles où a été fait notre Nietzsche, par exemple, l'édition d'une œuvre traduite est plus onéreuse qu'une édition d'œuvres originales, puisqu'elle est grevée, à l'origine, de l'acquisition des droits. Que ce M. Ajam est donc comique ! Il nous demande qu'après avoir acquis la propriété allemande (en France) des œuvres de Nietzsche, qu'après avoir traité, comme auteur, avec l'excellent traducteur, nous versions à l'Etat un petit supplément de dix pour cent! M. Ajam veut rire : s'il avait été question de cela, le Nietzsche français n'aurait pas vu le jour ; le *Mercure* aurait probablement résisté à la tentation, lui et d'autres, de verser à l'Etat quatorze ou quinze mille francs — en sus des droits usuels — pour avoir le droit de faire parler Zarathoustra. S'il y avait cédé, d'ailleurs, et s'il avait mené du même train l'ensemble de ses affaires, il serait promptement descendu vers le noir Erèbe.

Notons d'ailleurs que cet article 3 est obscur. On ne sait si M. Ajam prohibe toutes les traductions (ce qui serait d'un protectionnisme logique) ou seulement celles qui ne sont plus protégées par les traités. C'est pourquoi j'ai examiné les deux hypothèses. Dans la première, les éminents promoteurs suppriment à la fois l'Homère de Leconte de Lisle, le Shakespeare de François-Victor Hugo et les

Nietzsche et les Kipling; dans la seconde, ils ne suppriment qu'Homère et que Shakespeare.

Ces exemples, que j'ai tenu à donner avec un certain détail, feront comprendre comment la loi de MM. Ajam et Ernest-Charles est une loi prohibitive. Encore n'ai-je parlé que d'auteurs célèbres et dont la clientèle se renouvelle sans cesse. Si l'on tombait aux auteurs du second ordre — ou jugés tels par les professeurs et le public — à ceux qui ne sont que curieux, à ceux qui ne sont pas absolument indispensables à une éducation ordinaire, la démonstration serait encore plus frappante. Nous ne voyons pas l'éditeur Sansot, après avoir payé le travail de M. van Bever, verser à l'Etat quatre ou cinq cents francs pour avoir le droit de mettre en vente la *Musette* du sieur Dalibray, poète burlesque du temps de Louis XIII. Quoi ! La Société des Anciens Textes va payer un impôt formidable parce qu'elle a eu l'audace de publier en dix volumes les œuvres complètes d'Eustache Deschamps !

Cependant, il faut achever de sonder la cervelle des Ajam. De même que les Ajam s'imaginent que les traductions se font toutes seules, ils croient que, pour réimprimer un auteur ancien il n'y a qu'à envoyer le texte à l'imprimeur et qu'en six semaines le volume revient tout fait. Mais que ne s'imaginent pas les Ajam dans leur ignorance? Les Ajam s'imaginent des choses dont nous n'avons aucune

idée. Ils s'imaginent que la librairie « des morts », c'est une quinzaine de romanciers célèbres. Vont-ils même jusqu'à quinze, et que citeraient-ils des morts abhorrés, après Balzac, Dumas, Sand, Sue, Hugo et Musset? La librairie est plus compliquée que cela : il y a quatorze cents noms dans le catalogue de Firmin-Didot, dont plus de la moitié sont des noms de morts. Ah! oui, elle est terrible, la concurrence des morts, terrible pour les clients des Ajam. Pour nous, pour moi, en particulier, elle est douce. Concurrence? Pour moi, c'est émulation. C'est avec les morts, je l'avoue, que j'aime le plus à me battre et à me débattre. Je désire qu'on lise Voltaire, afin qu'il y ait encore des gens capables de juger si j'en ai approché quelquefois. Cela me flatterait beaucoup. Je désire qu'on lise tout ce qu'il y a de beau, de spirituel, de curieux, de touchant, de rare, de profond. C'est à la suite de ceux que proscrivent MM. Ajam et Ernest-Charles que je prétends marcher. Je veux une ligne dans les tomes où l'on parle du génie français Je trouve cela aussi glorieux que plusieurs colonnes de chiffres dans les registres de la Société mutuelle des gens de lettres. Tous les goûts sont dans la nature.

16 juillet.

365

On a fait quelque chose. — Des gens ne font rien que de s'assembler sur les places publiques pour se réconforter les uns les autres en devisant sur leur misère. Sans doute, ils donnent un spectacle dont le gouvernement est humilié, parce qu'il sent qu'on y voit la preuve de son incapacité, et l'on comprend très bien que les maîtres de l'Etat se hâtent de faire quelque chose qui pallie les résultats tristes et trop logiques de son imprévoyance. L'Etat a le choix des mesures, des projets et des promesses. La vie n'est pas seulement un fait brutal, c'est aussi, et surtout peut-être, un fait idéal. Il s'agit beaucoup moins d'être riche ou heureux que de croire qu'on va être riche ou heureux. Dans l'instant même, la valeur de la vie est bien plutôt déterminée par le jugement que nous faisons de nos sensations elles-mêmes. Parmi donc les grandes charges qui lui incombent, un gouvernement a celle d'entretenir, parmi le peuple, la confiance dans la vie. Or, rien n'inspire plus de confiance que l'action. Il est donc tout naturel que l'Etat ait eu, enfin, l'idée de faire quelque chose.

On aurait pu annoncer à une région malheureuse

une remise des impôts, partielle ou totale, provisoire ou définitive. On aurait pu demander au Parlement vingt millions à mettre à la disposition des municipalités. On aurait pu employer la même somme ou une somme très supérieure à fonder une banque vinicole, faisant aux vignerons des avances à un taux infime. On aurait pu poursuivre férocement la fraude, semer tout le long du pays désolé les exemples d'une répression terrible. Un fraudeur est un voleur et de la pire espèce, un voleur par abus de confiance. On aurait pu essayer de négocier des traités de commerce un peu moins onéreux pour nos vins.

On aurait pu entamer la grande réforme des octrois. Toutes les histoires de France vous diront que les douanes provinciales étaient une des hontes et une des bêtises de l'ancien régime ; mais elles ne vous diront pas que les octrois sont bien plus honteux encore et bien plus bêtes. On aurait pu, par des puits artésiens, par des canalisations, donner à une région sèche l'eau qui lui manque et qui en ferait un luxuriant jardin. On aurait pu concéder enfin ce canal des Deux Mers qui, à défaut des bénéfices de l'exportation, prohibés par M. Méline, apporterait peut-être à une vaste région ceux du transit. On pouvait au moins avoir pitié de ces gens qui souffrent. On pouvait s'abstenir, devant leur malheur, de crier : « C'est du battage. » On

pouvait mettre sur le sucrage une loi qui fût autre chose qu'une calembredaine dictée par M. Ribot, ce vieux crocodile. On pouvait envoyer à ce peuple gueux de l'espérance et de la sympathie. Rien de tout cela. Cependant il fallait faire quelque chose, et on a fait quelque chose. On a envoyé contre les vignerons en détresse des escadrons qui ont chargé comme à Reischoffen. Vive l'armée!

366

Nouvelles d'Italie. — L'Italie est en proie à un renouveau spiritualiste, à une crise occultiste, à la maladie du bouddhisme. C'est beaucoup de maux à la fois, dont le moindre n'est pas celui qu'on pense. L'occultisme lasse vite par sa niaiserie. Le bouddhisme apparaît bientôt tel qu'un amas d'absurdités qui ne le cède en rien au catholicisme, la mentalité d'un lama étant toute voisine de celle d'un capucin. Le danger, c'est le spiritualisme. Il y a là une grande corruption de l'intelligence. Les spiritualistes voient le monde animé, séparé en deux castes : les animaux, l'homme. Ils en sont à l'astronomie d'avant Copernic : ils croient que l'homme est le but de la nature, comme on croyait que la terre était le centre de l'univers. Le spiritualisme n'est peut-être pas une maladie sans remède, mais

elle est tenace, et la science en viendra à bout d'autant plus difficilement que la plupart des savants, gens tout aussi médiocres que les autres, en sont eux-mêmes atteints très gravement. Quelques-uns cumulent, et, non contents de parler de l'immortalité de l'âme, en cherchent la preuve dans la danse des tables et dans les jongleries d'Eusapia Paladino. C'est peut-être logique. Le spiritualiste, s'il affecte de mépriser la religion régulière de son pays, est amené par la force des choses à s'enrôler dans quelque petite église dissidente. Les clients de la somnambule sont des libres-penseurs décidés : ceux d'Eusapia, pareillement. Il va de soi qu'on vitupère les ratichons en triturant le marc de café et en recoupant le grand jeu. Les hommes n'abandonnent une absurdité qui a fait ses preuves que pour une absurdité nouvelle et dont l'absurde a quelque chose de frais, de cordial qui enchante les appétits. C'est le cas de l'occultisme. Pour nous, à vrai dire, c'est une vieillerie. Pour les Italiens, c'est une nouveauté dans sa fleur. Ils sont en retard de quinze ou vingt ans, voilà tout. Je viens de parcourir plusieurs revues de là-bas, de celles qui tiennent la tête du mouvement nouveau. L'une se répand en apologies religieuses universelles : c'est le *Coenobium ;* une autre défend le bouddhisme contre M. Papini, qui l'attaqua dans la *Stampa :* c'est *Prose ;* une autre nous expose galamment le point

de vue de l'occultisme : c'est *Leonardo*, la propre revue de M. Papini. Mais l'auteur du *Crepuscolo dei filosofi* ne perd point le nord. Il soigne l'opinion en même temps que son pragmatisme, qui est une philosophie de la volonté, et il nous explique pourquoi il donne l'hospitalité aux occultistes. Le principal motif, c'est que M. Papini n'est pas lui-même très loin de l'occultisme. Il confesse que : « Esso ha il merito di essersi occupato dei modi coi quali si possono cambiar le cose... » Nous revoilà dans le pragmatisme et revenus aux derniers chapitres du *Crepusculo*, où l'occultisme fait une inquiétante apparition. Hélas! tout cela vient peut-être de Nietzsche et de son surhomme! Si la surhumanité est le but, tous les moyens seront bons pour y atteindre. Joignez-y la théorie du bovarysme de M. de Gaultier, qui est un exposé critique et qui a été reçu comme un conseil, et vous avez les racines du pragmatisme. Il était bien dangereux de dire : « L'homme a la faculté de se concevoir autre qu'il n'est. » On a lu : « L'homme a la faculté de se rendre autre qu'il n'est. » Le surhomme de Nietzsche est un grandiose bovaryque, mais un bovaryque. Il faut ajouter à cela que si les théories de Nietzsche, des occultistes, des pragmatistes et des « miraclistes » sont en contradiction avec la constance démontrée de l'animal humain, de sa physiologie et de ses facultés, le bovarysme, qui

est une vue de dilettantisme philosophique, échappe nécessairement à ce reproche.

Mais revenons à l'occultisme, sans plus le considérer comme un des échelons du pragmatisme, au bon occultisme, celui de Blavastsky, d'Eliphas Levi, de Saint-Martin, de Giordano Bruno, de Platon, et, immanquablement, du Baghavad-Gita et du Raja Yoga. Il manque Papus à cette liste, mais Papus monte-t-il encore à sa tour?

Je me souviens que, vers 1890, étant allé voir M. Ribot, à la *Revue philosophique*, il me dit : « En redescendant, regardez donc l'étalage de la maison. » Je regardai et je lus sur les livres exposés : Eliphas Lévi, *Dogme et rituel de la haute magie*, *la Clef des grands mystères*, *la Science des Esprits;* Du Potet, *la Magie dévoilée*, *ou principe de science occulte;* Cahagnet, *Sanctuaire du spiritualisme;* et ces mots alléchants : *Bibliothèque diabolique.* Ces livres, il est oiseux de le dire, ont disparu depuis longtemps de la vitrine de M. Alcan, et je ne pense pas qu'ils reviennent de si tôt. Dans vingt ans, M. G. Papini sera bien étonné d'avoir admis, même l'espace d'un moment, « le point de vue de l'occultisme ». Du moins, je le désire, ayant de l'estime pour lui. Mais comment, à l'heure présente, un Italien garderait-il sa pleine santé intellectuelle? Le milieu entier est contaminé. Des biologistes eux-mêmes, Morrelli, Foa,

en arrivent, tel notre extraordinaire Richet, à admettre les matérialisations ! Ce délire occultiste est naturellement lié à une puissante réaction catholique : dans ce domaine, tout semble se contredire, et tout est confirmation mutuelle.

367

Le nouveau Syllabus. — Le pape vient de promulguer un nouveau Syllabus. C'est une excellente idée. Ce document sera fort apprécié des libres esprits, qui ne voient pas bien pourquoi, Jésus de Nazareth étant ressuscité d'entre les morts et monté au ciel, miracle admis par les théologiens les plus disputeurs, il serait absurde de prendre à la lettre le miracle de Josué arrêtant le soleil. C'est ce que le pape fait observer avec beaucoup de raison aux protestants égarés dans son Eglise. Il faut croire tout ou ne rien croire. La position de Luther est la plus absurde du monde, et celle de M. l'abbé Loisy n'est guère plus recommandable. Pourquoi, dans l'amas de folies qui constitue le dogme chrétien, faire un choix ? Quoi ! Vous admettez l'incarnation et vous disputez sur les sept jours de la création du monde ? Vous croyez à un Dieu qui a un fils et vous niez les sept plaies d'Egypte ? Vous vous inclinez quand on vous dit que noir est blanc, et

vous vous révoltez, quand on vous dit que bleu est rouge ?

Le pape répond à ces contradictions par une parfaite leçon de logique ; en même temps, il détruit à jamais la profession agréable (paraît-il) de catholique libéral, celle d'exégète orthodoxe et celle encore de conciliateur patenté entre la religion et la science : M. Lamy, M. l'abbé Loisy et M. de Lapparent s'effondrent du même coup, tombent en poussière. C'est aux deux dernières professions que s'est attaqué particulièrement le pape d'aujourd'hui, les catholiques libéraux avaient été exténués par le pape d'avant-hier. Voici donc M. de Lapparent forcé de croire et d'enseigner que les chauves-souris sont des oiseaux, les baleines, des poissons, et le lièvre un ruminant. C'est Dieu lui-même qui nous enseigne cela, affirme le pape, et qui mieux que le pape est au courant des intentions divines ? Pie X nous affirme en propres termes que Dieu est vraiment l'auteur de la Bible, car il condamne la proposition suivante : « Ceux qui croient que Dieu est vraiment l'auteur de l'Ecriture sainte montrent une trop grande simplicité ou ignorance. » C'est donc un fait désormais incontestable ; Dieu est un de nos meilleurs poètes et son œuvre va de pair avec les Védas, l'Iliade.

J'ai précisément relu, l'autre semaine, la Genèse dans la version de M. Ledrain et j'en ai gardé une

impression assez forte. Les premiers livres sont bien, en effet (que ce pape a d'esprit!), quelque chose comme les mémoires de Dieu. Ainsi que César, Dieu parle de lui à la troisième personne, mais nul homme de bonne foi ne s'y est jamais trompé. Il n'y a que Dieu qui pouvait se permettre, dans ses commentaires, d'aussi divines contradictions. Un auteur humain aurait mis un peu d'ordre dans ces récits confus (comme la vie) qui recommencent sans cesse et ne finissent jamais. Il aurait unifié le nom de son héros, tandis que Dieu, avec la désinvolture de qui se sent au-dessus de toutes les lois, se donne des noms différents de chapitre en chapitre : ici, c'est Jéhovah, et là, c'est Elohim. Autre curiosité : tantôt il se donne comme le Dieu unique, tantôt il avoue qu'il y a plusieurs Dieux et qu'il les représente. Ah! Seigneur, c'est un livre bien curieux que votre Bible, mais vous vous y moquez de nous un peu cruellement ! Et puis, vraiment, ce code de la morale divine blesse la pudeur humaine. Il n'est pas d'usage chez les peuples civilisés qu'un homme parle en termes précis des organes sexuels de sa bien-aimée. On dit généralement : « Ton cœur ! Donne-moi ton cœur ! » Et elle répond : « Mon âme, mon cœur, tout est à toi! » Cela suffit, on se comprend fort bien, encore que, dans l'opération qui s'ensuit, il ne s'agisse plus ni de cœur, ni d'âme, ni d'aucune métaphore.

Seigneur, je ne puis transcrire ici le mot dont vous vous servez dans votre voluptueux Cantique des cantiques pour exalter les beautés secrètes de votre épouse favorite. Saint Jérôme avait reculé devant l'image que vous évoquez avec une hardiesse toute divine. Le brave homme, au lieu de... mit pudique-*nombril*, ce qui coupe court à toutes les curiosités, le mot étant sans issue. Vos théologiens ont décidé que vous avez entendu chanter, en ce poème énervant, non pas les beautés périssables de quelque jolie bédouine, mais les immortelles beautés de votre sainte Eglise et les noces perpétuelles qu'elle célèbre mystiquement avec vous. Alors, pourquoi parler de sa...? Est-ce que l'Eglise catholique, apostolique et romaine a une... « pareille à une tasse ronde qui ne manque pas d'un vin mélangé »? Je ne m'en serais jamais douté et il faut vraiment, pour que je le croie, votre autorité et celle de M. Ledrain. Elles sont grandes, surtout la vôtre, depuis qu'elle a été certifiée à nouveau par le pape régnant.

Mais puisque c'est vous, Seigneur, qui avez dicté le Cantique des cantiques, comment se fait-il que vos prêtres viennent nous défendre d'en mettre en pratique la voluptueuse morale? Il y a, là encore, une contradiction qui nous déroute un peu. Serait-ce que vos prêtres ne vous ont pas compris? Ils sont si intelligents, pourtant! Permettez-moi, puisqu'il y a désaccord, de m'en tenir, moi qui ne suis

qu'un profane, au sens littéral de votre agréable poème. J'aime mieux que la gloire charnelle que vous chantez soit une vérité humaine qu'une métaphore théologique. Mais, frère de Zeus, comme on reconnaît bien là votre divinité? Comme vous êtes bien de la famille de celui qui aima tant les filles des hommes et leur fit tant d'enfants ! Cygne de Léda, colombe de Marie ! Seriez-vous aussi l'auteur des métamorphoses d'Ovide? Mais la Bible suffit à la réputation de Dieu. Cela fut une encyclopédie et c'est encore un recueil de mélanges des plus amusants à feuilleter. Nulle part on ne voit plus largement étalée l'orgueilleuse naïveté des hommes. Les Juifs furent vraiment représentatifs de cet état d'esprit qui fait que l'humanité se considère comme un monde surnaturel, le qualificatif méprisant de naturel étant réservé au reste de la création. Il a fallu des siècles pour que quelques hommes, un peu moins fous que les autres, en arrivassent à supposer qu'entre le monde animal et le monde humain il y a peut-être quelques analogies de structure, de sensibilité et même de raisonnement. Epicure avait cette notion, assurément, mais elle sombra dans le discrédit avec les épicuriens eux-mêmes, et l'on vit bientôt l'idée juive d'un dieu juif, père et conservateur des Juifs, conquérir le monde. Ces bédouins entêtés ont fini par faire adorer leur Jéhovah par la plus grande partie du monde

civilisé, et par lui imposer leur plus singulière croyance, la Providence. Les idées judéo-chrétiennes ont fait beaucoup moins de mal sous leur forme religieuse que sous leur forme philosophique; aussi, pour en revenir au nouveau Syllabus, doit-on remercier vivement le pape d'avoir creusé encore le fossé qui sépare la philosophie de la religion. Les deux mondes sont séparés par de telles lacunes qu'ils ne se rejoindront pas d'ici bien des années. On ne verra pas, comme on en était menacé par le succès des Loisy et des Mignot, les nations catholiques se protestantiser peu à peu, c'est-à-dire accorder à la théologie une importance ridicule et fâcheuse. Nous échapperons à cette atmosphère de religiosité biblique qui rend irrespirable l'air anglais et l'air américain. Il y aura encore des peuples pour lesquels la religion, purement sociale, est un ensemble de cérémonies que l'on accomplit à jours fixes dans des temples dont quelques-uns sont fort beaux. La religion, ainsi sentie, ne fait de mal à personne. S'il est vrai que le sentiment religieux ne doive jamais disparaître, conservons-lui, par amour pour la civilisation, ses formes les plus catholiques, c'est-à-dire les plus païennes, les plus gonflées de superstition, d'absurdités, de folies. Le danger pour l'intelligence humaine, c'est la religion raisonnée et qui tend à se faire raisonnable. Elle n'est pas dangereuse, l'eau

de cet étang, verdie, épaissie par toutes sortes d'herbes et de feuilles ; elle ne l'est pas, parce que nul n'est tenté d'y boire. Le danger, c'est l'eau d'aspect pur : si elle contient la mort, on est contre son attrait sans défense.

Remercions donc notre excellent pape d'avoir déclaré que l'évangile de S. Jean, qui contredit les trois autres, est cependant tout aussi vrai. Est-ce avec cela, en effet, qu'un esprit sain s'empoisonnera ? Je ne le pense pas.

1er septembre.

368

Cinématographe. — Le cinématographe menace-t-il le théâtre, du moins la sorte de théâtre qui est surtout un spectacle, qui s'adresse d'abord à l'œil ? C'est assez probable. La photographie cinématique aura le sort très brillant de la photographie statique. L'une a presque annihilé la gravure ; l'autre prendra presque partout la place du spectacle fourni directement par des mouvements humains. C'est que le cinématographe ne donne pas seulement une reproduction très suffisante et très peu coûteuse de tel spectacle organisé, il produit,

et cette fois en des conditions encore meilleures, les grands spectacles de plein air, soit naturels, paysages, soit artificiels, telle une chasse à l'hippopotame, posée certainement, mais posée sur les bords mêmes du Haut Nil par les indigènes et les bêtes évoluant dans leur propre milieu. Le meilleur théâtre à machine dépenserait des centaines de mille francs pour ne donner de cette chasse qu'une caricature. Le cinématographe rend à merveille les paysages. Il me montrait hier les Montagnes Rocheuses, les chutes du Zambèze : le vent courbait les sapins ; l'eau bondissait. On voit la vie remuer. Au Zambèze, sous l'effort d'un remous, un petit arbuste, poussé au bord de l'abîme, s'agitait constamment, et ce tremblotis, venu de si loin se montrer à moi, me donnait je ne sais quelle émotion. Je m'intéressais à sa lutte; quand on nous redonnera une nouvelle vue de cette prodigieuse mer d'écume, je chercherai cet arbuste courageux qui résiste à la puissance du fleuve : peut-être aura-t-il vaincu, peut-être sera-t-il vaincu, peut-être sera-t-il devenu un arbre.

J'aime le cinématographe. Il satisfait ma curiosité. Par lui, je fais le tour du monde, et je m'arrête à mon gré, à Tokio, à Singapour. Je suis les itinéraires les plus fous. Je vais à New-York, qui n'est pas beau, par Suez, qui ne l'est guère plus, et je parcours dans la même heure les forêts du Canada et les montagnes d'Ecosse ; je remonte le Nil jusqu'à

Kartoum et, l'instant d'après, du pont d'un transatlantique, je contemple l'étendue morne de l'Océan.

Cette partie des spectacles cinématographiques est-elle la plus goûtée? Je n'en sais rien, mais je ne le crois pas. Le goût moyen du public va surtout, il me semble, aux scènes fantaisistes, comiques ou dramatiques, mimées devant l'appareil. Ce sont des féeries, des ballets, des transformations, des apparitions, des changements soudains obtenus par des trucs de métier dont je ne pénètre pas le secret : il y a là un élément qui appartient en propre au cinématographe. La féerie à personnages vivants a beaucoup moins de souplesse, la transformation y manque de ces nuances que l'on peut obtenir par une sorte de fusion des images, par un chatoiement tout particulier des couleurs. Les couleurs, le cinématographe les rend parfaitement et comme il les donne par transparence, il les rend avec un éclat qu'elles n'ont pas toujours dans les spectacles ordinaires. Il y a cependant un grave défaut et qui demande à être corrigé : les chairs apparaissent uniformément d'un blanc blafard fort désagréable. Il faut arriver à donner aux figures, aux épaules et aux mains leur coloris naturel : après cela, on sera très voisin de la perfection.

Les scènes de la vie privée telles qu'arrangées pour le cinématographe, comiques ou tragiques, passionnent le public. Leur principal mérite est la

clarté. Elles sont toujours simples, d'une intrigue élémentaire. Ce qui les sauve d'une entière banalité, c'est le cadre où elles évoluent ; c'est aussi le rapide changement de décor. Un conte mimé qui dure dix minutes se déroule en vingt milieux différents. S'il s'agit d'une poursuite, et il s'agit souvent de cela, des paysages variés se déroulent. J'ai vu une scène de ce genre nous montrer tout un petit coin de l'Espagne. La rapidité des mouvements augmente l'impression de vie. Elle est quelquefois très intense, et l'on oublie la vulgarité de l'histoire pour s'amuser aux détails. C'était bien curieux d'entendre, à Rouen, le bon public des samedis applaudir aux gestes des personnages chimériques, leur prodiguer des conseils de prudence, honnir le malfaiteur. Pour un peu ils auraient jeté des morceaux de sucre aux bons chiens fidèles, qui jouent fréquemment un rôle sympathique dans ces jeux innocents. Telle est la puissance de l'illusion qu'une photographie projetée sur un écran peut, tout aussi bien que la réalité, émouvoir nos passions.

Le cinématographe a une morale. Elle est morale avec intensité. La maison Pathé, qui fournit beaucoup de ces pellicules, ne plaisante pas avec les bons principes. Avec elle, on est certain que la vertu sera toujours récompensée, le crime puni, les amants réunis et dûment mariés, les hommes infidèles battus soigneusement par l'épouse outragée.

Le cinématographe est populaire et familial. Il a une tendance à se vouloir éducateur. Cela lui passera, ou, du moins, à côté de ces scènes trop adonnées à la moralité courante, on nous en offrira sans doute d'un peu plus élevées. Bien des contes de Mérimée, de Maupassant feraient des spectacles mimés d'une belle intensité. Plusieurs drames de Shakespeare fourniraient encore des scènes fort captivantes. On conseille sans remords ces transpositions, car elles ne toucheraient pas à l'œuvre même ; elles respecteraient le verbe.

Le verbe, c'est ce que le théâtre respecte le moins. Aussi est-ce un des charmes du cinématographe que l'on n'y parle point. L'oreille n'est pas froissée. Les personnages gardent pour eux les sottises qui leur sont coutumières. C'est un grand soulagement. Le théâtre muet est la distraction idéale, le meilleur repos : des images passent emportées par une légère musique. On n'a même plus la peine de rêver.

Mais le public ne va pas au cinématographe pour rêver, il y va pour s'amuser, et s'y amuse, puisque les grands théâtres ont trouvé utile de lui ouvrir leurs portes. Le Châtelet, les Variétés, le Gymnase donnent des séances de cinématographe, et on fait queue aux petites salles du boulevard dont c'est la spécialité. Le prix est partout sensiblement le même. Pour deux francs, on a un fau-

teuil d'orchestre et pour un franc, c'est encore une place que les théâtres font payer d'ordinaire cinq ou six fois plus. Ainsi, le cinématographe a résolu le problème du théâtre à bon marché ; c'est un avantage que le public a vivement apprécié, surtout cette partie du public qui ne va au spectacle que pour passer le temps et à laquelle le spectacle même est assez indifférent, pourvu qu'il offre un certain pittoresque. Il y a de ce côté un grand avenir pour le cinématographe, et plus d'un petit théâtre sera forcé, même l'hiver, de céder à la mode, et de remplacer les acteurs par des ombres. Un spectacle cinématographique est monté une fois pour toutes et il pourrait fonctionner jour et nuit pendant un siècle. C'est une grande lanterne magique qui ne demande qu'un écran, une source électrique et un opérateur. Avec cela, aux Variétés, on déroule une belle pantomime qui se différencie fort peu du spectacle animé dont elle est l'image vivante. Les acteurs jouent une fois, et c'est pour des années ; leurs gestes sont fixés, et ils pourraient périr tous dans une catastrophe que le spectacle n'en continuerait pas moins toujours identique à lui-même.

Considéré du point de vue scientifique, le cinématographe est une des plus curieuses et même une des plus belles inventions de notre temps. Quelques améliorations en feront un instrument

parfait et véritablement magique. Je ne doute pas qu'un jour il ne nous donne les paysages avec toutes leurs couleurs, les nuances du ciel et des forêts (1). Alors nous connaîtrons vraiment la vaste terre jusque dans ses coins les plus inaccessibles et les mœurs diverses des hommes viendront s'agiter devant nous comme une troupe de danseuses dociles. Profitons-en. Bien sot ou bien incurieux qui dédaignerait ces spectacles. Ils sont pour l'intelligence un agrandissement singulier et quelquefois soudain. Le cinématographe, l'an passé, me renseigna, mieux que les récits confus des voyageurs, sur le Maroc. Je vis défiler l'armée, l'artillerie du sultan et je compris la bêtise des politiciens qui prenaient au sérieux la puissance de ce fantoche. C'était la leçon des yeux. Il n'y a que celle-là qui compte.

(1) Le premier pas est fait avec les photographies en couleur de MM. Lumière. Projetées sur l'écran, c'est la nature même, avec peut-être un peu trop d'éclat

1910

1er mai.

369

Élections. — M. Desmaisons et M. Delarue viennent de se brouiller à propos des élections et du féminisme. Me voici donc obligé de reprendre la parole qu'ils avaient accaparée, à mon grand agrément, depuis quelques années. Ils ne veulent plus se voir et tout présage qu'ils persisteront dans leur entêtement. L'un est allé épier le printemps en Angleterre ; l'autre le respire en Italie, et moi, cependant, je reste là à écrire. Mais il faut, comme l'a très bien dit Sancho Pança, ou du moins je le suppose, que la chèvre broute où elle est attachée. Je vois bien maintenant que je brouterai jusqu'à ma dernière heure. Les dieux me donnent de quoi !

Voilà l'histoire. M. Delarue, dans ses pérégrinations, fit la conquête, momentanée, je pense, d'une petite candidate assez gentille et qui, pourtant, n'avait pas de quoi payer à boire à ses partisans, tous gens au gosier large et qui étaient au nombre provisoire de neuf. Cela fait que M. Delarue se manifesta tel qu'un ardent féministe, ce qui lui

valut de son ami d'assez violentes railleries. Je m'interposai en vain : M. Delarue avait été blessé dans ses sentiments, et cela ne pardonne pas, paraît-il. Cette rupture est bien regrettable.

J'ai vu la dame, cause de ce dommage ; elle a du mérite, principalement dans les hanches ; cela tient peut-être à la perfection de son corset. Son chapeau, il est vrai, m'a paru de mauvais goût, mais je ne considère pas beaucoup les chapeaux, ayant, accoutumée, sur la recommandation de La Bruyère, à supputer les femmes, comme le poisson, entre tête et queue. Et je m'en suis toujours bien trouvé. Puisse mon ami Delarue ne pas avoir été dupe des apparences ! Il a emmené sa conquête en Angleterre : « Toute réflexion faite, a-t-elle dit, je ne me présenterai que dans quatre ans. Et puis, et puis, ajouta-t-elle, en éclatant de rire, tu m'as élue, je suis nommée. »

M. Desmaisons, se résignant au voyage, est allé voir l'Etna. J'ai les meilleures raisons de penser qu'il ne finira pas comme Empédocle.

370

Grèves. — Il faut convenir que les ouvriers emploient, pour améliorer leur sort, une méthode bien barbare. Elle rappelle fort celle des Chinois

qui, pour embêter un ennemi, ce qui lui fait perdre la face par surcroît, vont s'ouvrir le ventre au seuil de sa maison. « Tu ne veux pas me rendre ce que tu me dois, attends un peu, je te ferai une bonne farce. » Et l'infortuné ennemi trouve le matin en ouvrant sa porte un imbécile couché dans son sang, parmi ses tripes épandues.

Les ouvriers ne tiennent pas de propos différents : « Tu ne veux pas m'augmenter d'un sou par heure, c'est-à-dire de dix sous par jour, eh bien, je vais cesser de travailler et me priver de salaires, jusqu'à ce que tu cèdes. Je perdrai sept francs par jour pendant un mois, six mois, un an, s'il le faut. Nous verrons bien qui aura le dernier mot. » Et ayant sacrifié huit ou neuf cents francs de salaire, ils ne soupçonnent pas que, le jour où, par hasard, ils ont le « dernier mot », il leur faudra sept ou huit ans pour combler leur perte. Vraiment, c'est fou. Mais les patrons sont bien barbares qui acculent leurs collaborateurs à une telle extrémité. Céder du premier coup, si c'est possible et si c'est juste; ou, si c'est impossible, fermer l'usine. Une mauvaise paix immédiate vaut mieux qu'une longue guerre heureuse. Si l'ouvrier en grève perd sept francs par jour, que perd le patron qui emploie cent ouvriers? Des deux côtés la folie est égale. Il faudrait trouver autre chose, des arbitres sociaux...

Mais que penser de ces autres ouvriers, les inscrits maritimes, par exemple, qui font grève pour rien, par plaisir, dirait-on, par pique de vanité, par gloriole, pour montrer la puissance de leur solidarité? Cette sorte de grève est toujours destinée à l'avortement. Les hommes d'un même corps d'état ne sont disposés qu'un moment à souffrir pour calmer les blessures d'amour-propre de leurs frères. Cela passe vite. Vient le jour où, en se regardant sérieusement, on hausse les épaules. C'est fini, mais il y a du mal à réparer et le mal ne se répare jamais. On peut l'oublier, mais lui n'oublie pas ceux qu'il a une fois mordus.

371

Le Crime de Nice. — Le magistrat qui instruit cette affaire soit loué pour sa patience! M. Courteline devrait lui envoyer un exemplaire de *Boubouroche* pour le confirmer dans sa belle sérénité. Le docteur Brengues n'est pas allé à Milhaud : c'est un secret de famille ; il n'a pas dîné ni couché chez lui : secret de famille ; on l'a vu en chemin de fer de Tarascon à Nîmes : secret de famille. « Je vous expliquerai cela plus tard, dit-il. Maintenant, je suis obligé au silence. Si je parlais, cela pourrait amener les plus grands mal-

heurs. Fiez-vous à moi. » Et le juge cherche toujours, cherche sans doute l'herbe qui fait parler les muets. Si vous consultiez la somnambule, magistrat prudent? Il doit y en avoir à Nice, où fréquentent les riches mondaines, habituelles clientes de la pythonisse. Le juge d'instruction qui envoya Renard aux assises n'y regarda pas de si près. « Vous avez de mauvaises mœurs, donc vous avez assassiné votre vie x maître pour le voler. Votre manière de chercher la volupté le prouve clairement. Quand on méconnaît la règle en un point, on la méconnaît en tous les points. Les mœurs dépravées mènent à tous les crimes. Ainsi tenez, nous avons ici une jeune femme qui aime fort les carottes crues et le vinaigre : avec cela elle déjeune comme une reine. Eh bien, on découvrirait qu'elle a tué son père, sa mère, son oncle, sa tante, et plusieurs cousins et cousines que je n'en serais nullement surpris. D'ailleurs, nous suivons une piste. Tout se tient. » Bien que le magistrat de Nice nous semble trop enclin à la patience, en somme c'est un bon juge. On rit un peu de lui; qu'il laisse rire. Boubouroche, peut-être, et après? Sans doute, ce ne doit pas être l'idéal des magistrats. Du moins, ce n'en est pas la honte.

372

Violettes. — Ce ne sont pas celles qu'on achète à Paris et qui coûtent deux sous. Elles sont charmantes, mais manquent d'imprévu. Et puis, elles ont fait de trop gros tas aux halles. Les violettes qu'il me faut, je veux les cueillir une à une dans un petit jardin mal tenu ou dans les haies, dans les herbes desséchées de l'an passé. Il y en a qui sont violettes, d'autres qui sont roses, d'autres qui sont blanches. Découvrir un nid de violettes blanches au pied d'un vieux mur! Je n'aime pas les violettes que l'on achète, j'aime celles que l'on cherche et que l'on trouve et qui semblent naître à mesure qu'on les désire, comme des sourires.

16 mai.

373

La Chasse aux femmes. — Pourquoi crie-t-on si fort contre les erreurs de la police des mœurs ? Est-ce donc pour faire croire que, si quelquefois leurs arrestations sont arbitraires, les autres ne le sont pas ? Je ne protesterai pas contre une erreur. L'erreur est l'erreur et tout le monde y

est sujet. Je ne vois pas, puisqu'elle a mission d'arrêter les femmes seules qui descendent les Champs-Elysées à minuit, on ne lui tolérerait pas, de temps à autre, une méprise. Elle croit mettre la main sur une femme déguisée en impubère, ou sur une adolescente mise en vente par sa mère vraie ou fausse. Ce n'est pas cela, et elle a tort, par hasard, car il s'agit d'une innocente jeune fille qui revient avec sa bonne d'un spectacle familial, moral et édifiant. Mais quel droit lui confère-t-on d'arrêter les femmes qui ne sont pas innocentes, si elles ne font pas de scandale, et qui scandaliserait-on, à minuit et demi, le long des Champs-Elysées ?

Je plains la jeune fille sur qui se jettent, avec leur habituelle courtoisie de gestes et de paroles, ces bandits assermentés, mais je plains aussi les pauvres femmes soumises à cette absence de loi qu'on nomme règlement de police. On arrête les femmes qui cherchent fortune, pourquoi pas les hommes? On l'a proposé.

374

L'Age du crime. — Les statistiques nous l'apprennent. C'est de seize à vingt ans. Avant seize ans la force manque. Après vingt ans, la sensibilité s'est développée. Cependant il est des

êtres chez lesquels la sensibilité ne se développe que tardivement ou jamais. Ce sont les plus achevés criminels. Il en est ainsi dans tous les pays, quelles que soient les mœurs générales, que l'école soit avec Dieu ou sans Dieu, que la religion chrétienne y soit respectée ou persiflée. C'est donc une loi générale. Les pays où elle n'apparaîtrait pas, ce serait que les statistiques criminelles y seraient mal faites. Il y en a. Il est même très probable qu'il en a toujours été ainsi. Seulement, nous connaissons très mal le passé, ce qui nous permet de calomnier le présent.

Des gens de bien cherchent un remède. On avait fondé de grandes espérances sur l'instruction. Il faut convenir maintenant qu'il n'y a pas de rapport exact entre la moralité et la connaissance de l'orthographe.

375

Roosevelt. — Enfin, nous l'avons vu de près. Cet homme intense est peu de chose. Nous avons vu Gérard, qui tuait des lions, Bombonnel, qui tuait des panthères, le sergent Hoff, qui tuait des Prussiens, et Galliffet, qui tuait des Français. Nous nous connaissons en tueurs. Nous nous connaissons aussi en raseurs.

Nous nous connaissons aussi en impudence. Nous n'en avons pas moins goûté cet éloge du désintéressement et de la vertu civique, à deux dollars le mot, par le représentant de la nation aux mœurs politiques les plus corrompues de la terre. Cela nous changeait. Nous avons l'habitude de nous vanter des vices que nous n'avons pas. Pour la première fois peut-être, il faut bien l'avouer, nous avons souffert qu'on nous débitât les louanges de la science méthodiste. Ce n'est pas le mot que nous employons. Avouons aussi que tout cela fut récité avec un air de candeur et de naïveté que nos pasteurs les plus protestants n'arrivent pas à feindre dans leurs homélies les plus onctueuses. Avec tout cela, est-il un brave homme ? Il en a tout l'air : « il a sa conscience pour lui ! » Ah ! si M. Doumer était né aux Etats-Unis, quel Roosevelt il aurait fait ! Ici, on est trop malin. Mais l'homme d'Amérique s'est méfié. La prudence du Peau-Rouge lui a soufflé quelques belles phrases de mépris pour l'intelligence, l'esprit critique, l'esprit de satan. « Devenez d'abord des barbares ou des idiots, semblait-il dire, et vous serez de plain-pied avec moi, vous me comprendrez comme je me comprends moi-même. » Etait-ce bien prudent à la Sorbonne ? La tactique du Far-West n'est pas celle de Paris. On dit que M. Izoulet lui-même a été choqué de cette précaution oratoire.

Au dire de ses compatriotes un peu avisés, nul n'est moins républicain que ce thuriféraire du citoyen républicain. Despote en herbe et en verbe, il attend l'occasion du pouvoir personnel dont il n'a encore pris qu'un avant-goût. M. Georges Herron, un des chefs du mouvement socialiste aux Etats-Unis, le dépeint comme une force mauvaise, comme un destructeur possible de l'état politique actuel (1). Roosevelt représente, dit-il, le retour de l'homme à la brute, les aspirations vers la barbarie. Il est la glorification de tout ce qu'il y a de réactionnaire dans notre civilisation. C'est l'influence la plus dégradante qu'on ait encore vue dans l'histoire politique des Etats-Unis. Finalement, G. Herron en fait une sorte de petit Cromwell qui veut à la fois dominer les hommes et sauver leurs âmes, pour la gloire de Dieu. Cela pourrait bien être vrai. Il y a en lui du prédicant et du convertisseur : sa distinction du bon et du mauvais citoyen la prouve assez. Cela nous intéresse peu et Roosevelt nous est surtout apparu tel qu'un prétentieux bavard, mais je conçois que des hommes libres craignent de retomber sous la main de ce méthodiste qui n'a de scrupule qu'en paroles. Les dieux nous préservent des gens à idéal moral ; ce sont en général de redoutables scélérats.

(1) Dans un article publié en Italie, dans *la Voce*, le journal de M. Prezzolini.

376

Prométhée. — Il y a au Louvre, égaré parmi de belles choses, un *Prométhée enchaîné*, par un certain Adam, sculpteur de vers l'année 1800, qui est le morceau le plus comique. Il est figuré les quatre membres en l'air, dûment écartelés par les chaînes; le traditionnel vautour lui ronge le foie, comme il sied. Mais cette pose, si convenable, n'est que pour les amateurs de mythologie. Dans un moment, Prométhée va se redresser pour recevoir le barbier qui le rasera soigneusement, en lui laissant deux pattes de lapin fort propres, et lui accommodera la chevelure. Peut-être que le vautour, et le barbier alternaient leurs visites à cet homme célèbre. Ah! qu'il est donc propret, le Prométhée du sieur Adam, qu'il est joli, qu'il est frais, qu'il sent bon ! Il n'est pas jusqu'à deux étoiles de poils sur son élégante poitrine qui ne semblent frisées au petit fer et galamment égalisées.

377

Les Grèves. — Les terrassiers grévistes, à Berlin, ont tué à coups de couteau un cheval qui travaillait, un traître.

378

Les Fleurs. — J'ai trop aimé les fleurs. Maintenant je souffre à voir ces belles petites vies mourir si vite, si vite. Elles penchent la tête si mélancoliquement, elles pâlissent avec tant de tristesse ! Et voilà qu'elles ne sont que du foin, il faut les jeter ! Je connais une femme qui les garde et les met dans un tiroir comme des reliques. Mais cela fait de la poussière. Il faut que tout aboutisse là. Alors j'ai eu des fleurs en étoffes, de larges fleurs irréelles comme des orchidées et, comme elles, sans parfum. D'abord j'en suis content. Puis on me dit : « Il faut que les fleurs soient brossées? » Alors je sus que les meilleures fleurs sont encore les fleurs qui meurent, les amours qui meurent, les vies qui meurent. Il faut que les fleurs meurent. Ce que nous aimons le plus en elles ce n'est pas leur fraîcheur, leur forme ou leur éclat, c'est leur fragilité. Mais quel conseil de libertinage elles nous donnent. Une autre, une autre, une autre encore !

1er juin.

379

Sœur Candide. — On a dit pour l'excuser

qu'elle était désintéressée. Tous les grands passionnés le sont. C'est le propre de la passion de n'avoir pas pour but les jouissances immédiates et égoïstes. Celle que nous connaissons le mieux, l'amour, va jusqu'au sacrifice de soi-même, et la charité ne lui cède guère en immolation. La sœur Candide n'en est qu'à l'abus de confiance, étiage modéré, d'après les lois, mais elle serait allée jusqu'au vol direct, elle eût forcé un tiroir, que cela ne me causerait aucune surprise. Elle a fondé des hospices ; il faut que ces institutions prospèrent, il faut que ces petits tuberculeux vivent. Pour la passion, la fin justifie les moyens.

Du point de vue social, toutes les passions sont des vices. La charité est un vice. J'écris par delà le bien et le mal et il n'est pour moi, dans le mot, nulle signification laide. Cela n'a rien de singulièrement hardi, puisque je le prends sous sa signification populaire. Le peuple est plus fort en psychologie que les plus ardus psychologues, il est plus faible aussi, avec sa tendance à tout ramener au simple. Or, tout est compliqué, si compliqué même que la moindre chose est difficile à comprendre. Sur quoi repose cette passion ou ce vice, la charité ? Sur la confiance en Dieu. Ce sentiment était excellent, quand tout le monde croyait en Dieu. Alors, se fier à la bonté de Dieu, c'était appeler celle des hommes. Mais on ne croit plus beaucoup à Dieu,

même dans le monde où il semble le plus en faveur. Il est advenu de cela que la charité n'a plus de bases certaines. On fonde l'hospice d'Ormesson avec vingt francs et une vieille montre d'argent (1). « Dieu y pourvoira! » Et, en effet, au commencement, si la mode s'en mêle, il vient quelques dons. Puis Dieu se fatigue. Il n'est plus ce qu'il était au temps de saint Bernard. Dieu est devenu capricieux. Il délaisse Ormesson pour une œuvre nouvelle.

La charité, c'est un des caractères de l'amour, ne se décourage jamais qu'en apparence. Après Dieu viennent les combinaisons financières ou commerciales. D'espoir en espoir, on descend. On achète des bijoux à crédit pour les revendre au comptant. Les étudiants traitent ainsi les dictionnaires en beaucoup de volumes. Cela ne leur amène jamais qu'une semonce de leurs parents, à l'échéance. Mais quand on opère sur des centaines de mille francs, cela conduit en police correctionnelle. Le vilain mot ! Il faut vraiment que Dieu n'existe plus ou qu'il ait fui vers d'autres cieux, le nôtre étant trop connu.

Quel passion que la charité ! On dit qu'à Ormesson près de vingt millions ont été engloutis (2).

(1) A dit un journal, mais je ne garantis rien.
(2) Même marque.

J'espère que des journalistes curieux iront voir cela. Vingt millions, mais tirés de toutes mains et souvent sou à sou, de mains plus pauvres que celles qui n'en ont eu que l'ombre. Rien ne coûte à la charité. Ce qu'elle a reçu, elle le donne. C'est une fontaine. Buvez, la source est intarissable. Les sources sont devenues prudentes.

380

La Comète. — Je ne sais qui a dit que ce qui entend le plus de bêtises, c'est un tableau de Musée. Je crois que le propos est rapporté dans le journal des Goncourt. Ils se sont trompés. Ce qui entend le plus de bêtises, c'est une comète. A Paris, on l'accuse d'amener le froid et la pluie. En Russie, il a fait des chaleurs excessives : la comète ! Quel dommage qu'elle n'ait pas coïncidé avec le désastre de Messine. Des savants ont notablement augmenté l'amas des bêtises que sa venue provoque. Aussi ignorants que la foule, les comètes leur sont, dirait-on, aussi inconnues qu'à un paysan calabrais. Pas un n'a eu l'esprit de faire remarquer que la Terre ayant vécu déjà quelques millions d'années, ses rencontres avec les comètes sont une banalité. La comète de Halley, qui parut si pauvre d'aspect, en 1835, si blafarde, est à peine une curiosité. Que des Européens, en 1910, redoutent ces astres inconsistants,

quelle meilleure preuve d'une invincible stagnation de l'intelligence !

381

Rois. — Cette stagnation, avec tendances rétrogrades, se retrouve dans le culte dont, après les plus amères révolutions, nous entourons toujours les rois. Quel bœuf Apis, quel éléphant blanc, quel ibis sacré fut jamais vénéré comme un roi de la libre Angleterre, et non seulement par les Anglais, mais nous, nous-mêmes, qui avons pourtant étranglé le dernier roi avec les boyaux du dernier prêtre ! La superstition royale est en croissance, comme aux débuts de l'Empire Romain, et qui oserait affirmer que nous ne céderons pas à la contagion? Elle nous presse de toutes parts, il faut si peu de temps pour modifier les sentiments d'un peuple. Quand il s'est mis dans la tête qu'un nouveau régime doit faire son bonheur, rien ne peut arrêter son désir, ni l'empêcher de se transformer en actes. La politique, pour moi, est la recherche du bonheur social, comme l'amour est la recherche du bonheur particulier. La raison n'a aucune prise sur ces états de sentiments. Espérons qu'ils ne se produiront pas, mais n'espérons pas les vaincre, s'ils se produisent.

Ce qui nous préservera sans doute d'un retour de la royauté, c'est la prédominance définitive, parmi nous, de l'élément celte sur l'élément germanique. Les nations tendent toujours vers leur état primitif. Or, il y eut des chefs dans les régions de la Gaule ancienne : il n'y eut pas de rois. La conquête franque a fait les rois de France. Ce n'est pas chez nous une institution nationale, comme chez les Anglo-Saxons, comme chez les Italiques. Le Celte ne supporte un roi qu'en levant sarcastiquement les épaules pour s'en débarrasser. Un jour, il tombe et on le piétine. Ils n'étaient pas si bêtes, ces Révolutionnaires qui, répudiant les noms de France et de Français, y voulaient substituer le nom impropre de Gaule et de Gaulois. Un Celte qui réfléchit, quand il s'avoue Français, il s'avoue conquis. Conquête franque, conquête germanique. Les deux mots sont quasi synonymes.

382

Printemps. — Nous sommes fort vexés quand le printemps n'apparaît pas à l'heure dite, à l'heure des poètes. Mais réfléchissons que nos poètes imitent encore les poètes latins (surtout ceux qui ne savent pas le latin), lesquels imitaient les poètes grecs. C'est très beau que l'on ne trouve pas plus

de désaccord et que les poètes français se contentent de placer en avril le renouveau des choses. Ils sont modérés, ni avril, ni même mai, ne sont, au climat de Paris, le mois des fleurs ; Flore n'éclate pas avant juin. L'Eglise catholique, qui opère de Rome, convie les fidèles à cueillir en mai des fleurs pour Marie. A ce moment, il n'y en a presque encore que dans les jardins, et assez peu. Mais que notre juin est prodigue ! Mai nous fait des promesses et de petits dons. Lui, il nous jette les fleurs à pleines mains, il nous en accable, il nous en étouffe, il nous en enivre. Je prie les poètes de regarder autour d'eux le pays même où ils respirent et ceux du moins qui vivent dans l'Ile de France ou aux environs, de ne pas célébrer la nature de la Campanie ou celle de l'Argolide.

16 juin.

383

Le Maillot. — Un abonné de l'Opéra s'est plaint qu'une danseuse montrât la peau de ses jambes au lieu d'un maillot. La danseuse, invitée à revêtir la cuirasse rose, s'y est refusée avec dégoût, et on en a ri un peu aux dépens de ce monomane de la pudeur chrétienne. Que n'a-t-il vécu à Copen-

hague au temps qu'un roi pieux imposait aux gigues du corps de ballet de longs, décents et confortables pantalons de percale, comme on en voit aux petites filles dans les images taillées sous le roi Louis-Philippe! Là seulement il lui aurait été permis de concilier son goût pour l'art chorégraphique avec son amour de la vertu. Il est malheureusement né dans un siècle où l'impudeur, c'est l'hypocrite et grossier maillot, où la pudeur, ce sont les jambes nues. C'est beau, de belles jambes, et un beau corps de femme aussi, c'est beau. Hélas! j'ai bien peur qu'on ne les lui montre bientôt, à l'Opéra même, tels que Dieu les a faits, sans peau artificielle, sans tubes de percale. A ce propos, sera-t-il permis de faire remarquer à ce chaste personnage que Dieu ignorait la pudeur et qu'il créa la femme toute nue. Il alla même jusqu'à en pétrir la chair avec beaucoup de dilection, n'omettant aucune rondeur, aucun repli. Cornélius Agrippa, dans son traité de l'excellence des femmes, ajoute même qu'il la trouva assez à son gré pour s'unir à elle et que c'est de ce geste qu'il est resté à la femme quelque chose d'éternellement noble, d'éternellement divin qui couchera toujours l'homme à ses pieds. C'est pourquoi aussi l'homme aux beaux instincts, toujours porté à l'imitation de son créateur, quand il voit les jambes nues d'une jeune femme, se sent transporté d'un désir qui ne s'ar-

rête pas aux seules jambes, mais s'étend à l'être tout entier, et c'est peut-être cela qui fait souffrir l'abonné de l'Opéra, sentant son désir monter les escaliers plus vite que lui-même. La pudeur chez l'homme n'est-elle que de la prudence ? Du moins l'impuissance précoce explique-t-elle bien des attitudes, bien des événements. La pudeur n'est pas naturelle au mâle. Sans doute, il apprend à en mimer l'expression, ou du moins ce qu'il est nécessaire d'en exprimer pour vivre en société, mais cela lui est toujours une contrainte. Il n'est pas normal qu'un homme véritable, abonné de l'Opéra, proteste contre la nudité des jambes d'une danseuse. Serait-ce un cas de fanatisme religieux ? On a vu le calvinisme pousser à des manifestations encore plus incongrues, mais les fervents du Torquemada de Genève fréquentent-ils de tels lieux de perdition ? Pensez au salut de votre âme, monsieur et cher abonné, allez plutôt au culte où vous entendrez lire et commenter la pudique histoire de Judith qui entôla si bien Holopherne. Mais peut-être alliez-vous précisément à l'Opéra pour vous édifier à quelque scène biblique. Elles ne sont pas rares à l'Académie nationale de musique, car il est reconnu que les œuvres de Dieu (c'est la Bible, comme dit le pape) sont plus que les autres musicales et dansatoires, et je ne puis comprendre (il faudrait pourtant tout comprendre) que vous ayez été choqué

par des jambes nues qui, en somme, ne gigotaient que pour la glorification du Seigneur.

Non, je ne puis comprendre. Il y a trop loin entre nous deux, car, vous l'avouerais-je, la pudeur, non en tant qu'homme, mais en tant qu'écrivain, analyste, descripteur de la vie et philosophe, m'est totalement inconnue. Un écrivain pudique est aussi bête que serait un physiologiste pudique, si on pouvait l'imaginer. Il faut sans doute respecter les habitudes du langage, puisque la littérature est encore bien loin de la science; c'est tout. Mais vous n'êtes pas un écrivain, vous êtes un abonné de l'Opéra. Aussi bien, ce n'est plus à vous que je m'adresse.

384

Sous-marins. — Il n'y a rien de plus triste que ces inventions dont la science et la curiosité auraient pu, semble-t-il, tirer parti, et qui sont réduites au rôle d'engins de guerre. Il y a loin du rêve de Jules Verne, l'inventeur du *Nautilus*, à cette réalisation aveugle et grossière du sous-marin torpilleur. Le romancier visitait les abîmes, découvrait leur flore et leurs habitants, surprenait la vie mystérieuse du fond de la mer, créait à l'homme un nouveau champ d'action, annexait à la terre des étendues infinies. Et tombé dans l'industrie de la

guerre, voici que son *Nautilus* guette aussi la vie au sein des flots, mais c'est la vie humaine qui passe et c'est pour la détruire. Cessez d'inventer, pauvres hommes, vous n'inventez plus pour vous, mais contre vous. Qu'est-ce que vos ballons dirigeables, qui ne le sont pas beaucoup? Des engins de guerre. Que seront demain vos aéroplanes ? Des engins de guerre. Pauvres engins, sans doute, malgré leurs grandes prétentions, mais qui témoignent toutefois de l'impossibilité pour les hommes de dépasser un certain stade de civilisation. La complexité n'est pas le progrès. Des esprits bienveillants voient déjà les pluies explosives se déverser sur les villes, des flottes entières couler à la suite de quelques piqûres. La mort suivait jusqu'ici une ligne horizontale. Bientôt, elle aura conquis les trois dimensions. La belle affaire que le *Pluviôse* se soit détruit lui-même ! Est-ce que l'on ne s'y attendait pas ? Est-ce que tous les *Pluviôses* ne sont pas voués à un tel destin ? Le monstre marin rêvait peut-être qu'il éventrait un cuirassé allemand : un coup de queue de baleine lui a cassé les reins.

On a lu le journal d'agonie d'un marin japonais qui mourut dans la situation de l'équipage du *Pluviôse*. Ces gens-là ont trouvé le moyen d'allier l'héroïsme à la platitude. Ce sont des esclaves dévoués qui meurent pour leur maître. Le désespoir ou la résignation morne siéraient davantage. On

ne trouvera pas les officiers du *Pluviôse* ensevelis dans des gestes de scribes fidèles. Non, j'espère que leur dernière pensée n'aura pas été pour remercier l'Etat et l'administration de la marine. Espérons même qu'ils n'eurent le temps de penser à rien.

385

Jules Renard ou les apparences.—On croyait Jules Renard bien portant, et il était très malade; on le croyait riche,et il était pauvre; on le croyait heureux, et il avait déjà voulu se suicider; on le croyait philosophe,et il ne supportait pas l'apparence d'une critique; on le croyait détaché des vanités politiques, et il soutenait âprement des guerres de clocher; on le croyait parisien, et il était resté profondément paysan; on le croyait naturaliste, et il aimait surtout Victor Hugo; on le croyait sceptique, et il lisait Pascal; on le croyait gai, enfin, et il était triste. Nous connaissons nos contemporains à peu près comme cela, ce qui ne nous empêche pas de les juger, de leur attribuer des intentions, de mesurer leur esprit, de pénétrer dans leur pensée, de qualifier leur âme.

386

Le petit Oiseau. — L'autre jour, en sortant

d'un bureau de tabac, j'aperçus, sur le seuil, un petit oiseau tout palpitant, couché sur le flanc, l'œil à demi tourné. Je me penchais pour le prendre et le secourir, il fit un mouvement; une dame qui s'était arrêtée fut plus heureuse, elle l'enserra un instant dans sa main, mais comme elle n'osait pas serrer trop fort, l'oiseau lui échappa, recouvrant soudain toute sa prestesse. C'était un oiseau des îles, à plumage varié, à bec rouge, fort joli. Tout étonnés, nous ne le perdîmes pas de vue cependant et nous le vîmes entrer dans la boutique, à ce moment solitaire, d'un marchand de vins. Une deuxième dame arriva bientôt en courant, très émue, et nous pénétrions tous les trois dans la boutique : « N'avez-vous pas vu un petit oiseau? » Le gros marchand de vins, la figure aussitôt épanouie d'entendre ces mots, « un petit oiseau », répondit : « Un petit oiseau! un petit oiseau! » Puis il chercha, aperçut le bijou à plumes sur une bouteille, arrondit sa main et le capta délicatement. Sa propriétaire, qui le rapportait du marché aux oiseaux, le mit incontinent, toute joyeuse, dans un petit sac en papier. Je n'oublierai jamais la face adoucie, illuminée, élargie, béate du marchand de vins en entendant et en répétant ces mots : « Un petit oiseau! » C'était comme si on lui avait chanté une romance sentimentale dont il eût répété le refrain : « Un petit oiseau! » Et moi aussi, j'avais participé au

drame. Le pied d'un monsieur frôlant la bête ailée m'avait fait très peur; un chien l'avait flairée. Que fût-il arrivé, si cela avait été un chat? S'il s'était envolé et perdu dans les arbres, quel eût été le sort du prisonnier habitué à la cage? Je fus très satisfait quand la dame l'eut recouvré : « Mon petit oiseau! » Et voilà pourquoi j'écris cette romance. « Ah! dirait, avec une profondeur que je n'ai pas, M. Barrès, que les petits oiseaux ont de pouvoir sur nous! »

16 juillet.

387

Le Souteneur. — Il n'est guère de mot dans la langue française qui n'ait une plus mauvaise odeur, et cela dans toutes les classes de la société. Un ouvrier, Liabeuf, voue une haine mortelle aux agents qui l'avaient fait condamner comme souteneur, et il paye de sa tête une vengeance que beaucoup trouvent légitime. C'est qu'une telle accusation déshonore et que, selon le préjugé social, le sang réhabilite. Liabeuf a prouvé qu'il préférait l'honneur à la vie. C'est un héros romantique à l'espagnole, c'est le « Médecin de son honneur ». Qu'un tel acte soit assimilé par le jury même à un assassinat suivi de vol, cela montre qu'il n'y a plus aucun romantisme

dans le jugement populaire, mais cela ne prouve que cela. Liabeuf ne fut pas au courant des nouvelles manières de sentir, et c'est ce qui l'a perdu, homme d'un autre âge.

On a dit que si toutes les victimes des erreurs policières se faisaient ainsi justice elles-mêmes, il n'y aurait plus de police possible, qu'on ne pourrait plus recruter d'agents des mœurs, que les plus grands désordres s'en suivraient, que d'ailleurs la police était sacrée et que ses mensonges mêmes étaient véritables, ayant pour but la défense de la société. On aurait pu dire bien d'autres choses encore, par exemple que la police (des mœurs, en particulier) vit des délits qu'elle constate, et que, faute de délits réels, elle est bien forcée d'en créer d'imaginaires. Le raisonnement n'est pas mauvais. Toute police se justifie par des rapports de police.

Louis Veuillot, qui n'avait pas l'âme policière, c'est une justice à lui rendre, disait, à propos de la Rome de son temps, où le sbire était rare : « Le sergent de ville empêche qu'on me vole mon mouchoir, mais il me vole ma liberté. »

L'autre jour un magistrat anglais, au cours d'un procès, bien choquant, et même scandaleux pour nos mœurs, dit au défendeur, en attendant qu'il lui donnât tort : « Monsieur, il n'y a pas de prostituées en Angleterre, il n'y a que des Anglaises, tou-

tes libres, toutes égales devant la loi. » Je n'ai pas vu du premier coup toute la beauté de cette fiction. A réfléchir, je la trouve sublime. Malheureusement un magistrat français ne peut avoir ce genre d'esprit. La France a des prostituées légales, comme elle a des souteneurs légaux, puisque leur état est un délit. Cependant il ne m'est pas bien perceptible, et je ne m'en indigne pas plus que ne le faisait l'abbé Prévost. Cet état demande des aptitudes particulières ; il est loin d'être à la portée du premier venu. Considérez-le d'un œil froid, avec un esprit dépouillé de tous préjugés, et vous y trouverez même quelque allure. Ce dominateur de femmes n'est méprisable que par le milieu où il opère. Déplacez-le lentement jusqu'à ce qu'il arrive dans une bonne région sociale et vous avez l'amant auquel une femme élégante glisse le portefeuille qu'elle a volé à son mari ou à son entreteneur.

Toutes les femmes du monde qui ont un vieil amant généreux à leurs complaisances en ont aussi un jeune qui partage avec elles. La vie est un commerce où on ne se vend que pour pouvoir donner. J'aime assez ce geste-là. Il est d'amour. Et c'est un geste d'amour aussi que celui de la malheureuse qui remet à son souteneur, à la porte de l'hôtel borgne, la pièce de cent sous qu'elle vient de recevoir d'un passant.

388

Le Rat et le Crocodile. — Le public est persuadé que s'il y avait eu un crocodile annexé au signal avancé de Villepreux, ou tout autre avertisseur mécanique, l'accident ne se serait pas produit. C'est possible. Le contraire aussi est possible, car les automates, qui n'ont pas de distractions, ont des caprices. Le crocodile peut avoir un rat. Il est persuadé aussi de plusieurs autres choses qui se peuvent résumer d'un mot : « Si... » J'entends bien. Si les deux machines n'avaient eu aucune avarie, petite ou grande, si le mécanicien de l'express n'avait pas été occupé à une réparation de fortune, si..., si..., si..., il n'y aurait pas eu d'accident. Sans doute. Mais il s'est produit. Et demain, il s'en produira un autre dont les causes, toutes différentes, sont pareillement imprévisibles, ou, quoique prévisibles, impossibles à prévenir. J'ai vu tomber l'autre jour un conducteur d'omnibus frappé d'une attaque soudaine d'épilepsie. Que le même malheur arrive à un chauffeur d'autobus, on voit le désastre. Faut-il pour cela doubler les chauffeurs ? Faut-il mettre sur les locomotives d'express, comme on l'a demandé, un guetteur ? Mais à côté de ces dangers que nous imaginons, combien d'autres nous guettent, que nous ne pouvons imaginer ?

Il est sot d'accuser le mécanicien. La distraction du pauvre homme doit lui coûter généralement la vie. Il est sot d'accuser les compagnies. Plus on les tient pour inhumaines, plus on doit les supposer attentives à leurs intérêts. Avec les indemnités, capitaux ou rentes viagères, l'accident de Villepreux ne doit pas revenir à l'Ouest-Etat à beaucoup moins de trois millions.

Quant au peuple infortuné des voyageurs, chacun de ses membres a moins de chances encore de se trouver mêlé à un accident de chemin de fer que de gagner le gros lot à la loterie.

389

Population. — Un repopulateur, dont j'ai oublié le nom, jonglait modestement, la semaine passée, avec la population des Etats-Unis. Ils n'étaient, disait-il, qu'un million en l'an 1800, ils sont à l'heure actuelle 75 millions et plus : voilà qui doit nous faire réfléchir. Si la progression continue quelle sera la population de l'Amérique du Nord, dans les siècles prochains, se demande-t-il ? Faute d'arithmétique, sans doute, il n'a point fait le calcul. Le voici, quoi que je n'en aie guère. Dans cent ans, l'Amérique possédera, de ce train, un milliard 125 millions, et dans deux cents ans, 252 milliards

tout simplement. Quand on considère ces chiffres, on éprouve, comme dirait ce patriote distingué, une grande humiliation et une profonde tristesse, car, enfin, il semble bien évident que la France n'est pas décidée à suivre un tel exemple, quelque tentants, que soient ces chiffres. Elle s'en tient tout bonnement à son nombre restreint et encore trop grand d'habitants, puisqu'elle ne peut pas les utiliser tous, ni leur donner à tous une bonne situation sociale.

Quant à l'élucubration législative de M. Lannelongue, elle a fait beaucoup rire. La frivolité de ce sénateur est inconcevable : il s'imagine, et pourtant il est médecin, qu'il y a dans le mariage je ne sais quelle vertu reproductive née de la bénédiction religieuse ou de la bénédiction civile. Législateur, il ne sait pas que si l'on fait en France moins d'enfants que dans les autres pays, on s'y marie beaucoup plus. L'horrible atteinte à la liberté que serait pour un fonctionnaire — pourquoi les seuls fonctionnaires ? — cette obligation du mariage ne contribuerait pas beaucoup à exalter les facultés repopulatrices des nouveaux forçats conjugaux.

390

La Pluie. — La douceur de la pluie d'été est

sans pareille. A travers ce rideau mouvant, où les fils courent éperdument après les perles, les choses prennent un aspect incertain, sans contours précis, qui convient au songe : on rêve, quand le rideau aura fini de tomber, que la terre va être plus belle. Et, en effet, voici que son sourire s'épanouit d'une fraîcheur toute nouvelle. J'ai une girouette qui m'annonce la pluie et le beau temps par sa position comme toutes les girouettes, et mon âme, comme elle, s'incline selon la rose des vents. Arbre, quand il va pleuvoir, je penche mes feuilles pour que l'onde glisse sans les froisser, je me tasse, je me masse sous la bonne pluie qui va me guérir des blessures du soleil, ce barbare.

1er août.

391

En route. — Les vacances de l'homme de lettres ne ressemblent pas à celles de tout le monde. Il emporte des feuillets blancs qu'il lui faut, en route, noircir. Il voudrait monter en chemin de fer ou en bateau, regarder des paysages ou le mouvement des vagues, mais l'heure est venue de s'enfermer dans la mauvaise auberge, dans celle où l'on demande de quoi écrire. L'encre magique dort au fond d'une malle, où il n'a point le courage

d'aller la réveiller et le voilà, avec des instruments de hasard, attablé, sur une table mal d'aplomb, à sa tâche. Que les choses lui paraissent lointaines et comme il s'en désintéresse ! Elles n'ont plus de couleur, il ne les voit plus, une brume voile la vie publique. Est-ce qu'il se passe des choses, vraiment, en dehors de celles où il participe immédiatement ? Il ne le croit pas, cherche encore, désespère et remet la suite de ses écritures à une prochaine escale.

392

Empoisonneuses. — L'empoisonneuse est toujours une menteuse. Son état l'exige, car c'est un état qu'elle exerce, et il est bien rare que, derrière un empoisonnement découvert, on n'en pressente pas quelques autres, souvent toute une série. Cet état donc demande une dissimulation de tous les instants : il est des vies d'empoisonneuses qui semblent, à cause de cela, d'une extrême complication romanesque. Pour que leurs combinaisons réussissent, il ne faut pas qu'elles se permettent la moindre distraction ni que leurs actes prêtent à quelque soupçon d'originalité. C'est le plus difficile, car elles sont également portées au vol. Marie Lafarge, avant d'exercer ses talents d'empoisonneuse, dérobait volontiers les bijoux de ses amies

et elle le faisait si joliment qu'on n'osa l'en accuser que beaucoup plus tard, après son crime avéré. Avéré ! Non, car il y a encore des partisans de son innocence. Elle mentait si habilement, si doucement, avec un tel air de victime ! Qui ne connaîtrait sa vie que par *les Heures de prison* la prendrait pour une martyre, seulement assez ennuyeuse. L'empoisonneuse que l'on vient de juger ne trompera personne, elle est trop bête, mais son système de défense est nécessairement le même que celui de Marie Lafarge, le mensonge, seulement manié avec grossièreté, tandis que l'héroïne du Glandier était fort doucereuse et fort subtile. Mais Marie Bourette est plus caractéristique encore de la psychologie de l'empoisonneuse, en ceci, qu'on ne voit pas bien l'intérêt capital de ses expériences criminelles. Elles eussent réussi qu'elles ne pouvaient lui apporter que des satisfactions négatives. C'est une monomane et, par conséquent, étant donnée la qualité de ses plaisirs et de ses vengeances, une personne fort dangereuse.

393

La Grève des chemins de fer. — En voyage, même assez près de Paris, on s'intéresse plus volontiers à la grève des chemins de fer, car le jour même du départ il faut songer au jour du

retour. La perspective du train s'arrêtant la nuit dans une petite gare champêtre et vous y laissant sans rémission n'est pas des plus séduisantes. Considérons toujours les choses à un point de vue strictement individualiste. Il est probable qu'en telle aventure la considération du désastre économique nous toucherait peu et que nous consentirions à arriver à destination au prix de la fortune de quelques négociants. Il est également probable que les malheurs publics ou particuliers n'importent guère à ceux qui ne voient que dans ce moyen de grève leur salut. Et ils ont raison. Il faut penser à soi. L'esprit de sacrifice est la plus détestable erreur où puissent s'engager les hommes, quand il ne porte pas en lui-même son propre bonheur. La théorie du salut public appartient à la littérature démodée des anciennes révolutions. Ceux qui la propagent encore ont d'ailleurs soin que leur salut personnel coïncide avec le salut public, tels qu'ils le contemplent, mais il n'est peut-être pas vu du même œil par toutes les classes de la population. Autant dire qu'il n'est plus. C'est pourquoi les ouvriers et les employés de chemins de fer n'ont pas tort de vouloir gagner cinq francs par jour aux dépens de ceux qui en gagnent cinq cents, ni d'employer pour cela les moyens graves où on les accule. On a dit qu'on ne tirera pas de l'argent des compagnies en leur en faisant perdre. Qui sait ?

Ils peuvent toujours essayer. Ce serait pour elles une occasion honnête de recourir à l'Etat... Et je sens que je pourrais ainsi continuer longtemps et de même que j'ai dit des choses favorables aux ouvriers, en dire d'autres qui leur seraient défavorables, peut-être. Je comprends la verve des économistes, et comme on a dans cette partie du génie à peu de frais. Ma conclusion cependant, si je me permettais de conclure, serait assez différente de la leur. Je serais bien forcé de constater qu'en France aucune grande entreprise de transport ne fonctionne dans des conditions normales. Aucune ne pourrait vivre en se soumettant aux lois générales de l'industrie qui ont majoré partout les salaires et les traitements. Je me demanderais aussi pourquoi un chemin de fer ferait des bénéfices. Est-ce que les canaux en font ? Est-ce que les routes en font ? Il y a quelques différences. Le chemin de fer fournit le véhicule. C'est pour cela qu'il ne peut être gratuit. Voilà tout.

394

Aviation. — Les aéroplanes continuent à tourner en rond autour des pistes devant les populations moins émues qu'on ne le croirait d'après la lecture des journaux. C'est toujours la même chose et, à

la vérité, on commence à s'en lasser. Dans une ville où se tenait récemment une de ces réunions acrobatiques, un journal a osé dire, au lendemain même des fêtes, que l'aérostation n'avait en somme fait presque aucun progrès depuis Mongolfier. Est-ce exagéré? Oui, en apparence, puisque l'on connaît du moins la direction à suivre pour arriver à un résultat pratique. Non, si l'on songe que les deux systèmes, le plus et le moins lourd que l'air, sont toujours à peu près également à la merci de l'élément dans lequel ils évoluent. L'air est vaincu quand il ne remue pas; mais dès qu'il sort de son inertie, l'aéroplane qui voudrait lutter se trouverait dans de bien plus mauvaises conditions que même l'antique mongolfière qui peut, du moins, monter vers les régions calmes ou se laisser emporter par le courant sans dommage certain. A bien réfléchir, l'ancien système et le nouveau offrent des avantages et des dangers à peu près égaux et le seul mérite du plus lourd que l'air est une obéissance fort limitée et soumise à des conditions naturelles qui ne se rencontrent pas deux heures par jour cent fois par an. Cet instrument destiné au royaume du vent est construit pour des régions qui ne connaîtraient pas le vent. Je crois qu'il l'est mal et que si jamais l'aéroplane devient pratique, c'est qu'il aura changé de forme. On est hypnotisé par le vol de l'oiseau, mais les oiseaux (quelques-uns du moins) savent se

servir du vent, des remous, et l'aéroplane, loin d'y trouver un auxiliaire, y trouve un ennemi.

16 août.

395

Le Règne de la police. — Il serait exagéré de dire que la commission d'enquête a inondé de lumière l'obscure affaire Rochette, mais elle a tout de même projeté quelques lueurs. On voit mieux maintenant, quoique pas encore bien nettement, le rôle de la police dans une affaire qui ne la concernait nullement. Il n'y a plus de doute qu'elle veuille se mêler de tout, et d'abord de choses qui sont le moins de son ressort, telles que les rapports des banquiers et de leurs clients, satisfaits les uns des autres. Le spectacle de la préfecture de police, d'un pouvoir public, qui bat la place de Paris pour découvrir des plaignants contre un homme dont personne ne se plaint, sauf ses concurrents, est tout à fait extraordinaire. Elle était sûre d'en trouver, car on ne résiste pas à la police qui peut vous faire tant de mal, ou tant de bien, mais on n'a pas encore expliqué pourquoi elle s'est employée à cette chasse. Les prétextes qu'elle a donnés sont d'une rare puérilité, sinon d'une rare maladresse, car, on l'a déjà relevé, de faire mettre en faillite une

banque prospère, c'est un singulier moyen de protéger ce qu'on appelle la petite épargne. Mais ne s'agissait-il pas plutôt de prévenir le développement d'une affaire qui ne pouvait prospérer qu'au détriment d'autres affaires? Les Juifs, qui font la banque et qui la font bien, ne sont pas éloignés d'en considérer le jeu comme une sorte de privilège appartenant par droit de tradition à leur clan. J'indique seulement ce côté de la question, tout en me rendant bien compte que les recherches n'y sont pas possibles, et d'ailleurs, sans nulle intention d'animosité (il faut prendre ses précautions, car il y a encore des antisémites assez farouches); ces querelles de coulisse me passionnent fort peu.

Savoir si M. Rochette était en règle avec la loi, ou s'il avait contrevenu à quelque texte, m'intéresse encore moins, car on trouve toujours, lorsqu'on veut perdre une société financière, un prétexte légal. Il y a tant de lois, et elles défendent ou commandent tant de choses! Sa condamnation ne signifie rien; ce n'est que l'opinion d'un juge, que l'opinion d'un autre juge peut contredire, et, plus loin, l'opinion publique. Peut-être que cela ne prouve autre chose que son isolement dans un monde où la solidarité cesse quand la chance a tourné. En tout cas, cela ne résoud pas la question, cela ne dévoile pas le mystère de l'intervention de la police et cela ne le justifie pas.

Il est probable qu'on ne pourra retenir de l'enquête en cours que la notion, déjà évidente, de la toute-puissance de cette force occulte qui gouverne Paris. Après tout, c'est un gouvernement fort passable, qui abuse rarement de son pouvoir et qui même sait se rendre utile. Il continue d'être populaire, et ce qu'on pourrait dire contre lui a juste la valeur de considérations philosophiques, c'est-à-dire de rien du tout. Il est le fait, et les mots ne peuvent rien contre un fait.

396

Espagne. — L'Espagne est tombée assez bas pour que la permission donnée aux cultes protestants de ne plus se cacher, tels des faux-monnayeurs, soit un prétexte aux récriminations d'une partie de la population. Certes, je goûte davantage une cathédrale qu'un temple calviniste, mais les hommes doivent être libres de récréer comme bon leur semble leurs âmes enfantines. Il s'agit aussi, non de mater les moines espagnols, ce qui serait un grand bienfait pour ce pays qu'ils stérilisent, mais de fermer la porte aux congrégations étrangères, et un si humble dessein est considéré comme un outrage à la religion. L'opinion des Espagnols est qu'un moine est une bénédiction, que plus elle en a, plus une nation est heureuse. Déjà les Chartreux

ont ruiné tout commerce libre à Tarragone, mais c'est pour la gloire de Dieu et les commerçants, de longtemps dressés, ne sont pas éloignés de s'en réjouir. J'ai lu quelque part que les communautés religieuses sont, en Espagne, exemptées de droit d'octroi et de divers autres impôts, ce qui explique que, partout où ils se mêlent du commerce, ils l'accaparent tout entier. Mais est-ce possible? Peut-on croire à une telle aberration fiscale, à une telle atteinte au sens commun? Mais l'Espagne a-t-elle le même sens commun que la France? Ces Ibères, restés fidèles à leurs dieux cruels, aiment à leur sacrifier tout, jusqu'à eux-mêmes, par l'intermédiaire des prêtres, presque aussi sacrés que la divinité dont ils participent étroitement. Quelle différence avec les races celtes ou latines qui veulent être plutôt obéies de leurs dieux qu'elles ne consentent à leur obéir. Le Celte délaisse l'idole qui ne fait plus de miracles et en façonne de nouvelles; le Latin châtie celle qui ne lui accorde pas la faveur exigée; l'Ibère, si fier avec ses pareils, accepte de son dieu et de son prêtre jusqu'au châtiment, jusqu'à l'outrage. Le christianisme a recouvert ces mœurs religieuses si différentes d'un voile qui ne les dissimule qu'en apparence. Les formes anciennes apparaissent encore assez nettement à qui se donne la peine de les scruter. Je ne crois pas que les quelques Espagnols libéraux réussissent dans leurs réformes, qui

d'ailleurs sont insignifiantes. Le mouvement n'aura d'importance que quand il sera dirigé par les Catalans, qui sont d'une race différente, peut-être plus rude, moins fine, mais beaucoup plus énergique.

Au reste, je ne désire guère, je l'avoue, une Espagne libérale, raisonnable et plate. Qu'elle reste autoritaire et catholique, mais pittoresque, ce sera un plus agréable tableau pour le spectateur désintéressé. Nous sommes bien à l'abri de la contagion, alors que nous importe ? Craindrions-nous pour notre mentalité les idées du quatorzième siècle? Mais c'est le goût des Français de vouloir façonner le monde à leur image. Il leur semble que ce qui est différent d'eux-mêmes insulte la nature. Aimons, au contraire, la diversité.

397

Observation de fourmis.— Dans un jardin, un châssis, en cette saison découvert, formé de quatre murs de briques et empli de pots de fleurs et de boutures. Vers un des coins intérieurs des murs hauts de 40 à 50 centimètres, je remarque un petit tube de terre demi-circulaire agencé sur la paroi et un peu incliné. J'ignore de quel insecte ce tube extrêmement friable peut être l'œu-

vre ; il semble pour le moment faire communiquer la fourmilière située à l'intérieur des murs et l'extérieur. Mais, chose curieuse, les fourmis qui en émergent vers le sommet du mur de briques disparaissent toutes dans une fente de la maçonnerie. On n'en voit aucune en dehors du châssis. Mais je néglige cela. Voici l'observation. Je détruis le tube ou conduit, appliqué au mur, et les fourmis, tant montantes que descendantes, ne semblent pas s'apercevoir de la destruction, elles vont et viennent en suivant exactement la place du tube détruit, et cela avec une rapidité extrême. Ce couloir inexistant continue d'exister pour elles ; comme avant, elles disparaissent au bout du tube qui n'est plus, dans la fente du mur, entre deux briques, ou bien elles émergent de cette fente pour rentrer à la fourmilière, en suivant strictement la trace de l'ancienne galerie. J'ai cru observer que celles qui descendaient marchaient beaucoup plus vite que celles qui montaient, mais ce n'est sans doute qu'une illusion. L'important, c'est que, existant ou détruit, le tube était l'unique chemin des fourmis, à l'aller et au retour. Peut-il être une construction des fourmis ? C'étaient des noires ou des noires cendrées. Ma brève observation a été interrompue par la pluie, et je n'ai pu la reprendre. Ce qui m'avait le plus intrigué, c'était la galerie, dont le diamètre pouvait avoir quinze millimètres. Je n'en ai jamais vu de

pareille. Il est vrai que je ne suis qu'un observateur bien intermittent.

1er septembre.

398

Aéroplanes. — L'enthousiasme des feuilles est illimité. A chaque étape, il semble que la France ait gagné la bataille d'Austerlitz. Le mot a été dit, et bien d'autres, aussi inattendus. Je ne les ai pas notés, parce que je n'ai pas grand goût pour ce genre de cueillettes, et puis il y en avait trop. Pour qui ne participe que peu à ces sortes de fêtes, cela semble singulier, mais les psychologies diffèrent et il faut admettre et chercher à comprendre honnêtement celles qui nous sont le plus lointaines.

On a dit que le départ des aviateurs pour ce qu'on appela le Circuit de l'Est avait attiré, à cinq heures du matin, cinq cent mille personnes. C'est difficile à croire, mais il est certain qu'une partie de la population manifesta du délire et que, sur le parcours, ces concours de peuple se renouvelèrent, plus ou moins nombreux. De quoi est fait cet enthousiasme? Il y a d'abord la curiosité ; on veut voir comment c'est fait, comment ça se met en route, comment ça vole ; ensuite la vanité : pouvoir dire qu'on était là, qu'on a examiné la chose en connais-

seur, encore qu'on n'y connaisse rien, que d'ailleurs les sports vous passionnent, mais sans ajouter: surtout celui-là, parce qu'il est le dernier venu, parce qu'il est à la mode. Il y a encore un autre élément, le plus sincère, le plus naïf et le meilleur : la confiance dans l'avenir illimité de la nouvelle découverte, la certitude que cela va, définitivement cette fois, changer la face du monde. « Les rails des vieux chemins de fer, disait un de ceux-là, c'est encore bon à quelque chose, cela aide à repérer sa route. »

L'idéal moderne s'est porté sur les moyens de transport. Lors de la grande fièvre des automobiles, on parlait déjà des chemins de fer avec un dédain ironique. Maintenant qu'il semble que les automobiles aient toujours existé, c'est l'aviation qui est le recours des gens à idéal. Ils ont leur plan, ils ont leur rêve : c'est demain que leur vie sera, grâce à l'aéroplane, définitivement enchanteresse. Parmi les vingt mille voyageurs qui piétinaient l'autre soir à la gare Saint-Lazare, combien y en a-t-il qui n'ont pas dit: « Ah ! quand nous aurons les aéroplanes ! »

Or, la destinée de ces engins semble dès maintenant à peu près fixée : ils pourront être utilisés, dans certaines conditions, comme éclaireurs, par les armées. S'ils ne servaient qu'à cela, ils ne serviraient à rien du tout, car toutes les armées en seraient bientôt pourvues : on se tuerait réciproque-

ment un peu plus vite, mais on se déroberait également avec plus de facilité, et c'est tout.

On n'en admirera pas moins, je pense, la merveilleuse hardiesse de ces hommes aériens qui ont donné tout à coup bien plus que l'on n'attendait d'eux. Ils ont atteint à l'art. Laissons l'utilité. Quelquefois cela grandit et quelquefois cela rapetisse. Un vieux rêve naïf est réalisé : il y a des hommes qui volent comme les oiseaux et, comme les oiseaux, quand il fait beau temps.

Mais comme on se rend compte, puisque la majorité des hommes a besoin d'un idéal extérieur à soi-même, que les religions déclinantes détenaient le meilleur de tous! Elles seules pouvaient tout promettre et ne jamais rien réaliser, sans que l'on songeât à se plaindre de leurs mensonges! Quelle merveilleuse invention que l'au-delà ! Ah! l'homme ne fait pas de progrès dans l'illusion. Il veut maintenant toucher du doigt ses chimères, et il les touche et les flatte. Elles lui appartenaient peut-être davantage, quand elles étaient loin de sa main.

399

Chemins de fer. — Avec quelle prestesse, quand un train monte sur un autre train, ou le bouscule et le télescope, le mécanicien et le chauf-

feur sautent à terre ! Ils semblent, principalement sur l'Ouest-Etat, être à toute minute préparés à un tel exercice. On voit bien, à Paris, les contrôleurs descendre avec désinvolure d'un tramway électrique lancé à toute vitesse, mais quel doit être le saut quand c'est d'une locomotive qui glisse à cent et cent vingt kilomètres à l'heure ! Je crois qu'il y faut de l'entraînement, que cela fait partie de leur métier et du programme de leurs examens pratiques, Ou bien recrute-t-on les mécaniciens dans les cirques. parmi les acrobates dressés au « saut de la mort » ? Toujours est-il qu'ils ne ratent pas leur coup et qu'ils s'en tirent régulièrement avec quelques écorchures, tandis que sont écrabouillés les malheureux qui avaient foi en leur vigilance. Ah ! si les voyageurs pouvaient en faire autant, ils seraient moins émus.

Je sais bien et j'ai même démontré plusieurs fois que l'accident de chemin de fer est relativement si rare qu'il est pratiquement négligeable, mais quand il se produit plusieurs fois de suite sur le même réseau, le raisonnement perd de sa force chez les plus sages et une inquiétude vous prend, quand même. L'Etat abuse vraiment des catastrophes. Sa situation est délicate. Il a évincé une compagnie qui, fort défectueuse sur presque tous les points, avait une juste réputation de prudence. Elle faisait circuler peu de trains, mais sans risques graves.

L'Etat, tout d'un coup, les a multipliés, sans songer d'abord ni à perfectionner ses signaux, ni à doubler ses voies. De là, ces longs retards et, à la moindre distraction, ces rencontres de trains dont on n'avoue pas celles qui n'ont cassé que du matériel. D'ailleurs il doit en être de même sur toutes les lignes, car presque aucune n'a été établie pour le trafic intense qu'on prétend maintenant en tirer. Dix express circulent, en été, sur la ligne de Granville qui n'a qu'une voie à partir d'Argentan ! Aussi les habitués de la ligne ne sont-ils nullement étonnés quand ces trains s'arrêtent et stationnent dans des gares minuscules, souvent même en pleine voie ; ils s'en félicitent même, louent ces précautions. Et en effet cela marche, mais qu'un train supplémentaire soit lancé au milieu d'un système aussi compliqué, et tout est à craindre.

Pour ses rapides, la compagnie du Nord a établi des voies qui ne touchent pas aux gares secondaires que ces trains doivent ignorer. Ce système doit éviter bien des soucis aux mécaniciens et aux chefs de gare : il ne peut plus arriver, comme aux environs de Royan, qu'un train de marchandises fasse des manœuvres sur la voie même où doit passer, sans arrêt, un train de plaisir !

Il faut dire aussi que le réseau actuel de l'Etat est beaucoup trop vaste et trop compliqué pour une seule direction. Il me semble qu'il se scinderait

en deux sections distinctes avec quelques avantages. Il y a trop à surveiller, trop à imaginer surtout. On pourrait d'abord en distraire utilement quelques tronçons. Exploitée par le Nord, la ligne de Paris à Dieppe, par Pontoise, dont l'Etat, à l'imitation de l'Ouest, ne fait rien, verrait bientôt des rapides mettre la mer à moins de deux heures de Paris. Par le Nord, cette ligne, plus directe, n'aurait même que 164 kilomètres. Avec un effort, ce trajet pourrait même être réduit à une heure et demie, vitesse des rapides vers Saint-Quentin. Oui, quand on voudra, la mer sera à quatre-vingt-dix minutes de Paris !

Mais le moment est peut-être plus favorable pour réclamer de la sécurité que de la vitesse. Aller vite est d'ailleurs un bien médiocre plaisir, surtout pour ceux, dont je suis, qui vivent, en voyage, par les yeux. Le paysage le plus connu offre toujours des surprises ; le plus laid ne me lasse jamais. C'est pourquoi à la démence des rapides je préfère les trains qui s'arrêtent à toutes les stations. Quand on sait que le paradis ne vous attend pas et la fin du voyage, on muse plus volontiers. Le commun des hommes croit que le bonheur est d'arriver, et la déception inévitable ne les empêche pas de caresser inlassablement le même espoir. Partir, oui, partir, mais n'arriver jamais. Arriver, c'est déjà revenir.

16 septembre.

400

Académie Goncourt. — La lettre anonyme n'est pas un incident très rare dans la vie d'un homme qui a quelque notoriété, possède une jolie femme, cultive un vice secret ou détient quelque fortune. Même, chacun par quelque côté faisant toujours envie à son voisin, il n'est personne, très probablement, qui ne soit à l'abri de ce genre de plaisanterie. L'écrivain est soumis à une lettre anonyme spéciale, celle du moraliste, du chrétien, du donneur de conseils, tous gens qui vous veulent du bien et ne demandent qu'à vous estimer, le jour où vous serez de leur avis, qui est celui de tous dans leur clan, leur église, leur groupe. Cette sorte de lettre anonyme n'est pas tout à fait méprisable. C'est une voix naïve qui sort de la foule et qui est peut-être lâche, mais non malfaisante. On y sent quelquefois l'injure, très rarement l'envie.

Après tout, c'est un moyen pour les paresseux ou les impuissants d'avoir leur part, très petite, d'action sur la portion du monde où ils ont mis leurs intérêts. Le bulletin de vote aussi est, dans son laconisme, une lettre anonyme.

Donc, il y a quelques semaines, je donnais à *Paris-Journal* un article où je m'amusais à montrer l'usage nouveau que l'on pourrait faire des romans pour bien contrebalancer leurs qualités, genres et défauts, selon les tempéraments des lecteurs et les faire servir à une sorte de psychothérapie (comme dit Barrès). Naturellement, j'avais pris les exemples un peu tels qu'ils me venaient d'après mes souvenirs ou mes plus récentes lectures et sans préoccupations réellement méthodiques. Dans les noms des romanciers cités avec prédilection revenait le nom de M. Mirbeau : c'est que j'avais en voyage, peu de jours auparavant, relu *l'Abbé Jules*, et j'avais tiré un grand plaisir de sa verve originale, de sa large satire à la Daumier. Il m'aurait fallu de bien grands griefs contre M. Mirbeau pour ne point citer son nom et ce roman, et au contraire je n'ai pour lui que des sentiments d'amitié toujours vive, quoique lointaine.

D'autre part en divers journaux, et des plus inattendus, on posa ma candidature à la succession de Jules Renard, ce dont je fus d'autant plus touché que cela avait été fait à mon insu. Or, rapprochant ces deux faits avec une perspicacité rare, un anonyme me gratifia d'une coupure de *Paris-Journal*, où il avait bien voulu crayonner en lettres majuscules ces ceux mots : O CANDIDATURE ! O BASSESSE ! Voilà certes un jugement péremptoire et qui mérite

de ne pas rester secret. Il est peut-être aussi un peu sévère, car enfin si j'étais enclin à la bassesse des flatteries fructueuses, j'avais une belle occasion, dans un article ayant pour sujet des romans anciens et nouveaux, de faire défiler au moins un titre appartenant à chacun des dix, qui sont tous romanciers, tous connus, et tous assez différents, pour être opposés les uns aux autres, ce qui était le thème même de l'article, *la Saison des romans*. Ne peut-on, lorsqu'on écrit, citer le nom et une œuvre d'un académicien, sans être accusé de bassesse, sous prétexte qu'on aura peut-être besoin de sa voix et de son influence ? Je méprise ce calcul et le calcul opposé : nulle considération ne m'empêchera d'écrire ce que je pense ni me fera écrire ce que je ne pense pas. Je n'y aurais aucun plaisir et, s'il fallait encore, quand on est forcé d'écrire, écrire sans plaisir, le supplice deviendrait dantesque.

Mais quand cela serait, quand je serais candidat à l'Académie Goncourt, quand j'aurais voulu, à cette occasion, être agréable à un écrivain que j'estime, où serait la bassesse ? Si l'académie des dix, puisque mon nom a déjà été mis en avant, veut bien me choisir, j'en serai très content. Je remercie l'anonyme de sa coupure impertinente. Elle m'a suggéré des explications qui ne peuvent que m'être utiles, car sans elles je n'aurais sans doute pas

repensé de sitôt à l'assemblée des dix et je n'aurais eu aucun prétexte raisonnable pour parler de moi-même sur un ton aussi dénué de machiavélisme.

401

Le Subjonctif et l'Université. — On fait en ce moment différents reproches contradictoires à l'Université personnifiée dans la Sorbonne, côté des lettres. On l'accuse de diminuer la hauteur de son enseignement pour le mettre à la portée des étudiants étrangers qui la fréquentent de plus en plus nombreux ; et en même temps, des gens avisés constatent avec peine que son esprit, détaché des questions purement esthétiques, s'attache avec persistance aux questions grammaticales, techniques, bibliographiques, prenne une tournure rebutante pour les amateurs d'éloquence et de style poli. On prend des types : on en veut à M. Lanson de son aridité, de sa fluidité à M. Faguet. Mais c'est la question de l'aridité, de la spécialisation de l'enseignement sorbonnique qui a trouvé les plus ardents dépréciateurs. On regrette Villemain. On regrette ces devoirs de licence qui comportaient « le développement d'une pensée ou d'une maxime morale », on regrette la rhétorique. La divulgation de l'un des sujets techniques proposés en rempla-

cement des vieilles dissertations a fort scandalisé les amateurs de ces antiques divertissements. Il s'agissait, dans une page de Montaigne, sans doute choisie à dessein, d'étudier l'emploi du subjonctif. Ah ! le subjonctif ! On vit fuir à son nom seul la troupe éperdue des « fins lettrés ». N'en avaient-ils donc jamais entendu parler ? C'est une des formes du verbe les plus curieuses par ses caprices. On le voit disparaître ou persister pour des motifs purement esthétiques, semble-t-il. Tenace en certains verbes, il est, en d'autres, fuyant et presque mort, surtout à son mode imparfait ; et au présent, la première conjugaison (sur laquelle tendent à se modeler toutes les autres) lui donne un mauvais exemple. Le peuple le méconnaît : « J'attends qu'on *sort*. Je veux qu'on *vient*. Il faut qu'on *finit*. » A l'imparfait, il n'est plus guère, en presque toute circonstance, qu'un signe de mauvaise éducation. Une étude comparée du subjonctif dans la langue de Montaigne et dans celle d'aujourd'hui, ce serait fort intéressant. On y verrait sans doute indiquée la marche lente, mais sûre, du verbe français vers l'unité du verbe anglais, marche qui peut être considérablement retardée par l'école, mais qui n'en est pas moins continue. Il me semble qu'une telle étude, et bien d'autres que j'ignore, est un peu plus intéressante que le développement d'un lieu commun. « Expliquez cette pensée de Vauvenar-

gues : « Les grandes pensées viennent du cœur. » Je crois qu'il faut faire son deuil de cette dissertation idéale des vieux professeurs de rhétorique. Cela correspondait au temps où l'on nous donnait les auteurs classiques ornés de notes dans ce goût : « Remarquer la finesse de cette pensée. — Bel effet de contraste. — La justesse de cette remarque n'échappera à personne. — Quelle grâce, quelle naïveté dans cette image ! » Mais j'invente et je ne puis atteindre à la bêtise des Auger ou des Saint-Marc Girardin. J'ai, du moins, le bonheur d'avoir eu un professeur qui nous faisait rire aux dépens de ces pauvres annotateurs, et qui, au lieu du « développement » qu'on pourrait aussi bien appeler délayage, nous commandait des résumés, des analyses. Une idée n'est jamais exprimée trop brièvement, quand elle l'est d'une façon claire.

On peut abuser de la technique, mais il y faut au moins de l'étude, des connaissances précises. On peut s'en trouver rebuté, quand on n'est pas initié à ses éléments et à sa méthode ; on n'en éprouvera jamais ce dégoût qu'inspire à un esprit sain « le développement d'une maxime morale ». En suivant cette voie, M. Lavisse l'a exactement noté, la Sorbonne a pris un développement inattendu qui rappelle celui qu'elle eut au moyen âge, au temps où l'enseignement était également technique, quoique d'une technicité différente. La désaffection des

étudiants est venue du jour où le phraseur a remplacé le professeur. L'évolution inverse lui ramène une jeunesse qui désire s'instruire, qui vient chercher là des notions précises et non de belles périodes; la Sorbonne, comme on l'a dit, « n'a nullement pour tâche de former des talents et des esprits supérieurs, mais de fournir du travail aux esprits ordinaires, qui sont la majorité ». Et ajoutons que si elle se croyait une telle tâche, elle faillirait singulièrement, car elle n'a jamais, même au temps de ses plus brillants rhéteurs, formé un écrivain véritable, et ceux qui le sont devenus ne se sont peut-être montrés tels qu'en dépouillant son esprit. Littérairement, elle ne peut enseigner que l'imitation, et c'est la négation de l'art. Je ne sais qui est cet « Agathon » qui a soulevé ces questions dans *l'Opinion*, il a très bien fait, parce qu'il faut toujours dire ce que l'on pense, mais il n'a pas réussi à me ranger à son avis.

1er octobre.

402

La Jeune littérature. — Le directeur de *l'Intransigeant*, M. Bailby, a posé aux écrivains d'âge canonique, dont plusieurs seront flattés de l'attention, cette question délicate :

Que pensez-vous de la jeune littérature et des jeunes littérateurs? Quel intérêt leur portez-vous?

Les réponses seraient curieuses, si elles étaient sincères (elles seront sans doute publiées avant cet article), car il est certain que la plupart des écrivains, à partir d'un certain âge, ne lisent plus rien, sinon pour s'amuser ou se ressouvenir, et se désintéressent totalement de ce qui vient après eux. Il y a à cela plusieurs causes, dont la principale est qu'on ne vit pas des vies successives et renouvelées, mais une seule vie dont l'image, dessinée une fois pour toutes, vous accompagne jusqu'à la fin. Ce paysage n'admet pas, en général, de grands changements ; il fait plus de pertes que de gains ; il se dépouille peu à peu de ses plus belles perspectives et n'admet guère les arbres nouveaux, les fleurs nouvelles. Je me figure qu'un homme très vieux en arrive à ne plus s'intéresser qu'à soi-même et à à moins que sa jeunesse, à son enfance. Tout ce qui est né à sa connaissance dans l'intervalle des deux extrêmes meurt avant lui et le laisse seul. On apprend difficilement les langues étrangères dans l'âge mûr et chaque génération parle une langue plus ou moins étrangère à la génération précédente. Sans l'écriture et par conséquent sans la lecture, cette différence irait jusqu'à se faire matérielle et à changer les idiômes.

Mais de la lecture naît le fait littéraire, qui est un phénomène d'imitation. Les jeunes gens partent toujours du point où leurs pères ont mené l'interprétation de la vie et ils comprennent leurs ancêtres bien plus longtemps que leurs ancêtres ne les comprennent.

L'homme qui est entré dans le dernier tiers de la vie se tient déjà très mal au courant de la littérature contemporaine de lui-même, comment suivrait-il celle qui court après lui, qui le presse, qui l'expulse vers le néant? Il aime mieux l'ignorer pour n'avoir pas à en souffrir, puis cela distrait trop de ses pensées qui ne trouvent de paix que dans la réminiscence et dans l'oubli de l'avenir, quelquefois l'oubli du présent.

Ce désaccord entre les générations a un caractère de nécessité dont les jeunes ne souffrent pas plus que les vieux, auxquels ils savent rendre un dédain qui ne tarde pas à acquérir son importance. L'avenir se venge du passé bien naturellement, en prenant par anticipation sa place dans le présent. Cela a toujours été un titre près de la jeunesse que s'occuper d'elle-même, par feinte ; elle en est toujours reconnaissante et plus d'un ancêtre ne doit qu'à sa condescendance d'occuper encore ses positions conquises. J'ai toujours vu les vieux courtiser les jeunes, plus encore que la jeunese ne le fait de ses maîtres, mais cela ne signifie rien. L'intérêt vrai est

plus souvent dans le silence, dans les lointains regards.

Pour moi, je l'avoue, au point de vue littéraire, puisque c'est toute la question, les nouvelles générations qui se pressent et commencent à s'accumuler derrière moi ne me préoccupent pas outre mesure. Je les vois trop ce qu'elles seront, se réduisant à mesure que marchent les années à quelques représentants, destinés seuls à survivre et à devenir. En physiologie, c'est un axiome qu'on a l'âge de ses artères ; en littérature, on a l'âge de son talent. J'ai trouvé de la maturité dans des œuvres précoces et de la puérilité encore dans des œuvres tardives. Philosophiquement, c'est une mauvaise distinction que celle qui n'est basée que sur les âges. Je me sens beaucoup plus près des enfants de douze ans que des personnes raisonnables, et à défaut de la solitude, c'est cette compagnie-là que je choisirais. Musset, Flaubert, esprits bien différents, ont écrit au collège, ou à peine sortis de là, des choses fort belles et, pour le physique, Hugo, à quatre-vingts ans, disait négligemment : « Cela commence à me fatiguer un peu de redoubler. » Il y a pourtant une jeunesse ! Nous nous en apercevons quand nous ne l'avons plus. « Quel intérêt portez-vous à la jeunesse ? » nous demande M. Bailby. — Mais, l'envie ! C'est le moment de tous les espoirs, de tous les désirs, par conséquent

de tous les bonheurs. Je sais bien que la nature humaine désire surtout ce qu'elle ne peut pas atteindre et que la civilisation pose même au désir logique des obstacles mauvais et qui exaspèrent, mais le désir demeure avec sa force propre, qui est un grand principe de vie. Les réalisations trop précoces sont presque aussi troublantes que les réalisations tardives sont décevantes et tristes. Mieux vaudrait, je crois, n'être rien que devenir trop tard ce qu'on a trop longtemps rêvé. L'équilibre de tout cela est difficile. Les vies sont tortues et tordues. Mais si elles allaient tout droit le long d'une blanche allée sablée et dans la chaleur d'un été perpétuel mitigée par l'ombre de beaux arbres doux, il n'y aurait plus du tout de littérature, ni d'art, ni de poésie. Je plains bien plus la jeunesse satisfaite que la jeunesse infortunée.

Mais qu'est-ce que cela peut bien faire à la jeune littérature qu'on s'intéresse à elle ? Cette question ressemble à une plainte d'orphelin dans une tragédie de Maeterlinck. Pensez-vous qu'on va vous répondre : non ? Le plus naïf, en vivant, apprend un peu de la science de la vie. Quel est le candidat qui avouerait qu'il ne s'intéresse pas à ses électeurs ? J'ai peur que vous ne gâtiez la jeunesse en lui faisant croire qu'elle est tout, alors que c'est précisément son charme d'être encore en fleur. Quand on est le printemps on ne peut avoir les

fureurs de l'été ou les langueurs de l'automne.

Ah ! Monsieur, c'est aussi une question bien mélancolique que vous nous posez là, car elle nous oblige à des retours et à des méditations sur la rapidité des années. Voyez. Hier, oui, hier encore, c'est nous qui étions la jeunesse et qui en avions l'insolence. Nous recevions avec joie l'encouragement de nos aînés — de trois ou quatre de nos aînés — et nous vivions avec les autres en état d'inimitié réciproque. Nous leur donnions des coups de tête et ils nous faisaient assommer par leurs séides. Nous n'aurions pas supporté facilement le dépeçage de Baudelaire à quoi vient de se livrer M. Faguet. Vous souciez-vous aussi de ce qu'il pense de vous, celui-là ?

1er novembre.

403

Civilisation. — On me demanda un jour quel est pour moi le sens du mot *civilisation*, que j'ai souvent employé, au cours de ces notes. La réponse me fut difficile. La civilisation, c'est tout ce qui m'est nécessaire ou utile pour vivre ; c'est une facilité, une sécurité, c'est l'ensemble des conditions auxquelles m'a façonné l'histoire et sans lesquelles ma vie, il me semble, serait désorientée. La civi-

lisation n'est sentie que lorsqu'elle fléchit. Une belle civilisation fonctionnerait si bien qu'on ne s'en apercevrait pas, de même qu'à certains jours de l'année il n'y a pour ainsi dire pas de température, l'air est insensible, on ne saurait dire s'il existe, il ne nous communique ni froid, ni chaud, ni lourdeur. La civilisation serait, pour notre activité, quelque chose de pareil et d'aussi immatériellement fluide. Une vraie civilisation est celle qui nous mettrait, à force de complications bien ordonnées, dans un état idéal de nature, l'état dont jouissaient les Tahitiens avant Cook, l'état rêvé par Jean-Jacques. N'avoir qu'un bouton à tourner (ou même qu'une allumette à frotter) pour avoir la lumière, équivaut, dans le raisonnement, à n'avoir pas besoin de lumière, comme notre primitif idéal, qui n'en rêve pas d'autre que celle du soleil et celle des astres. Et il en est de même de toutes ces choses, que nous appelons précisément les conquêtes de la civilisation, mais qui ne sont de la civilisation qu'à la condition que nous en jouissions sans effort, naturellement.

Nous privâmes les Tahitiens de leur civilisation faite de rien, et pourtant réelle en leur apportant quelque chose de la nôtre, quoi? Nous sommes privés de la nôtre, ici ou là, plus ou moins, chaque fois qu'un des rouages de la machine grince, et comme il y a beaucoup de roues, de dents, de

joints, elle grince souvent. On a dit que la civilisation n'est qu'une représentation et qu'on a celle que l'on croit avoir. Sans doute, mais quand on a eu la tête cassée par quelques grincements formidables de la machine, on s'aperçoit que toute représentation a une base matérielle et que les constructions de l'esprit même et de l'imagination sont faites de moellons et de poutres, de bois ou d'acier. Quand une civilisation est très complexe, comme la nôtre, personne n'en jouit dans toutes ses parties, qui peuvent, l'une ou l'autre, fausser leur jeu, sans que l'unanimité s'en aperçoive. La représentation d'une bonne partie des hommes est bornée ou fragmentaire; elle ne s'exerce que dans de petits morceaux de miroir et ils ne savent pas que toutes images se rejoignent et forment un tout dans certaines têtes. Mais ces têtes ignorent le plus souvent comment fonctionnent celles du commun : de là des actes qui, bénévoles pour les uns, épouvantent les autres, et des jugements qui n'ont aucune chance de concordance.

Attentat contre l'ordre social? Mais non, puisque aucun des petits morceaux de miroir ne peut refléter une si grande chose. La grève des chemins de fer n'a jamais été, pour les employés de chemins de fer, plus que ce qu'est une grève pour les maçons ou les terrassiers. Ils ont été très longtemps à comprendre qu'elle pouvait avoir des con-

séquences graves pour tous et eux-mêmes, d'abord. On les a fait regarder dans le miroir total, ils ont compris, ils ont cessé. L'intérêt égoïste et légitime a reculé, momentanément effrayé. Cela ne durera pas, parce qu'on effarouche, on ne se refait pas en quelques heures, une mentalité ; et aussi parce que les temps de l'incrédulité sociale sont arrivés. Ce sera bien plus grave quand, sachant vraiment qu'ils endommagent une civilisation, ils passeront outre, surmontant leur égoïsme et tous les égoïsmes. Mais passeront-ils ? Peut-être.

Les barbares n'ont pas détruit, mais se sont approprié ce qui restait de civilisation. La civilisation gréco-romaine avait été corrodée par le christianisme et il n'en restait plus que les fibres auxquelles les barbares remirent quelques liens, et cela dura jusqu'à ce qu'une âme nouvelle se fût formée. Le socialisme anarchiste joue, plus brutalement, le vieux rôle chrétien. Mais il s'attaque à une civilisation plus matérielle, et dont la destruction, exigeant autant de force que de venin, sera plus difficile. Mais, tout de même, qui peut dire qu'elle résistera mieux, si ses ennemis trouvent les points sensibles et réussissent à y enfoncer l'aiguillon ? Après ? Après, on recommencerait. Voyez l'histoire.

404

Portugal. — Au siècle XIXe et au suivant, les rois, jadis insolents, se sont montrés très polis, même obséquieux. Chaque fois qu'un peuple leur a fait comprendre l'importunité de leur présence, ils ont pris la poste, modestement. Charles X, Louis-Philippe, François II, Manuel en sont de bons exemples. Les deux Napoléon firent plus de manières : il y fallut l'invasion et la force des armées. La fuite de Louis-Philippe a particulièrement laissé de bons souvenirs bien comiques : le fiacre qui l'emporta ne contenait pas la fortune de la France ; l'élève de Mme de Genlis ne convoyait avec lui que ses économies d'honnête fonctionnaire et de bon père de famille. Manuel n'avait eu encore le temps ni de procréer, ni d'épargner. Le d'Orléans pourtant perçait déjà. Il avait insinué à sa petite amie qu'il gagnait en son métier de roi de Portugal moins qu'elle en son métier de reine de théâtre : et c'était peut-être vrai, — mais il faut être un arrière-petit-fils de Louis-Philippe pour avouer ça.

405

Philosophes. — J'ai un peu rêvé sur les philosophes, ces temps derniers, à propos de la

mort de William James, et j'ai découvert que l'influence des philosophies pouvait se résumer en quelques mots. Je crois que toute philosophie qui n'est pas purement scientifique, c'est-à-dire négative des métaphysiques, aboutit, en fin de compte, à renforcer le christianisme sous la forme où il domine dans les différentes nations. La plupart des personnes qui croient s'intéresser à ce qu'elles appellent les grands problèmes sont mues par un souci intéressé et tout égoïste. On pense à soi, à sa destinée ; on espère trouver rationnellement une solution agréable à ses désirs, qui sont en secret conformes aux premiers enseignements reçus. Or, comme tous les raisonnements métaphysiques sont fort obscurs ou du moins peu accessibles à la plupart des intelligences, quand on les confronte avec les croyances religieuses, on trouve que ces croyances sont du même ordre et plus claires, étant anciennement connues. Ce phénomène s'est produit au commencement du XIXe siècle. Le déisme de J.-J. Rousseau, qui semblait si éloigné du catholicisme, prépara le terrain pour une rénovation du catholicisme. Chateaubriand, tout imprégné de Rousseau, fut le premier de cette espèce ; quand « on releva les autels », des millions d'incrédules, mais imprégnés de déisme sentimental, y entrèrent tout naturellement, sans même s'en apercevoir. William James, avec sa religiosité indifférente aux formes religieu-

ses, a de même travaillé sans le savoir pour les sectes. Le spiritualisme en spirale de M. Bergson, aux allures scientifiques, mais traîtresses, atteint le même résultat. Les nuées métaphysiques, qu'il remue avec éloquence, se résolvent en pluie religieuse, et cette pluie, en séchant, laisse comme une manne dont se nourrit la croyance. Il y a plus de prêtres que de penseurs libres d'esprit aux cours de M. Bergson. Sa manière de postuler le libre arbitre prend, en France, pays catholique, une valeur apologétique. Il faut que le plus illustre de nos métaphysiciens sache bien ce qu'il fait.

16 novembre.

406

La Question du latin. — J'ai lu récemment je ne sais combien de beaux articles qui démontraient facilement qu'on ne savait plus écrire le français et que la cause en était la décadence des études latines. De cette décadence découlaient bien d'autres conséquences déplorables, notamment une diminution de ce l'on appelait jadis l'urbanité, qui est, comme on le sait, la caractéristique de l'esprit français. Avec les nouvelles divisions des humanités appelées cycles, ces humanités elles-mêmes tendent

à tomber à un niveau très bas, si bas qu'il n'est pas loin de se confondre avec celui de l'enseignement primaire. Tout cela serait très grave si c'était bien vrai, mais est-ce bien vrai? D'abord, qu'est-ce que cette crise du français, qui est le pivot de cette argumentation ? Est-ce que les jeunes gens d'aujourd'hui écrivent plus mal que ceux d'hier ou n'est-ce pas qu'ils écrivent différemment, avec moins de pompe, moins de périphrases, en un mot avec moins de rhétorique ? Et quels sont les juges ? Je vois qu'on s'appuie beaucoup sur l'opinion de M. Faguet, mais vaudrait-elle donc d'une façon absolue ? M. Faguet a une sorte de style qui oscille entre celui de M. Brunetière, son premier maître, et celui de tout le monde. Serait-ce à ce parangon qu'il mesure tous les styles? Je reçois et je parcours maintes petites revues rédigées par des jeunes gens, et je ne vois aucunement que la qualité de l'écriture ait diminué en ces dernières années. Il y a même, aujourd'hui, et depuis peu, une sorte d'amélioration dans la rédaction des journaux. On y écrit moins mal, précisément parce qu'on ne cherche plus à y écrire trop bien. Il y a plus de naturel, plus de simplicité, moins d'imitation. Les femmes qui écrivent ne s'en tirent pas moins bien que leurs devancières et il semble, chez quelques-unes du moins, qu'il y ait, dans leur style, moins de tours de tête, moins de regards en coulisse, moins de coquetterie et plus

de charme. Mais laissons-les en dehors du débat, puisqu'elles ne savaient pas généralement le latin hier plus qu'aujourd'hui et que leur éducation de maintenant est plus soignée, leur instruction plus étendue. Les femmes sont une grande cause de trouble dans cette question, comme dans toutes les autres d'ailleurs ; elles s'insinuent comme une réfutation vivante entre M. Faguet et ses opinions.

Maintenant, que l'on apprenne moins et avec moins d'entrain le latin dans les lycées, je ne le contesterai pas, n'en sachant rien. Je me bornerai à noter que la façon dont on l'apprenait de mon temps ne pouvait pas avoir une bien forte influence sur la mentalité des générations, mais je ne nierai pas non plus qu'il y eût une différence presque radicale entre les deux éducations, l'une basée sur les langues anciennes, l'autre appuyée seulement sur le français. Les langues étrangères ne jouaient encore dans l'éducation qu'un rôle des plus effacés. Je ne crois pas, dis je, que le latin, du moins seul, eût suffi à différencier les deux enseignements. Il y avait autre chose, peut-être le ton de l'enseignement donné ici comme une chose directement utile, là comme une frivolité. C'est la différence du métier manuel à un art, et tout ce que la connaissance d'un art, pour être reçue avec fruit, nécessite de délicatesse dans l'esprit. Ce n'est point parce qu'ils ont appris un peu de latin et un peu de grec

que les jeunes gens sont plus distingués, c'est parce qu'ils ont conscience d'apprendre les bribes d'une connaissance qui leur sera absolument inutile dans la vie, d'être au-dessus de ce qu'on leur enseigne, tandis que les autres se sentent au-dessous et dominés.

L'enseignement classique ne devient un bienfait réel que pour ceux qui persévèrent et s'en servent avec désintéressement, sans même y penser, comme d'un moyen naturel de perfectionnement. Mais combien ceux-là sont-ils rares qui trouvent un plaisir à la lecture des anciens, dont on ne leur a guère appris, au lycée, que l'existence! La plupart des professeurs n'y voient que des devoirs et leur esprit n'en profite pas, comme il le ferait d'un plaisir.

Et puis que vaut cette influence du latin sur une sensibilité et une intelligence également médiocres, sur les styles abstraits et sur les styles concrets et imagés? Je crois que ce n'est qu'une illusion. Un style français dont la marche serait purement latine n'aurait pas beaucoup d'agrément. Il suffit, pour en juger, de se reporter à celui de M. Brunetière qui peut servir de type et de point de comparaison. Les Latins n'écrivirent jamais très bien qu'au prix d'une obscurité effroyable. Cette manière d'écrire très bien est ce qu'on appelle le style classique cicéronien. Il est singulièrement empâté avec beau-

coup de cailloux dans la pâte. Le latin a gâté bien des beaux esprits du dix-septième siècle et il a soutenu bien des esprits médiocres qui peuvent faire croire que l'embarras de leurs périodes venait de l'abondance de leurs idées.

Cependant il ne faut pas confondre la linguistique avec la rhétorique, la connaissance des mots latins avec l'usage architectural qu'en ont fait les constructeurs de la phrase latine. Le vocabulaire latin est riche et le nôtre en dépend si étroitement que Gaston Paris a pu dire que le français n'était que du latin modifié dans sa prononciation et dans le groupement de ses éléments syntaxiques. A ce point de vue, sans la connaissance du latin nous nous trouvons devant notre propre langue comme devant un vitrail sans lumière; le latin lui donne sa transparence, ses couleurs et ses valeurs. C'est l'introduction nécessaire à toute psychologie un peu générale. Mais on ne s'occupe pas de cela dans les lycées. Cela donne pourtant bien à réfléchir d'apprendre que le mot *tuer* représente le latin *tutari*, protéger. Suivez le chemin qui mène de l'un à l'autre en vous arrêtant à toutes les nuances de la pensée. Mais là n'est point la question. Il ne s'agit pas de penser à nouveau, mais d'exprimer en beau langage les pensées éternelles. Eh bien, même pour cette opération élémentaire, le latin, qui est la langue la plus obscure du monde, n'est pas un très

bon guide. Avec le latin on apprend merveilleusement à parler pour ne rien dire. Au fait, c'est peut-être là le but.

Toutefois, si la connaissance du latin littéraire ne semble pas d'une utilité primordiale, il ne faut pas oublier que la civilisation latine est la source la plus pure de notre civilisation, comme de notre langue, et que sans le latin nous ne comprendrions pas plus l'une que l'autre. Il faut continuer à l'étudier, c'est évident, mais en donnant à cette étude le caractère historique dont elle a été privée jusqu'ici. Le français était du latin modifié par la prononciation et, le droit français étant le droit romain modifié par la coutume, il faut connaître langue et droit dans leurs origines. Ce n'est que par l'influence latine que la France s'est différenciée des peuples barbares du nord et de l'est de l'Europe. C'est par l'influence latine seulement qu'elle continuera dans son état. Nous ne sommes pas des Latins de race, il n'y a pas de races latines, pas plus qu'il n'y a de races aryennes, mais il y a une civilisation latine. Nous en jouissons : conservons-la.

1er décembre.

407

Recherche de la paternité. — Les sénateurs peuvent être fiers d'avoir mené à bien l'élevage de cette loi qui demanda tant de soins, tant de prévenances, tant de gâteries. Née au théâtre de l'Ambigu, un soir de frénésie populaire, elle fut mise en nourrice dans les feuilletons du *Petit Journal*, d'où Alexandre Dumas la retira pour la faire élever à la Comédie-Française, qui veilla sur sa virginité naissante avec une sollicitude comique. Elle grandit dans la loge du concierge, où M. Gustave Rivet, sénateur, l'aperçut et s'en éprit. Son sort est maintenant presque assuré. Elle va entrer dans le Code ; on n'attend plus qu'un mot du Palais Bourbon pour lui en ouvrir les pages.

Elle me plaît beaucoup, cette loi, car c'est l'une des plus perfides que l'on aura jamais faites, celle qui est destinée à faire régner dans le cœur de l'homme l'éternelle défiance de la femme, dont la loyauté lui inspire déjà des doutes sérieux, pour peu qu'il soit libre d'esprit. Sous prétexte de défendre la femme contre elle-même et contre l'homme elle va faire de la jeune fille un épouvantail. Déjà

s'acclimataient en France des mœurs de confiance réciproque; l'homme traitait la jeune fille comme un ami, se croyant en sûreté avec elle, oubliant les vieux préjugés sociaux qui considéraient l'un des deux êtres comme une bête de chasse et l'autre comme une proie. L'accord va être rompu. On craindra les aventures singulières, les drames mystérieux qui surgissent et vous agrippent. Se montrer en public ami familier d'une jeune fille sera un acte très grave, presque héroïque : on charge ses épaules de toute sa vie, de tous ses secrets. Il n'y a point de secrets? Sans doute, cela est rare. Mais cela arrive et cela arrivera d'autant plus que les femmes, maintenant, sauront sur qui en faire retomber le poids. Puisque la loi s'en mêle, les hommes, qui ont à se défendre, eux aussi, contre la séduction féminine, apprendront la ruse. Ils sauront éviter les témoins, ils n'écriront plus, ils se cacheront. La loi donnera à des amoureux les allures de criminels. Elle en créera même, comme toute la loi pénale. On veut bien céder à une femme, reconnaître ses droits, faire preuve de bonne volonté et de sensibilité et de noblesse; mais on ne voudra céder à la loi que si la loi se montre la plus forte. Pour parer à quelques vilaines histoires, qui auront lieu quand même, la loi nouvelle va en créer des milliers d'autres qui, sans l'intervention de sa face impassible et bête, auraient eu leur dénoue-

ment simple et conforme à la pente, qui est d'obéir à la coutume. L'homme, qui se résignait, regimbe. La loi ne peut créer que des révoltés.

On conçoit que les féministes considèrent cette loi comme une victoire. Grâce à elle, en effet, si les femmes savent en jouer, elles peuvent devenir très puissantes dans la société, pourvu qu'elles n'aient pas de scrupule, et les féministes, dans leur haine de ce qu'elles appellent la domination masculine, n'en ont guère. La paternité ne pouvant ni se prouver, ni se nier, on a naturellement établi des règles juridiques pour la reconnaître, et naturellement ces règles sont inexactes; ce sont des règles de présomption. La loi est faite pour la femme; ces règles de présomption seront en sa faveur.

Je passe sur deux autres conséquences de la loi qui sont de favoriser la prostitution et l'adultère. Plus il se méfiera de la jeune fille et de la femme libre, plus le célibataire se réfugiera vers les deux types de femmes qui le garantissent le mieux contre les ennuis du chantage. N'ayant pas charge de la morale, je n'insiste pas.

Il y avait mieux à faire. Ce n'est pas contre l'homme qu'il fallait tenter de protéger la femme, mais contre les préjugés. Il fallait écrire dans le Code ceci : « Il est aussi naturel de voir une femme produire des enfants qu'un pommier produire des

pommes. Que cette femme soit mariée ou non, quand elle produit un enfant, elle est également respectable, parce qu'elle obéit également à sa vocation naturelle. La recherche de la paternité est interdite, car l'enfant appartient à sa mère seule, dont il est une dépendance. Les salaires et traitements normaux payés à la femme sont augmentés par l'Etat d'un salaire ou traitement égal, quand la femme est enceinte, ou qu'elle élève des enfants, toujours légalement à sa charge. Le mariage est une cérémonie libre, non reconnue par la société. La loi ne reconnaît, non plus, aucun délit d'origine sexuelle tel que adultère, prostitution, etc., ces délits n'ayant aucun sens dans une civilisation où les deux sexes, également libres, n'ont d'autres responsabilités que celle qu'ils assument volontairement. » Il manque peut-être quelques paragraphes à ce projet de code, notamment pour les héritages, mais je crois qu'il contient l'essentiel. Il ne touche à aucune liberté existante et en crée au contraire de nouvelles, en même temps qu'il donne à la femme une situation, sur laquelle on pourrait être plus explicite, en rapport logique avec sa nature et, je crois, ses secrets désirs. Je n'ai d'ailleurs aucune illusion sur son opportunité ni sur sa possibilité de réalisation. Ce n'est qu'une page pour faire rêver les philosophes. Qui sait pourtant si on ne lira pas un jour des décrets ainsi conçus :

« 1er juin... Mlle X..., institutrice, venant de mettre au monde un enfant, son traitement est doublé à partir du 1er janvier précédent... » Et le couple de sordides bourgeois qui aurait mis à la porte sa bonne, sous le prétexte qu'elle était enceinte, serait condamné au bagne.

408

L'Eau. — Il ne faut pas trop en vouloir aux ingénieurs de se montrer si impuissants contre l'eau. Toute leur carrière s'est écoulée dans la préoccupation de la sécheresse. Maintenir à la Seine un niveau suffisant pour la navigation, pendant l'été, tel fut, depuis quarante ans leur étude. On leur a appris à lutter contre le sec, non contre l'humide. Si la période pluvieuse dure encore quelques années, ils auront acquis quelque expérience de l'eau, mais la période contraire commencera et les trouvera au dépourvu. Ainsi, dans cette corporation, soumise aux intempéries, l'expérience s'acquiert toujours mal à propos et il est à craindre qu'on ne démolisse les barrages le long de la Seine juste à la veille d'un été de sécheresse où ils auraient été fort utiles. Il faudrait la quadrature du cercle ; il faudrait imaginer un système de défense qui, bon contre l'eau, serait également bon contre l'absence d'eau. Le public, qui ne doute de rien, attend la découverte.

D'ici là, il lui reste la ressource d'accuser le gouvernement. J'ai entendu, le long des quais, des conversations qui ne laissent aucun doute sur cet état d'esprit : c'est à l'incurie des députés et des conseillers municipaux que l'on doit les dommages de l'eau. Il était si simple de faire un miracle ! Les hommes attendent toujours un miracle, et de tous les événements qui peuvent et ne peuvent pas arriver, le miracle est celui qui les étonnerait le moins, et la conséquence logique des choses, celui qui les étonne le plus. Quand on demeure au bord d'un fleuve, il faut s'attendre à être inondé si des années pluvieuses se suivent : c'est pourquoi l'habitant d'Alfortville est surpris que la Seine entre chez lui.

409

Les Maris. — On trouve une femme nue et assassinée dans la chambre d'un monsieur, à l'hôtel. Cette femme était divorcée. Le premier mari, interrogé, se porte garant de sa vertu. Décidément le mariage est bien un sacrement : il confère des dons spéciaux d'aveuglement, et ces dons persistent. Quand on a été mari, on le reste : *Tu sacerdos... Tu maritus in æternum.*

16 décembre.

410

Les Femmes à l'Académie. — Pour s'excuser de si volontiers ouvrir les bras à des hommes de sport, des auteurs dramatiques, des mondains, des ecclésiastiques, des sénateurs, l'Académie Française se hâte, depuis des siècles, de proférer le fameux : « Que voulez-vous ? Nous sommes un salon ! » Va-t-elle répondre cela aux femmes qui se presseront bientôt à ce poste? Qu'est-ce qu'un salon sans femmes? La voilà au moins obligée d'accueillir les mondaines élégantes dont les chapeaux sont remarqués, les romans aussi ou les vers. On commencera par les duchesses. Ce serait d'ailleurs un excellent prétexte pour cette antique institution à renouveler son mobilier : il en a besoin.

Je ne vois pas d'autre réflexion sensée à tirer de là. Des hommes de lettres, pleins d'une touchante bonne volonté, ont bien voulu désigner au futur choix de la maison trois de ces dames prises parmi celles dont on vante le génie. Où a-t-on vu que l'Académie ait coutume de se laisser influencer par de telles considérations? Si la question était là, les femmes désignées ne pèseraient pas lourd devant

Rosny, Paul Adam, Porto-Riche ou Courteline. La lutte serait trop inégale; pour vaincre, les femmes doivent souhaiter que l'Académie ne change rien à ses usages : quand on élira des femmes, ce ne sera pas pour leur talent, mais pour leur esprit, leur beauté, leur naissance, le milieu qu'elles représentent. Certaines passeront, comme M. Aicard, à l'ancienneté; d'autres, pour l'excellence de leurs dîners; d'autres encore, pour le cercle qu'elles président. Mme de Staël aurait eu des adversaires; Mme Récamier, aucun.

L'entrée des femmes à l'Académie française ne profiterait nullement aux vraies femmes de lettres (dont les meilleures peut-être ne sont pas connues du public) et celles qui seraient élues ne feraient que renforcer l'élément rétrograde si puissant parmi ses membres. Et d'ailleurs, de quel droit enlèverait-on trois places (quand ce ne serait que trois) aux hommes de mérite qui ont la faiblesse d'y désirer un siège? Puisque les femmes se veulent académiciennes, que ne fondent-elles un Institut? L'Académie Française fut d'abord la réunion privée de gens qui s'intéressaient à la langue et à la grammaire. Sont-elles quarante, ou vingt, ou trois qui aient des idées sur ces questions? Elles veulent s'emparer de toutes les fondations où elles n'ont pas participé, c'est trop commode. Qu'elles imaginent quelque chose, qu'elles inventent! Jusqu'ici

elles se sont contentées d'imiter les gestes des hommes, en criant : Moi aussi ! Ne seraient-elles capables que de cela ? Leurs chapeaux m'inquiètent. De si grands chapeaux pour de si petites têtes ! Donneront-elles toujours raison à Byron, qui trouvait aux femmes les cheveux longs et les idées courtes ? Serait-ce qu'elles sentiraient qu'une académie de femmes ne serait pas prise au sérieux par les hommes ? Mais pourquoi se soucier de l'opinion des hommes ? Les hommes, entre eux, n'estiment guère celui qui écrit pour les femmes, qui ne recherche que leurs applaudissements. Que les femmes fassent de même. Cela sera du moins quelque chose de nouveau.

Le cas de Mme Curie est très différent. C'est une physicienne, seule de son sexe à étudier le radium et les autres métaux radio-actifs. Encore qu'elle soit peut-être moindre que ne le pense le public, sa valeur n'est pas contestée dans le monde savant. Elle a une position acquise et maintient, par ses travaux personnels, une branche de la science au niveau où l'avait monté Curie. Si elle n'invente pas, comme Curie, dont c'était le génie et la fonction, elle conserve et on n'imaginerait pas pour cela de meilleures mains. Aidée par un physicien très remarquable, elle dirige un laboratoire où les étudiants se pressent et travaillent, elle fait un cours public : l'Académie des sciences, où elle désire entrer, s'ou-

vrirait donc tout naturellement devant elle, si la charte de l'Institut le permettait. Mais le règlement de l'Académie des sciences ne permet même pas qu'une femme assiste à ses séances, et cela au moment où plusieurs femmes sont des écrivains scientifiques remarquables. Toutes, sans distinction, sont consignées à la porte, avec les chiens et les parapluies : quand on discute les propriétés du radium, Mme Curie, qui a fourni la matière, attend derrière la porte.

C'est par là d'abord qu'il faudrait peut-être établir l'égalité, d'autant plus que, quoique la science ne le leur défende pas, les femmes qui la pratiquent ne sont point généralement des Célimènes : elles ont autre chose à faire.

411

L'Homme à la bouche de carpe. — J'ai tant écrit contre M. le sénateur Bérenger, que je n'en ai plus le courage. J'attends maintenant avec patience que la mort nous débarrasse de ce vertueux vieillard. Pourtant j'ai un scrupule : qui sait, en effet, si sa présence parmi nous et ses manifestations ne sont pas un bienfait des dieux ? Peut-être. Nul n'a fait de meilleure propagande pour la liberté des mœurs que ce haïsseur de la liberté. Il a forcé les plus indifférents, pour peu qu'il y ait une

sensibilité vraie sous leur apparente froideur, à se solidariser, quoiqu'elles ne soient pas toujours intéressantes, avec les victimes de sa férocité chrétienne. Ce Marat des mauvaises mœurs leur a suscité des défenseurs désintéressés, en même temps qu'il inclinait certains esprits à s'enquérir de la valeur de ses épithètes méprisantes. Qu'est-ce que les bonnes mœurs ? Qu'est-ce que les mauvaises mœurs ? Je croyais le savoir. Depuis que le sénateur Bérenger s'occupe de la question, je ne le sais plus. Caton, voyant des jeunes gens sortir d'un lupanar, leur cria : « Très bien, voilà ce qu'il faut faire, quand on n'est pas marié. Cela vaut mieux que de porter le trouble dans les familles. » En lisant cette anecdote dans Aulu-Gelle ou peut-être dans un auteur plus respectacle encore, un jeune Français, de l'humeur des jeunes Romains, se disait : « Les bonnes mœurs, c'est d'aller au b —, mais encore est-il qu'il faut connaître les adresses de ces maisons vertueuses. Paris est grand, j'abrégerai mes recherches en consultant les bienveillantes annonces qu'à ces divertissements honnêtes consacrent des journaux populaires. Je sais lire. J'y ai vu hier l'indication de l'arrivage, dans une maison discrète, de quelques objets de curiosité aussi fragiles que délicats. Voyons. Je vais ainsi sacrifier du même coup à la nature et à la vertu. » Il ouvrit son journal. L'annonce avait disparu. A la

même place, ou à peu près, on avertissait le lecteur dans l'embarras qu'une loi nouvelle, due à l'initiatiative d'un sage sénateur, prohibait de semblables annonces, comme attentatoires aux bonnes mœurs. « Soit, se dit-il, je vais m'adresser à ma voisine, qui est assez jolie, qui n'a encore eu qu'un enfant, ce qui ne l'a peut-être pas trop gâtée encore, et dont le mari est absent toute la journée. » La voisine fut complaisante, mais exigeante aussi. Le jeune homme fit des dettes, ruina un peu sa famille, il y eut scandale, divorce, toutes les complications habituelles.

« Les vendeuses d'amour sont pourchassées, les liaisons ne sont pas à la portée de tous et d'ailleurs tournent mal assez souvent, que fera celui qui n'a pu se marier ? Faut-il s'affilier au Tiers-Ordre de l'Amour solitaire sous les auspices du vénérable Dom Junipérien ? » demandait-on à M. Béranger.

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,

proféra, en se retournant vers son domestique, l'homme de bien à la bouche de carpe.

1911

16 janvier.

412

Expérience religieuse. — Je suis très amusé, en ce moment, par cette papesse des scientistes chrétiens, qui vient de mourir et dont les fidèles attendent la résurrection. M. William James, qui prenait au sérieux des attitudes qui ne nous paraissent que bouffonnes, eût appelé cela une expérience religieuse. Ces gens qui s'appellent scientistes sont les ennemis de toute science. Pour eux, la foi et la prière seules guérissent ; il n'y a pas loin de là aux pèlerins de Lourdes, qui sont pourtant plus modérés, étant issus d'une religion solidement établie et qui n'ouvre qu'avec prudence la porte des divagations. Donc cette papesse ou mère (*mother*) scientiste doit, pour divers motifs aussi chrétiens qu'obscurs, ressusciter, et ses partisans, qui sont une centaine de mille, la verront avec bonheur, mais sans surprise, surgir au milieu d'eux, plusieurs jours ou même des semaines et des mois, des années peut-être après l'avoir mise en terre. Elle est, paraît-il, le second avatar du principe divin sur

terre, à peu près comme Jésus-Monod en était la seconde incarnation. Ces gens-là sont assez logiques dans leur simplicité et d'une logique assez conforme à l'esprit moderne qui conçoit que les choses visibles et invisibles sont entraînées dans le mouvement continu du progrès. Pourquoi la religion serait-elle accomplie entièrement ? Est-il sûr que nous ayons vu les cinq actes de la tragédie ? Pourquoi veut-on que nous nous traînions, sans espoir de nouveau, dans un dénouement monotone et lent ? La bêtise humaine aurait-elle donc dit son dernier mot ? Renan disait que c'était la seule chose qui lui avait donné l'idée de l'infini. C'est pourquoi j'espère que cette *mother* ressuscitera et que se produiront de nouveaux décors, de nouvelles ascensions, de nouveaux miracles, de nouveaux dogmes. Les hommes ont besoin d'être distraits de la vie, puisqu'ils ne peuvent apprendre à vivre. Quand on ne sait pas s'en servir, elle est lourde, elle écrase. Ceux qui attendent le retour de la *Mère scientiste* éprouvent des émotions délicieuses de peur et d'espérance. Il faut être indulgent aux maladies de l'esprit.

M. Ribot a fait avancer considérablement la psychologie en étudiant les manifestations pathologiques des sentiments et de l'intelligence. On obtiendrait une meilleure connaissance du fait religieux en observant avec soin ses extravagances ; on com-

prendrait vite qu'elles ne sont que le grossissement de gestes qui nous paraissent normaux parce que nous y sommes habitués. Parmi les milieux ardents du protestantisme, les gens qui vivent dans l'état d'esprit de certaines sectes primitives du christianisme ne sont pas rares. L'histoire Monod, celle des scientistes s'y reproduisent constamment sous des formes plus ou moins saisissantes. On n'arrivera à voir clair dans les origines chrétiennes qu'en organisant des études sérieuses sur la psychologie religieuse contemporaine. L'esprit humain est immuable dans son essence et ce qui s'est produit jadis doit se reproduire aujourd'hui. Il suffit de regarder autour de soi avec des yeux sans prévention, pour que tout le miracle ancien s'évanouisse, puisque comprendre, c'est détruire.

A vrai dire, cette observation est faite par beaucoup d'esprits. L'herbe folle a repoussé au dix-neuvième siècle, le grand siècle de la théologie; elle est beaucoup plus haute et plus drue qu'à la veille de la Révolution, mais la raison repousse aussi et lutte et tend à vaincre la mauvaise végétation. Je ne suis pas un fanatique de la raison. Je la crois, hors des sciences exactes, très incertaine. Elle n'est pas, si je puis dire, beaucoup plus intelligente que le sentiment, mais elle a une moins mauvaise méthode. On lui a enseigné à se servir des sens et elle les utilise assez bien. Elle sait voir, entendre, tou-

cher, mesurer. Le sentiment est désordonné. Elle est la bride à la tête du cheval. L'étalon qui bondit dans les prés et se lance dans des courses ingénues et sans fin est un beaucoup plus beau spectacle que la monture du cavalier, mais il est inutile. Tant qu'il n'est pas dressé et maîtrisé, il n'est bon à rien. Je ne pense pas que ces choses soient très nouvelles, mais il n'est peut-être pas mauvais de les redire en un temps où le sentiment se voudrait libre de tout harnais. Ses galops éternels m'amusent, mais parce que je puis les dominer, c'est à dire les juger à mon gré.

Voilà à quoi sert la raison. Autant qu'un licou. Je n'aime que les sentiments qui portent cette marque de dressage et je le passe au col des religions comme de tous autres états sentimentaux. Telle doit être l'attitude d'un homme de ce temps, s'il ne veut pas avoir honte de quelque action sur les esprits. Autant et plus qu'un autre, j'ai joué avec les religions, les décors et leurs sentiments, je l'ai fait sans danger parce que j'avais en main l'instrument du maître. Je jouais, je n'ai jamais au fond respecté que moi-même et je n'ai eu de pudeur que de moi-même. J'ai assez à faire avec mon propre esprit ; je ne veux pas régenter les autres, je les regarde avec ironie. Ce n'est pas à moi de les plaindre quand je les vois mordus par la bête : il fallait savoir la brider.

Mais les métaphores ne sont pas généralement bien comprises. Je dirai donc plus clairement et plus directement que le jugement à racines religieuses est toujours suspect. Cela révèle un besoin secret de prédication qui ne devrait s'exercer que sur les non civilisés ou sur les pauvres d'esprit, sur les crédules. Prendre au sérieux un précepte de convenance religieuse, nous, les augures ! Comment nous acquitterons-nous du rire, qui est le propre de l'homme ? Il faut loger dans l'hôtellerie de son cerveau des idées contradictoires. et posséder assez d'intelligence désintéressée, assez de force ironique pour leur imposer la paix. Pourquoi un être ne serait-il pas à la fois raisonnable et sentimental, religieux et antireligieux, moral et antimoral ? Il y a contradiction dans les mots, non dans les états, et les mots ne sont que des qualificatifs indigents, mais légers et commodes. Vraiment, est-ce qu'ils croient qu'il y a une vérité ? Il y en a autant que de points de vue, parmi lesquels il est facile de leur concéder le point de vue de la religiosité. pourvu qu'ils ne le mettent pas systématiquement au premier plan, car se serait une faute de perspective.

Voilà bien des concessions. Le passé les exige et nous vivons dans le passé autant que dans le présent, et peut-être avec plus de force. Mais plus notre présent diffère de notre passé, plus notre vie se multiplie. Ah ! changer, changer toujours et

toujours se souvenir ! J'ai vraiment (on va m'accuser de sentimentalisme) une pitié profonde pour les gens qui ont des convictions, petits prométhées rongés par de petits vautours têtus. Quoi, penser toujours la même chose! Pouvoir se relire (nous sommes des hommes de lettres) en nous murmurant comme Linné, pendant ses dernières et puériles années : « Que cela est beau, que cela est juste, quelles merveilles ! » Mémorable exemple des joies certaines que donne l'exercice du sentiment sans contrôle, de la raison, idéal des sentimentaux et des convaincus.

Nous n'avons pas cultivé le même jardin, nous n'avons pas lu les mêmes livres,

> Je crois bien que deux bouches n'ont
> Bu, ni son amant, ni ma mère,
> Jamais à la même chimère,
> Moi, sylphe de ce froid plafond !

1er février.

413

Notes sur la Société. — Ce n'est sans doute pas d'aujourd'hui que l'on découvre que les Sociétés humaines ne sont qu'une hiérarchie de parasitismes, et non seulement une hiérarchie, mais

un enchevêtrement. Il n'est peut-être pas un être qui ne soit à la fois parasite et parasité. Dans cette vue, ou dans cette conception des choses, les qualificatifs sociaux demandent des définitions nouvelles. Le devoir devient la nécessité de maintenir un juste équilibre entre son rôle de parasité et son rôle de parasite. L'héroïsme, ce sera de renoncer entièrement à ce dernier rôle pour raffiner sur le premier. Selon la matière où il s'exerce, l'héroïsme prend des noms variables, quelques-uns fort péjoratifs, tels que niaiserie, duperie, bêtise, etc. Les parasites, malgré le grand intérêt qu'ils ont à encourager de tels actes, ne peuvent s'empêcher d'en rire et de les mépriser. Quand ils les encouragent sérieusement, c'est dans les fêtes publiques, les propos officiels : alors ils sont bien aises qu'un peu de noblesse ait l'air de compenser leur bassesse propre, car ils sont des hommes, n'est-ce pas?

Dans l'amour, c'est une rage de parasitisme mutuel. On se dévore jusqu'aux os, on se creuse les moelles, on se boit jusqu'à l'assèchement. Quand ils sont à moitié morts de lassitude et d'ennui, les combattants sont heureux de voir naître d'eux un petit parasite qui achèvera leur déconfiture et leur ruine et assurera la perpétuité de la belle carrière de parasitisme.

L'égoïsme secoue les parasites qui grimpent à sa toison ; il en est fort redouté, mais sa vie se passe

dans une lutte stérile et il comprend trop tard que les hommes n'aiment pas ceux qui refusent de se soumettre au caprice des faibles et des impuissants, les vrais maîtres du monde.

En descendant aux fonctions, on trouverait, après les parasites de l'individu, ceux de la société elle-même et des différents groupes sociaux. Si les criminels sont bien les parasites de la société, la police et les magistrats sont les parasites des criminels. Aussi comme ils les ménagent, comme il les soignent, comme ils leur dosent les châtiments anodins et les pénalités illusoires! Il ne faut pas les détruire, mais bien les parquer et les surveiller. Quand la société se fâche, on en force quelques-uns dans un coin de l'enclos et on les jette à la fougue populaire qui s'en repaît. « Prendre tous les malfaiteurs d'un coup? Pas si bêtes! disent les policiers. Il faut qu'ils nous fournissent notre pain quotidien. » Les magistrats tiennent le même raisonnement et ni les uns ni les autres ne s'aperçoivent qu'ils mangent dans les mains qu'ils mènent et qu'on leur amène au bout des menottes et des cabriolets.

Tout fonctionnaire est parasite du public. Si chacun d'eux accomplissait sa besogne selon les formes les plus rapides et les plus simples, elle fondrait. L'art du fonctionnaire est, au contraire, de la faire durer, de l'accomplir trop tard, mal à propos, afin

qu'il soit éternellement nécessaire de la reprendre par le commencement. L'état des rues à Paris illustre bien cette définition. La multiplication des trous et des palissades inutiles est pour faire croire que les parasites sont occupés à un travail immense et urgent. Alors on embauche d'autres parasites encore, et les premiers sont promus à un grade supérieur.

Le parasitisme du fonctionnaire est universel ; un ministre vit de se faire croire indispensable et un paveur vit de ménager sous ses pavés de petites causes introuvables d'effondrement.

Enfin, comme fournisseur ou comme industriel, l'Etat atteint un degré rare de parasitisme. Son incapacité est telle que, s'il ne fraudait pas, il perdrait de l'argent, malgré ses prix exagérés. Aussi, dans tous ses produits, y a-t-il toujours un tiers d'inutilisable. Mais c'est une question de savoir s'il n'est pas encore plus parasité que parasite.

La base du parasitisme social est la filouterie.

L'homme, comme les animaux, dont il est, fait inlassablement à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît à lui-même.

La femme pousse cela à des proportions extraordinaires.

Et cependant la femme est un perfectionnement de l'enfant.

Au fond il n'y a pas de société au sens que ce mot

semble impliquer. Il n'y a que des besoins qui veulent se satisfaire et qui grimpent les uns sur les autres, furieusement.

La sociabilité ne peut exister qu'entre des êtres qui n'ont besoin l'un de l'autre que pour des fins inutiles, des satisfactions de luxe, des rêves, des chimères.

Le parasité ne s'en prend jamais à son parasite. Quand il sent trop ses griffes, il exerce ses représailles sur l'être dont il est lui même le parasite.

Le parasite est insatiable : l'être qu'il a choisi lui doit tout et presque toujours lui donne tout.

Le parasité est fier de ses parasites : « Ce monde-là, dit-il, vit à mes dépens. Ah! c'est lourd. » Et il se redresse.

Il n'y a pas grande différence entre jouir et souffrir; la cause seule importe.

414

L'Ouest-Etat. — C'est peut-être que je suis un des inévitables clients de ce réseau, mais sa situation me cause moins d'irritation que de tristesse. A mon sens, elle est bien près d'être désespérée. Jamais lieu commun ne fut plus à sa place : il y a quelque chose de pourri sur le réseau de l'Ouest. A chaque instant ce sont des collisions, et

on ne peut tout de même les expliquer par le mauvais état du matériel ou de la voie. On dirait qu'une sorte de fatalisme s'est abattu sur les employés découragés par le favoritisme. Jadis il était très difficile de faire nommer un pousseur de wagon par la compagnie. Les enquêtes étaient longues et sévères et ne portaient pas moins sur le recommandeur que sur le recommandé. Maintenant, paraît-il (et comment en serait-il autrement ?), la parole n'est plus aux techniciens, mais aux politiciens irresponsables. De là un haut personnel dont l'incapacité décourage le personnel inférieur et provoque cette inattention constante qui ne paraît que trop. Tout le monde s'en f..., même ceux qui, en dédaignant les règlements, se vouent à la mort. On sent qu'il n'y a rien à faire : une armée, même de fonctionnaires, fut toujours incapable avec des chefs incapables. Le soldat n'a de confiance en soi-même que si on lui inculque ce sentiment par une sorte d'infaillibilité dans le commandement.

Quelle que soit la valeur de ces réflexions d'ordre général, il y a un fait, c'est que les accidents, de tout genre, ne se sont produits en pareil nombre sur l'Ouest que depuis que l'Etat en a pris la direction. C'était un vieux navire, soit, mais l'Etat-major savait ce qu'il pouvait lui demander et ne lui demandait que cela. De nouveaux officiers sont venus qui, joignant l'imprévoyance à l'incapacité,

ont exigé de lui des efforts incohérents et des vitesses impossibles : d'où la série de désastres qui ont engendré le découragement du personnel. Ce qui se produit dans une saison où le service est réduit fait présager de bien tristes mois d'été. Sur ces lignes branlantes (et qu'on ne répare plus, tout l'argent passant en indemnités), avec ces trains infinis où des voitures légères sont comme suspendues en l'air entre deux wagons lourds, avec ces gares sans télégraphe, sans signaux (ou que manie le premier venu, j'ai vu cela de mes yeux), quel sera le sort des rapides et des express dédoublés, confiés à des chauffeurs autorisés de la veille, lancés le 11, le 14, le 29, etc., de chaque mois au nez d'employés affolés qui ne savent d'où viennent ces choses, qui ne savent où elles vont ? Et, pourtant, il est raisonnable que les chemins de fer soient exploités et entretenus par l'Etat, comme les canaux, comme les routes. Il y a là un conflit fort pénible.

16 février.

415

Théophile Gautier. — M. Paul Bourget ayant daigné donner une lecture sur Théophile Gautier à la Société des conférences, la presse bien pensante a soudain découvert le génie de l'homme

qui l'a le plus méprisée. C'est la revanche des esprits libres que les plus fervents adorateurs de la vieille idole morale sentent à certains moments le besoin de venir respirer près d'eux un peu d'air pur, comme les baleines, de temps en temps, remontent à la surface de la mer. Je suppose que les nouveaux amis de Théo sont de vieux hypocrites qui trouve le moment bon pour se délivrer de leur contrainte et avouer que, tout comme les autres, ma foi ! ils savent se délecter à la lecture de *Mademoiselle de Maupin*, y compris la préface, où la morale et la vertu sont si agréablement bafouées. En les poussant un peu, on leur ferait peut-être avouer qu'ils ont appris par cœur dans les *Émaux et Camées*, le *Musée secret* que la pudeur d'un libraire en retrancha jadis et qui n'y a pas encore repris sa place. Je suis surtout bien content qu'ils aient, par leurs louanges générales de l'auteur, admis parmi les modèles de style et de pensée la célèbre préface où est exposée, sous une forme légère et, en effet, parfaite, la théorie, encore si contestée, de la liberté de l'art. Cela prouve qu'ils ont l'intention de renoncer à la confection de ce genre d'articles dont Théophile Gautier a fait la parodie éternelle sous ce titre, « modèles d'articles vertueux ». Et non seulement ils ne défendront plus la vertu en littérature, ce qu'ils faisaient d'un style propre à en porter le goût au fond de tous les cœurs hon-

nêtes, mais ils prendont la défense de toute œuvre écrite avec le seul souci de la vérité esthétique et la loueront comme il convient, selon les principes salutaires contenus dans le nom même de Théophile Gautier.

J'espère même qu'ils referont de temps à autre, et peut-être que M. Bourget lui-même leur en donnera l'exemple, c'est-à-dire la permission, la préface de *Mademoiselle de Maupin*, devant leurs lecteurs étonnés de lire des phrases qui seraient le commentaire exact de la vie et comme l'expression féerique de leurs pensées secrètes. Car il leur serait permis de se servir adroitement du texte même du grand écrivain, qu'il est plus facile de copier que d'imiter. Les plus habiles pourraient développer quelques-unes des idées jetées avec dédain dans ces pages. Voici, par exemple, un excellent thème : « C'est la mode maintenant d'être vertueux et chrétien. »

416

La Peste. — Il est possible que la peste soit demain à Saint-Pétersbourg ou en Egypte et après-demain à Naples et à Marseille. C'est un mal qui chemine. Il trouvera des facilités.

Au xve siècle, il avait dû suivre les lentes caravanes. Mais quand il arriva en Europe, par cette

voie lente, mais sûre, il n'avait rien perdu de ses forces. Comme en ce temps-là les médecins de Florence s'affublaient d'un masque à long nez, rempli d'herbes odorantes et de résines (1), les médecins et tous les Européens à Kharbine ont revêtu le masque de gaze iodoformée et la grande robe de gaze antiseptique. La peste de Mandchourie, comme la peste de Florence, semble se propager par l'air et par le contact. La mort est soudaine, se fait rarement attendre plus de vingt-quatre heures. Il n'y a aucun remède ni aucune guérison spontanée. Tout homme atteint est perdu. La peste du xve siècle était moins implacable. L'impuissance totale de la science va refréner notre orgueil et lui enseigner l'ironie. Nous sommes toujours à la merci du hasard qui mène le monde. Notre supériorité sur les pauvres habitants de Moukden et de Kharbine est que nous savons en dissocier quelques-uns des éléments. La basse humanité de là-bas se tord de rire en voyant passer dans les rues les masques européens. Heureusement, ce sont les Japonais, et non pas eux, qu'elle accuse, selon les nécessités du cerveau illettré, d'avoir empoisonné les puits. La recherche des causes, qui a créé les sciences, a aussi ordonné les religions, les magies, les mille bêtises

(1) La figure même que Jarry, qui l'avait trouvée dans *le Magasin pittoresque*, donna à son père Ubu. *Le Matin* l'a récemment reproduite.

sacrées dont tant d'hommes, à côté de nous, vivent encore. On se fait la réputation d'un homme supérieur en Europe, en France, à Paris en raisonnant comme un Chinois de Kharbine. Seulement ce n'est pas sur la peste.

417

Recours aux femmes. — Les femmes, qui n'inventent rien, peuvent propager tout. Elles n'ont guère, jusqu'ici, popularisé que les maximes qui ont fait, avec leur esclavage, celui de toute l'humanité. Enchaînée par elles, c'est par elles peut-être que l'humanité se libérera, si cela arrive jamais, si ce n'est pas contraire à sa physiologie même, de tous les préjugés qui l'entravent. Ainsi, ayant très peu le sens de la justice, de la vieille justice que nous sentons si bien et que nous exerçons si mal, elle ne serait nullement choquée, j'en suis persuadé, de voir disparaître l'appareil, lugubre et comique, de la répression criminelle. De temps à autre, les journaux qui veulent faire rire aux dépens du passé, exhibent des recueils d'anecdotes, tel compte-rendu de procès criminels intentés jadis à des porcs, des chiens méchants, des chenilles. C'est très drôle de juger un porc qui a dévoré un petit enfant; est-ce beaucoup plus drôle que de voir juger un impulsif

génétique qui a violé et étranglé une petite fille ? Un temps viendra peut-être où les deux sortes d'anecdotes seront mises sur le même plan, si même le procès criminel contre un homme ne paraît pas plus barbare et plus fou. Peut-être se mettra-t-on d'accord, dans la suite des siècles, pour décider qu'une maladie du cerveau doit être soignée par des thérapeutes analogues à ceux à qui on confie les maladies des reins ou celle du foie.

L'activité désordonnée du cerveau qui se produit extérieurement par des gestes nuisibles à la société doit être arrêtée, cela est évident; mais pourquoi mêler à cette thérapeutique l'idée de justice ! Un cerveau fait ce qu'il peut, comme un rein fait ce qu'il peut. Il fonctionne bien ou fonctionne mal ; en quoi cela regarde-t-il les magistrats ? La justice criminelle est contemporaine de la croyance au libre arbitre, mais si on ne professait plus cette naïve croyance, si on admettait, par hasard, que les actes humains sont déterminés, est-ce qu'une telle conception n'apparaîtrait pas telle qu'une horrible parodie ! Tout crime devrait être soumis aux médecins criminels qui auraient à délibérer si le patient est guérissable et à quel genre de traitement il doit être soumis, pour prévenir, en cas de libération, le retour de ses actes dangereux. Il y a des cas nettement incurables : internement et observations. Il resterait, pour le jeu de la justice,

tous les petits incidents peu dommageables, les espièglerie de la méchanceté humaine, les contestations, les disputes relatives à la propriété, les infractions aux lois arbitraires, etc., et cela serait un peu moins scandaleux. Mais comment faire accepter cela par ceux-là mêmes qui exercent la justice? C'est pourquoi je pense aux femmes, qui ne l'exercent pas, et qui ne craindraient pas de la nier en la remettant en des mains plus sages, en des mains de cliniciens. Ce n'est qu'un recours, un recours désespéré, un moyen littéraire pour renouveler un peu les questions.

1er mars.

418

Laurent Evrard. — Il y a une dizaine d'années, je recevais de chez Vanier un volume au titre presque décourageant, *Fables et Chansons*. L'auteur était inconnu, mais j'étais curieux, le flot des livres ne me submergeait pas encore, je l'ouvris et m'aperçus tout d'abord qu'il n'y avait là ni fables ni chansons, mais des essais rythmiques excessivement intéressants. J'y découvris bientôt deux ou trois brefs morceaux dont la perfection m'étonna puis me ravit, me faisant éprouver ce frisson esthétique que vous apporte si rarement le livre nouveau.

J'ai souvent relu *Danseuses sylvaines*, *Jardin d'Italie*, je viens encore de les regarder ; mon impression d'abord était bonne et elle est demeurée la même : ce sont deux merveilles. Je fis part de mon admiration à l'auteur qui me répondit par une lettre où il manifestait le désir de me voir. Cette fois la lettre était signée : comtesse de La Baume et, un jour proche, je vis arriver chez moi une femme grande, mince, élégante, à peu près de mon âge. Nous nous trouvâmes bientôt en si parfaite communion d'idées qu'il semblait que nous nous étions toujours connus, et ainsi naquit une amitié que la mort seule a brutalement dénouée, il n'y a pas encore un mois, et au cours de laquelle j'ai pu apprécier la femme la plus distinguée par les dons de l'esprit qu'il m'ait été donné de connaître. Si Mme de la Baume avait voulu signer ses livres de son nom, elle aurait acquis assez vite une belle notoriété, mais elle ne voulait tenir le succès que de ses efforts et de son mérite et il faut longtemps pour illustrer un modeste pseudonyme, surtout quand on vit à l'écart du monde littéraire. Pourtant, à la fin de sa vie, elle comptait parmi les *Muses*, mais l'auteur de ce volume eût été bien excusable de n'avoir pas découvert la femme sous le masque de Laurent Evrard, car nuls vers ne sont moins féminins que les siens, moins poudrés, moins languissants, moins incertains. On y trouve plutôt une fer-

meté un peu rude, un rythme un peu heurté, une inspiration toute volontaire, si les deux mots ne jurent pas. Sa connaissance de la langue française, de ses ressources, de ses secrets était très étendue et toutes les questions de style et de grammaire la passionnaient, ainsi qu'il sied à un véritable poète, dans lequel sommeille toujours un grammairien. Elle se cachait, au milieu de sa famille mondaine, pour lire dans son texte une tragédie de Sophocle; les auteurs classiques les plus difficiles lui étaient familiers; elle lisait jusqu'aux encyclopédistes et elle m'étonna bien un jour en réclamant de choisir les plus belles pages de Diderot. Ce ne fut qu'un projet sans lendemain. Au milieu de cela, elle écrivit une *Leçon de vie*, et elle fit bien, puisqu'elle a condensé dans ce roman les plus curieuses observations sur le tragique dissimulé de la vie mondaine. Ce livre, comme son autre volume de prose, *le Danger*, est bien du même art que ses vers : rien n'y est dicté par le hasard. Partout on sent la marque d'une volonté forte qui a mesuré sa tâche et qui la remplit. Il semble que dans son entourage on n'aima guère ses livres qui semblaient en désaccord avec son caractère ; on les taxait, et elle aussi, de romanesques. On les avait sans doute mal lus ; on la connaissait mal. Elle comprenait le romanesque, elle ne le vivait pas, elle ne le rêvait pas. Nuls livres et nulle femme ne furent plus pondérés. Ses seules

extravagances furent des preuves excessives d'amitié.

A mesure que l'on écrit sur un ami disparu, les choses que l'on voulait dire se lèvent et s'en vont. On ne peut en fixer que quelques-unes, celles qui valaient le moins peut-être la peine d'être notées. Le sentiment ne se dévoile que par des mots communs à tous et qui n'ont de valeur que personnelle et secrète. Les qualités dont il reste des traces sensibles peuvent seules intéresser le lecteur. J'ai noté les trois livres qui enferment un peu de l'intelligence et de la sensibilité de Laurent Evrard. Le surplus n'est qu'un souvenir pour émouvoir quelques-uns. Si *Fables et Chansons* était encore dans le commerce, je prierais qu'on relise *Jardin d'Italie* : c'est un conseil pour ceux qui préparent peut-être de nouvelles anthologies. Se rappelle-t-on le plébiscite sur les femmes destinées à l'Académie qu'un journal, il n'y a pas bien longtemps, organisa? J'eus la joie de n'y pas lire une seule fois le nom de Laurent Evrard. Il faut que les meilleurs soient méconnus. Les meilleurs appartiennent aux meilleurs.

419

Henri de Régnier. — Puisque l'Académie française vit, il est préférable qu'elle ne se déshonore

pas tous les jours et même parfois se hausse à quelque gloire. Le plus fâcheux pour elle est de faire de mauvais choix littéraires, de confondre avec un écrivain tel pauvre incontinent, qui n'a pu s'empêcher de rédiger un tas de choses en prose ou en vers, en roman ou en dialogue. On lui passe au contraire très volontiers, comme bien dans sa tradition, l'acquisition, pour la couleur, d'un cardinal ou d'un monsignor, pour la dorure, d'un général. Il est trop rare (ce n'est peut-être pas tout à fait de sa faute) qu'elle accueille un véritable écrivain pour qu'on ne lui en fasse pas son compliment. Je ne veux nommer personne, mais l'élection de Henri de Régnier, si elle ne les fait pas oublier, atténue quelques scandales récents et pourrait bien rallier à l'Académie certaines opinions désespérées. Elle est significative. Le Parnasse n'entra que tard à l'Académie, quand il n'était plus, avec Heredia. Ni Banville, ni Gautier n'y pénétrèrent, et Coppée, homme charmant, ne le représentait pas. Le symbolisme, au contraire, s'y avance presque du premier coup et avec lui toute la rénovation du vers français, la liberté du verbe et de la pensée, la tradition la plus ancienne et la tradition la plus récente. Ses contemporains, comme ses disciples, et tous ceux qui se sentent poètes toujours ou parfois sauront gré à Henri de Régnier de cette victoire.

420

Catastrophes. — Cette fois, dans l'affaire de Courville, on connaît la cause. Non que la magistrature ou l'administration, au moment où j'écris, l'aient trouvée. Elles ne la trouveront que si elles ne peuvent faire autrement, ce qui les surprendrait beaucoup, elles et tout le monde. Elle n'est ni dans le mécanicien, ni dans les signaux, ni dans les manœuvres ; elle est dans cette petite phrase : « Le train tamponné et qui se garait avait deux heures de retard. » Un réseau de chemins de fer où les trains ont deux heures de retard est un réseau où on cultive la catastrophe. Les conducteurs du train qui a deux heures de retard ne peuvent pas imaginer que tel autre train n'en aura aucun, et le mieux serait en effet que ce retard fût universel. Mais comme on ne peut exiger cela, il faudrait s'en tenir aux vieux règlements et exiger l'exactitude. Le retard est la maladie des organismes incomplets ou en déchéance, et c'est une des maladies les plus difficiles à guérir, sinon impossible, puisque la cause gît aux sources mêmes de l'activité. On s'en plaint depuis très longtemps sur l'Ouest, et la direction de l'Etat, en voulant peut-être y apporter des remèdes, n'a fait qu'aggraver la situation. Un mauvais médecin est plus dangereux encore qu'une mau-

vaise maladie. La gloriole de l'Etat semble être, provisoirement, qu'au moins ses rapides soient exactement rapides. Alors on lance ces trains au petit bonheur, en comptant que les signaux pourront parer au danger. Mais compter sur un signal pour arrêter un train à 80 ou 100 kilomètres ! C'est accorder aux mécaniciens un pouvoir extrême d'attention et, pour ainsi dire, le pressentiment du danger. Or, ils ne l'ont pas et ne peuvent l'avoir, de par leur profession même. S'ils n'avaient confiance, quelle serait leur vie ! Conclusion : sur un réseau de chemin de fer où le retard est organique et chronique, on ne peut lancer que des trains à vitesse moyenne et munis de puissants appareils d'arrêt. D'ailleurs, à quoi sert la vitesse excessive? On pourrait certainement la remplacer par le confortable et, ce qui est encore autre chose, la commodité. Ceux qui exigent les rapidités folles, ce sont ceux qui n'ont rien à faire dans la vie, qui ne savent regarder ni par la portière ni en eux-mêmes. Il est peut-être temps de ne plus leur sacrifier le reste de l'humanité.

P.-S. — J'ai une autre idée, maintenant, sur les catastrophes de chemin de fer. Je ne suis pas éloigné de croire que, loin de détourner des voyages, elles en éveillent le désir. Cela équivaudrait, tant l'homme est singulier, à la plus formidable des réclames. Formidable, en effet.

16 mai.

421

Chemins de fer. — Le parti le plus sage pour les compagnies de chemins de fer aurait peut-être été de céder aux demandes des révoqués, en considération de l'état général de la moralité publique. Les vieilles sévérités sont passées de mode. On n'admet plus guère les peines ni les déchéances éternelles. Il est entendu que la responsabilité est extrêmement limitée, si même on en peut parler encore. Nous revenons aux doctrines des Anciens, nous avons le sentiment que tous les hommes sont dans la main du destin et lui obéissent fatalement. En particulier, elles auraient pu se souvenir que, durant la dernière grève, les rails déboulonnés, les locomotives abandonnées, les signaux faussés, les fils coupés, il n'y eut aucun accident de chemin de fer et qu'elles n'en pourraient dire autant des périodes calmes. De plus, elles auraient considéré combien les ouvriers sont des enfants prêts à obéir à toute sommation impérieuse, d'où qu'elle vienne, mais surtout si elle vient du côté opposé à l'autorité normale. L'échec de la grève n'avait pas laissé que de diminuer leur confiance dans les régents du syndicalisme ouvrier. C'était peut-être le moment,

par un acte d'indulgence intelligente, de reprendr la direction de ces volontés en désarroi, de faire taire, tout au moins et pour un temps, l'esprit de révolte qui grogne toujours plus ou moins au fond des foules asservies. Elles auraient pu considérer bien d'autres choses. Il est vrai que l'intervention de la Chambre, qui est peu estimée, devait nécessairement fortifier leur opposition. Des négociations silencieuses auraient sans doute eu un meilleur résultat.

Maintenant il faut bien dire aux cheminots que leur histoire n'intéresse plus guère personne, pas même les députés qui ont crié le plus haut et qui ne demandent vraiment qu'une chose, comme le public, dont ils sont, de pouvoir monter en chemin de fer avec une certaine sécurité. Les gens de l'Ouest sont vraiment rassérénés, depuis qu'on ne parle plus de leur réseau, depuis qu'on a relégué les fameuses machines « Pacific » aux trains de marchandises. Il est vrai que l'Etat a repris tous ses révoqués, mais à moins qu'ils ne soient, comme on l'a insinué bien maladroitement, d'affreux sinistreurs qui cachent leur jeu jusqu'à la prochaine occasion, il n'y a vraiment pas de visibles rapports entre la réintégration des cheminots de l'Ouest et la sécurité, au moins temporaire, dont jouit la région étonnée. Cependant, il y avait encore là motif à réflexion pour les compagnies.

422

Architectes. — J'avoue que l'affaire Chédanne m'avait d'abord fort réjoui. Non que j'en veuille particulièrement à cet honorable hors concours, décoré de plusieurs ordres, mais les architectes me sont tous horrifiques. Pendant que l'on en tient un, me disais-je, on va, j'espère, lui faire subir quelques supplices choisis, analogues à ceux qu'ils nous infligent sans relâche, et je regrettais mentalement l'abolition de la torture. Je n'avais qu'un regret, c'est que celui sur lequel on avait mis la main ne fût pas celui qui a perpétré les clochetons infamants de la « Samaritaine ». Je ne pouvais proposer sérieusement qu'on le pendît au pendentif de l'une de ses pagodes biscornues. « Nous y avons pensé, m'aurait-on dit, mais ce n'est pas lui le coupable. — Qu'importe ! Il est de la corporation ! » Mais je me fusse heurté à toutes sortes de difficultés administratives et judiciaires. Ce sera, souhaitons-le fermement, pour une autre fois. Avec quel bonheur les Parisiens ne verraient-ils pas gigoter à l'immonde potence l'être sans goût, sans pitié qui a déshonoré les bords de la Seine ! Allez voir cette ordure, si vous l'ignorez encore et, si vous n'avez pas les nerfs trop sensibles, gagnez les environs de l'Institut et de la Monnaie, sur le quai

Conti, d'où l'on voit bien « ce petit morceau d'architecture fantastique dans le goût esquimau, rickapoo, ou hottentot », comme dit Edgar Poe, et vous ne pourrez que murmurer (oh! tout bas) les mots mémorables de Mallarmé qui semblent inspirés par les architectes modernes : « Les cochons! les cochons ! les cochons ! »

423

Retraites. — Elle semble inextricable cette loi des retraites et on peut être assuré que plus de la moitié des « assujettis (ou jétis) », pour parler comme les négriers du ministère du Travail, n'y comprendont jamais rien. Il fallait en réduire le texte à un impôt sur les employeurs, impôt légitime, d'après le nombre de leurs employés de tout genre, et laisser les gens qui ont le goût de l'épargne s'adresser aux sociétés mutualistes, d'où retraite stricte pour tous et retraite augmentée de l'épargne individuelle pour les prévoyants de bonne volonté. On pouvait élever proportionnellement la part contributive des patrons et celle de l'Etat, et la loi aurait tenu en douze lignes, eût été facilement appliquable et prête à fonctionner aussitôt qu'on l'aurait voulu. Les patrons auraient crié. Soit, mais ils auraient versé. Ne paient-ils volontiers

dix francs pour un chien? Ils peuvent bien en payer douze pour un ouvrier qui travaille pour eux, qui fait leur fortune et leur loisir. Mais je crois que rien n'est plus facilement accepté qu'un impôt dont le but est déterminé, dont on connaît l'emploi exact, dont on ne peut pas dire qu'il va fondre à payer des traitements inutiles, des fournitures absurdes ou des gabegies de fonctionnaires indélicats. Puis, quel système puéril que ces timbres, humiliant que cette mise en carte de tout la population travaillante ! Nous voilà revenus au livret ouvrier, comme avec les délimitations aux douanes provinciales. A tout prendre, puisqu'on voulait, et le sentiment n'était pas mauvais en soi, assimiler les retraites du travail aux retraites de l'administration civile et la faire payer, en partie, du moins par les intéressés eux-mêmes, que ne les a-t-on traités vraiment en hommes libres? On les soumet à un impôt en somme, puisque plus de la moitié d'entre eux ne profiteront pas des versements. Or, qui recouvre les impôts ? Le percepteur. Le bourgeois n'est pas « assujetti » à coller des timbres sur une carte. Pourquoi réserver à l'ouvrier ce traitement baroque, puisqu'il s'agit d'une somme fixe? On lui demande neuf francs par an; c'est un fait. Pourquoi ne pas lui permettre de s'en libérer d'un coup et d'en tirer un reçu comme c'est, vis-à-vis d'une dette, le droit de tout homme libre? Encore, est-ce

que l'ouvrier collera aussi des timbres en temps de chômage ? Comment feront ces femmes qui partagent leur journée en quatre ou cinq maisons différentes ? Quelle comptabilité ! Et le commissionaire qui fait une course d'une demi-heure ? Et le cireur de chaussures qui les fait reluire en quatre minutes ? Et si on examine le travail des champs, on y trouverait bien d'autres professions que cette loi singulière n'a même point entrevues. Elle semble croire qu'en face de l'ouvrier il a toujours un employeur, et un seul et qu'il est permanent. On dira que ce ne sont là que des exceptions. Additionnées elles ne laisseraient pas de faire un assez beau chiffre. A Paris seulement, il y a toujours cent mille chômeurs.

Mais ce qui a dû séduire des législateurs, c'est la montagne de papier que consommera cette loi. Que d'encre aussi, que de plumes, que de grattoirs, de crayons et de gommes à effacer, de colle, d'employés derrière un grillage !

424

Lilas. — Les lilas sont fleuris au Jardin des Plantes. J'en eus la surprise hier par un temps à ondées, des plus agréables. Il y a comme partout du lilas ordinaire et du lilas de Perse qui est un peu foncé, mais le Jardin des Plantes possède

aussi le lilas de Chine (*syringa sinensis*) que je n'ai vu que là, et que d'ailleurs je n'ai bien remarqué qu'hier. Sa couleur se rapproche davantage du rose, peut-être du rose de Chine. Elle est d'une douceur infinie, mais d'un ton avec quelque chose de plus frais et tout à fait caressant. Je suis resté longtemps devant l'arbuste si joli et j'étais bien tenté par les tendres grappes qui semblaient un assemblage de petites vies. Mais je n'ai point touché aux fleurs et peut-être que, si on me l'eût permis, je n'y eusse point touché davantage. Pourquoi toucher aux fleurs ? Elles sont si délicates sur leurs tiges ou leurs branches, elles sont si bien à leur place, si en harmonie avec tout. Mais la tentation des mains est plus forte, presque toujours, que le plaisir des yeux. On prend, on saccage, on fane, on jette, car les fleurs cueillies, comme les femmes cueillies, ne vivent qu'un moment, — mais elles ne vivent peut-être que ce moment-là.

425

Solitude.—Renan se souhaitait volontiers deux ou trois mois de prison, de temps à autre, ou davantage, afin d'avoir la paix et d'assurer la continuité de sa pensée. Maintenant que les geôles sont fort confortables, paraît-il, ce vœu serait assez

raisonnable. On sent parfois le besoin d'une claustration. Diminuer sa vie de relation est peut-être le seul moyen de vivre davantage, de la véritable vie, qui est la vie intérieure. Ceux, il n'y en a guère, qui éprouvent ce besoin songent parfois avec regret aux monastères de jadis, sans réfléchir que le but premier de la vie monacale était précisément de ne jamais laisser l'homme seul avec lui-même. Pour cela, on morcelait les journées et même les nuits en une infinité de petites obédiences dont l'inutile minutie tenait toujours l'esprit en éveil et détournait des longues méditations. Il n'était pas de lieu moins solitaire qu'un monastère; les hommes s'y retrouvaient toujours face à face, étonnés de l'ombre que leurs corps traînaient le long des murs et sur le sol. La vie monacale n'a jamais été qu'une machine à broyer les volontés individuelles. Le résultat de la vraie solitude, au contraire, doit être de les exalter par le repos et d'en préparer, par la concentration, l'expansion extérieure. La recherche de la solitude constante est absurde et plus malsaine encore à l'individu que ce que Pascal appelait la dissipation, mais, comme on dit à cette heure, il est bon de la pratiquer quelquefois comme une cure intellectuelle. Dans ce cas elle doit être bénigne et, pour l'accomplir, il n'est besoin ni de prisons, ni de monastères, ni de forêts, ni de déserts, ni d'absolus changements au train

ordinaire de sa vie. Il suffit de s'enfermer dans sa chambre. Outre ce qu'une telle claustration a de souverain pour l'esprit, la santé physique s'en trouve du même coup toute renouvelée. On a mis à la mode, ces dernières années, le plein air. Cela peut être bon, mais cela n'agit jamais que par contraste. Je n'ai pas observé que les gens qui vivent dehors se portassent mieux que ceux qui vivent enfermés. Ils vivent plus vite, voilà tout, mais vivre plus vite, sans plus, ce n'est pas, il me semble, un grand bénéfice. Le poêle qui brûle à grande marche consume plus vite le charbon qu'on lui a mesuré, voilà tout. Vivre vite, il faut que cela soit aussi vivre avec intensité. Ce ne peut être que transitoire sous peine de consommation prématurée. Au fond, la vie dans un cachot sans air ni lumière n'est pas plus malsaine que la vie au grand air. Je pense quelquefois aux prisonniers de jadis, au cardinal La Balue, qui passa onze ans dans sa cage, en sortit fort gaillard et reprit aussitôt l'exercice de ses méfaits, comme, après avoir secoué ses pattes, un renard échappé du piège.

On jouit de la solitude et du bienfait qui s'ensuit dès que l'on peut, dans le silence et le repos de l'esprit, s'abstraire des obligations de la vie et ne plus penser qu'à soi. Ceci est le principe même de la solitude. On n'y considère plus les autres hommes qu'ainsi que des bruits lointains dont on

ne cherche même plus la cause. La solitude que l'on peut se procurer aujourd'hui, par des moyens fort ordinaires, est bien supérieure à celle même des ermites et des reclus du christianisme, qui s'ingéniaient à se donner Dieu pour compagnon. Heureusement que Dieu ne vient que quand on l'appelle. Ceux qui ne lui font pas signe, il ne se mêle pas d'embellir leur vie, et leur vie, vraiment et pleinement seule, en est aussi plus belle. On peut alors, en toute paix, se contempler soi-même dans sa gloire et dans son néant, dans sa force et dans sa fragilité, dans sa vie et dans sa mort, dans cet absolu que nous sommes tant que nous sommes, mais que nous sommes pour si peu de temps. Le monde qui est en nous s'ouvre alors et rit d'être contemplé au sérieux. Il y a une gaîté en lui qui vient de sa certitude d'être une fusée à la parabole inévitable. C'est une sorte d'infini, mais qui connaît ses limites. Curieuse, cette faculté de se dédoubler et de dialoguer avec soi-même. C'est probablement le principe même du bovarysme. Nous ne savons pas ce que nous sommes, parce qu'il y a une voix en nous, et pas toujours la même, qui nous répond plus fermement que nous n'avons questionné. Mais on se retrouve quand on a soufflé sur l'illusion, et d'ailleurs il n'est peut-être pas nécessaire qu'un phénomène aussi transitoire que l'homme ait une plus nette conscience de lui-même.

On voit que la méditation solitaire peut mener à certaines divagations. Un esprit solide ne s'y arrête pas; il sait qu'il s'y enliserait. Il ne faut pas rester debout sur les sables mouvants de la pensée, moins encore que sur les autres. La vie n'est que très peu faite pour être songée; elle est faite pour être vécue. La vrai solitude, du reste, ne devrait pas comporter de pensée. Mais ne pas penser, que c'est difficile! Ah! pourtant, ce serait le vrai repos. Au moins n'avoir pas conscience que l'on pense! Ignorer comment se trament nos motifs d'agir, et agir pourtant, et jouir de l'action! Oui, mais c'est peut-être le rêve d'un imbécile?

La vie est-elle vraiment faite pour être vécue ou uniquement pour être vécue? On nous a peut-être bien leurrés avec cet aphorisme. Son balancement de formule retombe trop élégamment d'aplomb. J'ai peur que cela ne soit que du verbalisme, et il me semble que je suis plus disposé, aujourd'hui du moins, 18 avril 1911, à dire : la vie est faite pour être pensée. Qui ne pense pas sa vie, ne la vit pas. Ce serait un leurre d'essayer de la penser à vide; il faut au moins une sensation initiale. Sans la sensation rien n'est possible au delà de la rêverie, et la rêverie n'est point la pensée, ce n'en est que l'imitation artificielle. Le roman d'une jeune fille qui a beaucoup rêvé à l'amour, et qui ne le connaît pas, ressemble toujours aux discours passion-

nés de Hadaly offrant à son amant la fausse fleur de sa virginité. Mais quelques sensations d'amour vrai peuvent très bien alimenter durant des années la pensée économe d'une femme. Comme elles l'étirent et en distendent la trame, alors légitime, de leurs songes! Les femmes, quels ruminants! Elles sont pareilles à ces plantes qui n'ont besoin que d'un peu de soleil et de quelques gouttes d'eau pour verdir et fleurir, ou à sainte Marie l'Egyptienne qui vécut toute une année avec quatre petits pains apportés dans sa solitude. Dans l'esprit des hommes les plus bornés d'imagination et d'aventures, il y a un petit fait, alors, énorme, qui domine leurs souvenirs et entretient un peu la faible activité de leur pensée. Les femmes, plus adroites, plus secrètes aussi, savent le ranimer et le faire durer Infatigablement elles jettent aux charbons leur petit souffle et les font rougeoyer, tant qu'il reste une parcelle combustible.

On reconstruirait le monde sur une sensation. Tout devient lumineux. On comprend l'histoire, les guerres, les révolutions et les inventions, l'art et la beauté, qui est sa mère. C'est dans la solitude que s'exalte le rayonnement des sensations profondes; ce n'est que là qu'il s'épanouit, gagne et sensibilise l'être entier. C'est pourquoi les amants se quittent sans pleurer, et même volontiers, quand ils sont satisfaits. Ils emportent le point de feu qui

va s'étendre selon toute leur âme et d'où jaillira une inextinguible gerbe de pensées. Leur vrai vie va commencer, non celle qui est la plus intense, mais celle qui est la plus durable, celle qu'on peut appeler la vie éternelle.

La vie éternelle est une création de la pensée, qui elle-même est créée par la sensation. C'est pour cela que ses racines sont si solides et si fécondes, elles sont terrestres. Rien de durable ne naît que de là. C'est la matière nerveuse qui a tout créé. Tout est né de la vibration constante de ses petits filets, de ses noyaux répandus dans la chair et massés dans le cerveau, tout, jusqu'aux plus délicates et immatérielles imaginations, tout, jusqu'à l'inexistence des chimères qui volent à travers l'infini. Ah! comme ils frémissent dans la solitude, ces nerfs fécondés, et quelles ondes ils émanent, où jouent avec facilité les ions de la pensée!

1er juin.

426

Mystères.—Comme j'écris ces vaines réflexions, « le Mystère de la Passerelle » passionne considérablement la curiosité publique et, comme aucun de nous ne possède la perspicacité de Dupin, nous attendons que le hasard ou la police nous apporte

la solution du problème. Pauvre M. d'Abbadie ! Sa famille désire ardemment qu'il ait été assassiné et on augmenterait beaucoup son désespoir en lui donnant la preuve d'une fugue. La religion, la propriété, la morale, tous les intérêts sociaux veulent le crime. C'est la seule solution qui puisse les rassurer, et ils sont si puissants que c'est probablement leur vérité qui triomphera et qui déterminera, dans le passé, l'événement nécessaire. Pourtant ! Ne dirait-on pas, pour parler le langage policier, que la fugue est « signée » ? Cette mise en scène de la passerelle correspond au caractère fantasque et mystificateur du personnage. Son oncle a été un des premiers explorateurs de l'Abyssinie ; lui-même a voyagé au Canada et y a demeuré. C'est par ces récits, à n'en pas douter, que la fièvre du Canada a gagné l'institutrice, puis ses frères. Il y a coïncidence de dates entre la disparition et le départ. Si on avait l'audace de prédire, on insinuerait que le rendez-vous général est à Montréal, et tout le monde serait rassuré, hormis la famille, bien entendu. Et, au fond, cela se comprend très bien.

Il se passera trop de jours avant que cet article paraisse. D'ici là on saura la vérité ou on ne pensera plus à cette histoire. Je ne me risque pas davantage dans le rôle des Dupin et des Edgar Poe.

Plus pressé, un journal demandait pourquoi on

n'avait pas déchaîné vers les paquebots allant au Canada quelques ondes hertziennes, rappelait leur rôle dans l'affaire Crippen et la diligence de la police anglaise. Comment donc sont faits ces cerveaux qui confondent un homme honorable, coupable peut-être, seulement peut-être, d'amour, et un assassin ? Si brutale et maladroite qu'elle soit parfois, la police l'est donc un peu moins que certains journalistes, qui ne tolèrent pas qu'un monsieur disparaisse sans les prévenir. Dans leur zèle pour le tirage, ils confondent tous les rôles et ne semblent pas se douter un instant que, légalement, M. d'Abbadie était libre de fuir, même avec Mlle Benoit ou à sa suite, et que de la rechercher à son tour, policièrement, c'est affreuse indiscrétion dont il faut laisser le soin aux deux familles. Mais comme la famille de M. d'Abbadie le croit au fond de la Seine ou d'une malle, il se pourrait bien que ces enquêtes fussent horriblement indécentes. Quand donc apprendra-t-on à respecter la liberté absolue d'autrui, même dans les actes qui nous semblent le plus singuliers ? Il faut cependant remarquer que la mise en scène du début justifiait quelque émotion et que tout ce branle-bas semble avoir été organisé par l'imagination perverse de M. d'Abbadie. Perverse ? Peut-être joviale ? Peut-être malade ? La famille n'a pas donné, et comment l'aurait-elle fait ? les seules explications qui étaient de

sa compétence. Comment se comportait-il depuis quelques mois avec sa femme ? Ses allures avaient-elles subi quelques modifications mal dissimulées ? On a parlé d'une certaine antipathie d'apparence qu'il aurait manifestée envers Mlle Benoît, laquelle, d'autre part, se serait prétendue mal jugée et trop chargée de besogne. Il semble au contraire qu'elle l'ait admiré profondément et que son influence sur elle était certaine. Chaque fois qu'elle passa seule par Paris, M. d'Abbadie, comme par hasard, s'y découvrit quelque affaire urgente... Mais je recommence à faire le Dupin. Que l'on veuille bien considérer que je ne prétends amuser que moi-même.

427

Sur les fugues. — J'admire beaucoup ceux qui sont capables de fugues, telles que celle que l'on soupçonne. C'est probablement que cela est très éloigné de mon caractère et que j'y vois une audace et une décision merveilleuses. Peut-être n'ai-je pas le degré d'égoïsme nécessaire et je n'en tire, certes, aucune fierté. Il y a une sorte de liberté de laquelle je ne jouirai jamais, celle que l'on conquiert violemment sur ses habitudes et, comme dirait Senancourt, sur les convenances sociales. Il semble que le détachement philosophique nous forge des

chaînes de plus en plus solides. Libres par la pensée, nous nous soucions peu de l'être selon une réalité qui ne compte plus beaucoup. Le rêve et la logique de l'esprit nous suffisent. Les disparitions soudaines, momentanées ou définitives, n'étaient pas très rares autrefois, peut-être parce que les mouvements étaients plus surveillés, l'esclavage familial plus étroit. Maintenant, les libertés d'une heure, complètes et sans limites que leur durée. nous suffisent. La grande liberté nous fait peur. Malgré toutes les facilités que la civilisation lui offre, l'homme moderne est de plus en plus serf de la glèbe, c'est-à-dire de ses habitudes. Et qu'il s'éloigne un peu, dès que la chaîne s'allonge, elle se transforme en lettres, en cartes postales, en télégrammes, en petits instruments de servage, très sûrs malgré leur fragilité. Décidément, j'admire beaucoup l'évadé de la civilisation, celui qui, d'un cœur ferme, s'en va sans tourner la tête, vers son désir, vers sa folie.

428

Classifications. — Cette fugue, si elle a eu lieu, donnera peut-être à réfléchir aux amateurs de classifications morales. Il y a, disent-ils, d'un côté les chrétiens de tout ordre, esprits adonnés à une religion stricte, esprits à tendances spiritualistes,

et tout d'abord les catholiques pratiquants et manifestants. On peut avoir confiance en eux. Non seulement ils croient à la morale la plus pure, mais ils la pratiquent. Ils ont le sentiment du devoir familial, de tous les devoirs. De l'autre on voit des païens, des libertins prêts à donner toujours le mauvais exemple, méprisant les théories morales, etc. Il y en aurait trop long. Mais vous verrez que, s'il y a fugue amoureuse, ils découvriront que le personnage était en somme fort suspect. Aujourd'hui, c'est un saint. Demain, peut-être, ce sera un polisson.

429

Dernières réflexions. — Pour clore ces réflexions sans beaucoup de suite, on peut faire une remarque sur l'amour, encore qu'il n'ait peut-être rien à voir dans cette affaire. La Bruyère dit : « On n'aime bien qu'une seule fois, c'est la première. » Un autre, croyant que le contraire d'une vérité trop connue est une vérité originale : « On n'aime bien qu'une seule fois, c'est la dernière. » Je crois plus juste de dire que l'amour de jeunesse et l'amour de maturité, et souvent d'extrême maturité, sont si différents qu'on peut à peine les comparer. Le premier est l'expansion même de la nature; dans le dernier, il entre beaucoup d'arti-

ficiel. Il semble que les civilisations précédentes l'aient très peu connu. Racan et Molière placent le terme de la vie amoureuse à quarante ans, et à cet âge un homme est déjà, pour la fille de jadis, très précoce, un vieillard qu'elle ne regarde qu'avec crainte ou avec dédain. D'autre part, la jeunesse vieillissait très vite. A vingt-cinq ans, une femme est proche du déclin. La conception de la femme de trente ans fut, dans le temps, une audace. Sans nier que cette idée des limites de l'amour soit plus naturelle et en meilleure concordance avec la logique de la vie de reproduction, de tels extrêmes étonnent. On est surpris que l'artificiel, dont nous bénéficions, n'ait pas été découvert plus tôt. N'est-ce pas que les écrivains de jadis manquaient d'audace et se fiaient trop aux proverbes et aux chansons? On n'a peut-être observé vraiment la vie que de nos jours

430

Aéroplanes. — Le même jour où un aéroplane massacrait à Paris deux hommes politiques en vue, deux accidents pareils se produisaient en Allemagne et si, chez nous comme là-bas, les victimes avaient été des charpentiers ou des cordonniers, en aurait-on même parlé ? N'est-ce pas, en effet, l'habitude de ces engins de tuer ceux qui les montent ou ceux

qui les regarde ? Mais l'homme ne peut se passer de dangers. Ayant vaincu les périls naturels du voyage, il en crée de nouveaux, pour le plaisir de son activité et de sa curiosité.

16 juin.

431

Verlaine en pierre. — C'est très bien que, métamorphosé en pierre, Verlaine se dresse sur une pelouse du Luxembourg, au faîte d'une stèle historiée, d'où il peut contempler d'un regard ironique le panorama des morales. Ah ! Celui-là, au moins, n'eut de préjugés d'aucune sorte et ceux qui, sur le conseil muet de l'effigie, voudront lire ses œuvres complètes, s'ils y trouvent quelques fadeurs, y trouveront aussi quelques piments. Car ce poète, en ses moments divins ou médiocres ou bas, ne sut jamais très bien ce qu'il faisait. Il se passa aisément de nos vaines distinctions du bien et du mal, du bon et du mauvais. Il était né avant la répartition des sensations en catégories, celles dont on se glorifie et celles dont on rougit : en lui, elles donnent l'exemple de la promiscuité primordiale. Les anciens, familiers avec les stupres divins, l'auraient mieux compris que nous, dont la domestication chrétienne a oblitéré l'entendement,

et peut-être auraient-ils tout bonnement loué l'heureuse vertu de ses organes et la variété de leurs aptitudes. Pourquoi vouloir isoler de l'autre le poète sentimental? La sentimentalité de Verlaine a pour piédestal l'homme sensuel. Il faut les contempler ensemble, — parallèlement. Verlaine est un exemple de sincérité humaine dont on ne peut mépriser un ordre d'aveux sans diminuer la franchise des autres. Il était ainsi, e tce n'est qu'ainsi qu'il est le miracle Verlaine.

432

Autres poètes, autres bustes. — La place leur devient mesurée. J'entendais donc dire l'autre jour qu'on pourrait orner de leur effigie les lieux mêmes qu'ils ornèrent le plus souvent de leur présence. L'on verrait ainsi Moréas, sur un piédouche, au café Vachette; la Closerie des Lilas serait, d'un commun accord, réservée à Paul Fort. Qui sait, si Verlaine avait eu son buste et sa gaîne au François Ier, cela aurait peut-être préservé ce café de la destruction? Je ne vois nulle irrévérence dans cette idée. Ne voit-on point aux foyers et promenoirs des théâtres les images en marbre des auteurs célèbres de la maison où retentit leur parole ? Et les cafés de la Rive Gauche ne furent-ils pas et ne sont-ils pas les portiques modernes ? Je le jurerais : *l'Art*

Poétique de Verlaine a été écrit au café. C'est au café que Moréas, qui je le crois composait de mémoire, lançait ses vers nouveaux, et plus d'une ballade française est née à la Closerie. Il est peut-être sorti des cafés et des brasseries plus d'œuvres mémorables que des bibliothèques, ces vastes tombeaux. Je connais un homme de science qui va y écrire ses articles de biologie et je sais qu'un philosophe y a conçu et en partie rédigé des études importantes. C'est que le café offre au rêveur et au méditatif la solitude modérément bruyante qui nous convient le mieux. Et puis le café est un endroit où on se sent libre, souvent plus libre que chez soi. On s'y réfugie également contre l'isolement et contre la promiscuité du ménage. Le café est aussi le lieu idéal pour les disputeurs, les discoureurs, les teneurs de cercle, les prêcheurs d'esthétique. L'âme des jeunes gens y est plus docile, s'y plie mieux à la bonne parole. Toutes les révolutions littéraires ou politiques sont nées au café.

433

Le Culte du latin. — Conrart, chez qui est née l'Académie française et qui en fut le premier secrétaire perpétuel, Conrart, célébré pour « la pureté de son goût », n'avait point étudié le latin.

On pouvait donc, sans cela, faire figure, au grand siècle, dans le monde poli. La Rochefoucauld, malgré son ignorance tardivement comblée par des lectures sans méthode, trouva pour sa pensée des formules si nettes qu'elles étonnent toujours. Saint-Amant, non seulement ignorait le latin, mais s'en gaussait. Ces exemples, les premiers qui me viennent à l'esprit, car il y en a bien d'autres, ne laissent pas que de faire réfléchir. S'ils ne prouvent rien contre l'usage du latin dans l'éducation, ils ne témoignent guère en sa faveur. Ils pourraient même fournir un commencement de raisonnement à qui voudrait démontrer qu'une civilisation latine, même littérairement raffinée, se peut concevoir en l'absence du latin. La première partie de notre littérature nationale évolua généralement loin du latin, connaissance de clerc, quoiqu'il y eût aussi des clercs jongleurs, comme Chrétien de Troyes ou Benoît de Sainte-More, cher à Moréas. Enfin, de nos jours, tout le monde sait qu'il y eut et qu'il y a des écrivains sans lettres latines, des femmes, des hommes aussi, fort supérieurs en talent et en expression du talent à tels docteurs et agrégés de l'Université. Alors, quoique latinisant (oh ! fort modéré), quoique adhérent à l'une des ligues « pour le latin », je demeure perplexe. Si le latin m'a été utile, c'est peut-être que je l'ai regardé d'un autre œil que la plupart de ceux qui le van-

tent comme méthode d'éducation. Je lui ai demandé de m'ouvrir des coffres inconnus et méprisés de ceux-là mêmes qui en connaissent le contenu. Ce fut de la fantaisie. Je n'ai pas de vraie culture classique, je ne suis pas un humaniste. Rien du professeur de belles-lettres : il m'a toujours été impossible de reconnaître, en dehors du point de vue strictement linguistique, un haut et un bas latin, une langue qui aurait des vertus éducatrices et une autre qui n'en aurait pas. On écrit toujours bien quand on se sert avec ingénuité de la langue littéraire de son temps. Croit-on que le français écrit d'aujourd'hui diffère beaucoup, en valeur, du latin dont se servait, au XIIe siècle, Mathieu de Vendôme? Notre français littéraire est parlé. Oui, par nous et par ceux qui nous lisent, comme langue d'apparat. Descendez et écoutez, si vous voulez connaître le vrai français usuel.

Pour revenir à la question en litige, un point du moins est certain, c'est que les études superficielles sont plus nuisibles qu'utiles par la dispersion de l'attention qu'elles provoquent, et qu'on distribue aux enfants les éléments de beaucoup trop de choses d'une manière trop fragmentaire. La méthode universitaire semble tenir en deux mots : hachoir, gavage. Avec un système plus suivi, on trouverait, comme jadis, sa place au latin, même dans un enseignement largement scientifique comme il con-

vient. Le latin! sa connaissance, même imparfaite, m'a été trop agréable pour que je la dénie aux hommes qui viennent. Ce que vaut *rosa*, *la rose*, au point de vue éducatif, je n'en sais rien et je ne me hasarderai point à affirmer qu'on ne saurait bien, sans cela, apprendre à raisonner, mais cela donne peut-être à la vie une autre couleur.

434

Architecture — Si l'on se souvient de ce que j'écrivais ici même, il n'y a pas longtemps, sur l'architecture et les architectes contemporains, on lira cette lettre avec intérêt, en même temps qu'on la trouvera modérée :

23 mars 1911.

Monsieur Remy de Gourmont,

De votre épilogue « Architectes », je déduis, aux premiers mots, que vous êtes de parti pris. Tant pis!

Je n'aime pas plus que vous la Samaritaine et probablement avec vous, j'aime mieux les anciens styles.

Mais d'abord êtes-vous sûr que le Directeur de la Samaritaine, bon commerçant, assurément, n'a pas ses raisons de penser autrement, et son succès commercial doit lui paraître plus intéressant que vos, mettons nos préférences.

Ensuite, pour appuyer votre opinion, vous empruntez les mots que je trouve, comme vous, mais pas dans le même sens, bons à se rappeler, de Mallarmé.

Moi, je me les rappelle pour lui retourner le compliment, et je trouve que sa littérature ne vaut pas mieux que l'architecture de la Samaritaine.

Je vous demande pardon de la prétention, mais je ne vois pas pourquoi vous auriez plus raison que moi, et si je ne redoutais une plus longue lettre, j'aurais toutes sortes de solides raisons à vous donner.

Espérons que l'avenir fera à l'architecture décadente le sort qu'il a fait à la littérature qui lui a montré le chemin.

Croyez, Monsieur, malgré votre intempérance d'un moment, au plaisir que j'éprouve souvent à vous lire.

Un architecte de vos abonnés.

Certes, le rapprochement entre l'architecture baroque et le style de Mallarmé est bien fait pour nous choquer, mais on comprend mieux les excès en voyant nos actes transposés dans une forme différente d'activité. Il faut réfléchir à cela, à un sonnet de Mallarmé, érigé en campanile. Que cela donnerait-il? Pas de la pacotille comme les clochetons de la Samaritaine, assurément, mais peut-être un dessin et une couleur qui nous choqueraient également. L'œil est à la fois très sensible et très routinier, facile à tromper et difficile à satisfaire; oui, je voudrais que l'on me fît une pagode en style Mallarmé. Mais il y faudrait son génie. Enfin le rapprochement n'est pas sot et peut donner à penser.

16 août.

435

La Délicatesse en amour. — Ce don, car c'est un don et que nul, par définition même, ne peut acquérir, on l'a reçu du ciel, c'est-à-dire de la nature, et on s'en sert, soit comme d'un talisman pour se faire aimer, soit comme d'une herbe maudite, pour se faire souffrir. Laissons ceux qui exploitent pour leur égoïsme cette divine vertu : le profit qu'ils en tirent annule le mérite. Ils donnent beaucoup, c'est vrai, mais pour recevoir ; ils ne sont pas des usuriers, ils sont d'honnêtes banquiers qui, prêtant à un intérêt loyal, s'assurent ainsi de solides affaires.

L'amour est soumis aux lois communes. Donner sans recevoir, c'est s'appauvrir, c'est se vouer à la ruine. A mesure que l'on fait d'une main l'aumône de soi-même, il faut, de l'autre, recevoir en aumône la monnaie d'un cœur. Pourtant, il y a un art suprême : c'est quand on donne volontairement plus qu'on ne reçoit ; ou, du moins, quand on a la volonté de donner davantage ; c'est quand on s'oublie soi-même pour veiller au plaisir de l'être que l'on adore ; c'est aussi, et surtout, quand cet effort est commun aux deux parties : mais alors, quelle

récompense ! Le dévouement à l'amour se trouve payé à un si haut prix que la vie entière, pendant quelques instants divins, semble peu de chose auprès de ces instants mêmes.

Tout cela n'est pas encore la vraie délicatesse en amour. Pour qu'elle soit vraie, il faut qu'elle se dissimule, qu'elle s'avance, voilée et discrète, presque timide, inquiète, s'offrant, non comme une maîtresse, mais comme une esclave qui sait sa valeur et celle de son cœur.

L'amour est physique ; cependant que vaut, tout seul, l'amour physique? Beaucoup. Mais l'autre amour, la tendresse, lui donne une valeur de rayonnement cent et mille fois plus grande. L'amour de délicatesse, celui qui est prêt même au sacrifice, devient, s'il peut se satisfaire, une source de volupté telle que la tête en tourne. Ces amants disaient ; Nous sommes ivres ! Ivresse réelle, mais différente de l'autre ; car l'une a l'inconscience, et l'autre, au contraire, exalte jusqu'à l'enchantement la joie de vivre, la joie d'avoir sacrifié ses forces pour l'affirmation de la vie et la conquête de volupté.

La délicatesse jouit de l'amour et se chauffe au plaisir ; elle veut le plaisir, mais elle ne le veut pas séparé du plaisir de l'être qu'elle regarde et qu'elle aime. Recevoir est délicieux pour elle ; donner est divin. Il lui faut un miroir ; elle contemple des

yeux qui deviennent doux comme des yeux de petit enfant, tout ce corps qui fuit comme celui de cette petite fille endormie que sa mère porte au berceau ; elle sent à ses mains les frisssons de ce corps chantant dont chaque nerf est la corde d'un violon ; elle se fond dans l'amollissement final où il semble que la chair n'est plus qu'un fruit doux et mûr que des abeilles visitent et caressent.

La délicatesse veut tout cela, parce que tout cela est bon pour l'être qu'elle aime ; elle n'en voudrait pas, si elle était seule à recevoir. Mais peut-être serait-elle fâchée, si elle était seule à donner. Elle veut communier. Il est des moments, pourtant, où elle se résigne à accepter un plaisir plus grand que celui qu'elle dispense ; et c'est la plus belle de ses habitudes. Cela arrive quand l'amour de chacun lutte de délicatesse. Alors, il faut savoir se faire esclave d'un esclave et accepter d'un cœur humble la volupté qui n'est partagée que par le plaisir de pouvoir la donner. Cette attitude dispose à rendre la pareille, sans honte, et l'être aimé la recevra de même. Ainsi la délicatesse imagine la communion alternative et trouve encore un moyen de s'y déployer tout entière. Ces vues sont transportables selon toutes les variétés de l'amour et le mysticisme, qui y trouverait une explication, aurait pu les dicter.

C'est que l'amour n'a qu'un vocabulaire pour

exprimer ses diverses formes, qui d'ailleurs se rejoignent dans l'unité la plus haute. S'il faut désigner un domaine particulier, ce sera l'amour-fonction, l'amour où la volupté, alors accessoire, n'entre que comme moyen. Tel que créé par l'intelligence humaine, l'amour est son but à soi-même et il remplit aussi bien cette fin dans les attitudes d'âme que dans les attitudes corporelles. On dirait que le langage mêle tout cela pour avoir un prétexte à revenir sur ce sujet capital pour le bonheur humain et aussi afin de permettre les entretiens décents. La terminologie mystique met les frénésies de l'amour à la portée des esprits les plus timorés. Le mot de sainte Thérèse représente le plus haut degré de la délicatesse en amour : « Mon Dieu ! que je sois damnée, pourvu que je vous aime ! » Mais il suppose chez l'amant du divin une telle insensibilité qu'il nous semblera toujours inhumain. Il ne l'est pas, et comment le serait-il, puisqu'il a été proféré ? Se retrancher de l'amour pour mieux aimer, c'est une dernière attitude, au delà de laquelle il n'y a rien. C'est le point où l'amour ressemble le plus à l'orgueil, où les deux sentiments qui diffèrent le plus se rencontrent et se touchent à l'infini.

436

Le Lucane. — On m'a envoyé des Pyrénées,

dans une touffe de bruyères, un lucane, ce grand coléoptère à formidables et inoffensives cornes, que le peuple appelle un cerf-volant, et je fus un peu surpris de trouver parmi les bruissantes petites fleurs ce monstre des insectes. Cependant, je me familiarisai, je me mis en tête de lui assurer au moins quelques jours de sa brève existence. Mis dans une armoire de verre, il s'obstinait à scruter les montants qui lui rappelaient l'arbre natal, et patiemment il attendait qu'en découlassent les sucs accoutumés. Alors j'eus l'idée de le nourrir avec des épluchures de pêches saupoudrées de sucre ; il accepta cela et vécut ce que vivent les lucanes, quelques soirs, car ces magnifiques et délicates bêtes sont destinées à périr dès qu'elles ont fécondé une femelle, et pourtant quels chefs-d'œuvre de construction, de mécanique, de coloris ! Prodigue nature, et comme tu te passes bien d'intelligence et même de tout instinct non élémentaire ! Qu'est-ce que c'est que de vivre, si un lucane vit ?

J'écris cela pour qui me l'envoya et qui me fit plaisir.

437

La Petite ville. — La petite ville est agréable à contempler. On voit de partout et c'est toujours la même île de pierres accumulées émergeant d'une mer de verdure. D'entre les pierres, il surgit quel-

ques rocs sveltes et dentelés, ce sont les flèches de ses églises, jadis phares des âmes. De toutes ces pierres, à toutes les heures, tombe le rire des cloches : l'air limpide se résout en musique, comme, l'hiver, l'air gris se fond en pluie. Les ondes sonores dispersées, le silence, rassuré, recommence sa promenade éternelle le long des rues mortes.

16 septembre.

438

La Joconde. — Ce tableau n'était célèbre au-dessus de tout dans le public que parce qu'on l'avait situé à la place d'honneur du Louvre. Mis au même rang que tel autre Léonard dans la grande galerie, sa disparition n'eût pas suscité le même émoi. Est-ce un miracle d'art ou n'est-ce que de la peinture très habile ? J'ai toujours trouvé la Joconde plus curieuse que passionnante. Cette tête blafarde, démesurément large, n'est pas belle, et, sans l'énigme de son sourire, serait presque répulsive. Les yeux sont en contradiction avec la bouche : ils sont bienveillants et la bouche est méchante. C'est un jeu savant, dont seul était capable Léonard. Ce n'est pas assurément un portrait, quoi qu'en dise Vasari, surtout pas un portrait ressem-

blant, mais une combinaison, sur un masque, de sentiments contradictoires. On a dit que la figure était masculine, on y a même vu un portrait d'homme. Ce n'est ni un homme, ni une femme, mais un exemple de peinture analytique, un problème de psychologie picturale à demi résolu par un homme dont le talent submergea souvent le génie.

C'est de la présente *Joconde* dont je parle. Elle ne ressemble plus guère à celle qui enthousiasmait Vasari et à laquelle, du reste, je ne crois guère. Il y voyait pourtant un coloris délicat et vrai qui dans l'œuvre présente n'existe plus. Où sont ces belles narines roses et tendres, la bouche rouge et dont le rouge se fondait aux extrémités avec le rose des joues ? Où sont ces vaisseaux de la naissance de la gorge où l'on voyait battre le pouls ? Où est le duvet de la peau, la transparence vivante des yeux d'eau ? Réponse de Enrico Panzacchi : « La *Joconde*, quoique gâtée par une mauvaise restauration... » La *Joconde* n'est qu'un souvenir et un témoin effacé. J'ai vu un jour resplendir comme un cuivre tout neuf le S. Jean-Baptiste que j'avais connu tout noir.

Quel que soit, en dehors de la curiosité qu'elle a toujours éveillée, le mérite de la *Joconde*, sa disparition du Louvre est une question étrangère à la peinture. On aurait volé un Canaletto, ce qui ne serait pas une très grande perte, qu'elle serait la

même, mais on a tant disserté là-dessus, depuis un mois, dans la presse, que je ne trouve rien de neuf à dire, sinon que dans un musée, quel qu'il soit, le vol est toujours possible, parce que, pour parfaite qu'elle soit en principe, la surveillance a toujours des trous. Tant qu'on n'organisera pas la sécurité du Louvre comme la sécurité des caves de la Banque de France, des fuites seront possibles. Ce qu'il faudrait, c'est que le Louvre fût toujours plein de visiteurs, seule sauvegarde. Il s'engendre alors une police spontanée qui est la meilleure et peut-être la seule légitime. Il est d'ailleurs si facile de faire des projets de règlement que je m'en abstiens. Je laisse ce soin à ceux qui sont encore moins familiers que moi avec cette maison. Le plus ardents seront ceux qui, l'autre jour, s'arrêtaient désorientés devant le bureau des cannes et parapluies et s'informaient de la situation du salon carré. C'est à de tels néophytes qu'il faut demander des lumières. Il y aura une belle discussion là-dessus à la Chambre. On pourrait en profiter pour classer en plusieurs catégories les députés : 1° ceux qui ne sont jamais entrés au Louvre ; 2° ceux qui n'y sont entrés qu'une fois. Voilà les gens compétents à la fois en peinture et en administration. Laissons-les faire.

1er octobre.

439

A propos de Théophile Gautier. — De tous les personnages qui revivent avec leurs gestes, leurs propos, leurs manies, dans le « Journal » des Goncourt, Théophile Gautier est l'un des plus plaisants à regarder et à écouter. C'est, en 1860, un homme déjà sur le déclin, qui a volontairement, ou au contraire sans y penser, assumé de lourdes charges, et qui plie sous le fardeau avec une bonne humeur apparente et avec un désespoir intérieur. Nulle pose dans cette double attitude vis-à-vis des autres et vis-à-vis de lui-même. Il est la simplicité et la loyauté mêmes. Cette conception de la vie est élémentaire, sans doute, mais elle plaît. On a donc raison de s'occuper enfin de Théophile Gautier et de mettre enfin à leur vraie place l'homme qui fut admirable et son œuvre d'écrivain, qui est belle et durable en plusieurs de ses parties. Il a passé pendant longtemps pour un écrivain immoral, près des gens qui s'intéressent à cette question saugrenue et qui font tenir toute la morale dans les relations intersexuelles. Il est vrai qu'il n'avait nul christianisme. C'est sans doute ce qu'on reproche à cet homme ingénu et amant de la beauté plastique. Il suivait sa nature, qui était celle d'un sculpteur bien

plus encore que celle d'un poète, et jamais il ne lui vint à l'esprit qu'une chose belle par ses formes pût être laide par ses intentions. Il ne concevait pas non plus qu'on pût s'occuper de métaphysique, et là encore ses idées, très élémentaires, sont très saines. Un jour, ou plutôt un soir après dîner que la conversation, c'était encore un sujet de conversation, avait viré vers ces questions et qu'on posait devant lui l'immortalité de l'âme comme un principe, il dit tranquillement :

« C'est inadmissible. Vous figurez-vous mon âme gardant conscience de mon moi, se rappelant que j'ai écrit au Moniteur, quai Voltaire, 13, et que j'ai eu pour patrons Turgan et Dalloz... Nous admettons parfaitement l'inconscience avant la vie, ce n'est pas plus difficile de la concevoir après. Tenez, la fable des anciens, la coupe du Léthé, voilà ce qui doit être. Moi, je n'ai peur que de ce passage, du moment où mon moi entrera dans la nuit, où je perdrai la conscience d'avoir été... »

J'aime ces arguments et j'en goûte la candeur. Au fond, ce sont peut-être les meilleurs. Chaque fois que l'on répondra aux « grandes questions » avec cette simplicité d'enfant, on aura le dernier mot.

Lisons, dans Judith Gautier, dans Bergerat, dans les Goncourt, les conversations de Théophile Gautier. Elles sont admirables.

440

Stendhal et Larroumet.— « S'il rend une éternelle visite à Molière, il sera le bienvenu sous les colonnes. » Et M. Claretie ajoutait : « Mais il eût protesté... » C'est de Stendhal qu'il s'agit. Et ce n'est pas contre le patronage de Molière qu'il eût, comme le croit M. Claretie, protesté, c'est contre le voisinage de Larroumet. Stendhal n'a jamais répudié Molière. Il a protesté contre le culte excessif qu'on lui rendait dans les années qui précédèrent le romantisme. Il ne l'a pas nié, il l'a remis à sa place et en son temps, comme il l'a fait pour Racine. Mais eût-il été encore plus dur pour la dramaturgie classique, ce n'est pas une raison pour accoler son effigie à celle d'un valet de comédie comme Larroumet. On sait cependant pourquoi ce médaillon a été plaqué contre le mur de la Comédie-Française, quoiqu'il ne soit nullement explicite des souvenirs qu'il commémore. Il était fort bel homme, il avait la voix très chaude et très prenante, la phtisie et l'amour le dévorèrent... Stendhal a vraiment quelques autres mérites. Il ne fut pas beau, il fut sans éloquence, il aima l'amour plus qu'il ne le pratiqua, il écrivit une demi-douzaine de livres merveilleux. A mettre en latin. On en

profiterait pour écrire sous Larroumet : *Locutus est et fuiuit.*

441

Insinuations. — Les contemporains de Béroalde, dit Vapereau, n'étaient pas aussi choqués que nous le sommes par ses obscénités. — Parlez pour vous, cher Monsieur, parlez pour les hypocrites. Les autres vous diront, s'ils osent : Ces obscénités me délectent et je trouve qu'il y en a bien peu d'un peu raides. On a envie d'en ajouter. Mais l'obscénité, c'est la joie naturelle, l'obscénité en actes, en paroles, en imagination.

— Je n'aime pas les gens graves, les personnes qui savent qu'elles doivent l'exemple du sérieux...; les moralistes ; les gens qui disent : de mon temps ; les gens qui hochent le menton ou plissent la bouche; les gens qui se recueillent pour ne recueillir rien ; les gens qui ont des idées : moi, vous savez...; les gens qui ont des principes : moi, je vous dis...

442

Sur le hasard. — Le monde, dont nous sommes, m'apparaît, après beaucoup de réflexions, telle qu'une œuvre de hasard, évoluant à la limite du possible dans un milieu qui a peut-être été apte

à la vie, mais qui s'est constamment éloigné de ses conditions premières.

On y perçoit à la fois une constance et une déchéance. De la simplicité, souvent très complexe, de l'être monocellulaire à l'animal supérieur, le progrès n'est guère que dans la vulnérabilité.

La volonté de la nature n'est qu'une superstition. Intentions, finalité, protection de l'espèce, chimères! Tout n'est que hasard, dans ce qui arrive et dans ce qui n'arrive pas.

Les lois naturelles sont parfaitement compatibles avec le hasard. Le hasard d'une chute n'empêche pas que la chute n'ait lieu selon les lois de la pesanteur, car le hasard ne peut faire qu'un objet soit tantôt lourd et tantôt léger. Il nous faut donc prendre la matière comme elle est, avec ses propriétés ; cela n'empêchera nullement le hasard d'avoir joué son rôle dans la nature. Qu'un homme dans une foule, un bélier dans un troupeau regarde à droite et à gauche, et, quoique ce geste soit nécessité, sans doute, une vie va naître selon la femelle qu'il distingue, un individu et non un autre : hasard. Nous sommes tous les fruits de ce hasard, qui domine tous les autres, tous ceux parmi lesquels cheminera, en se croyant libre, notre vie précaire, déterminée en son point de départ.

Au lieu de hasard mettons nécessité, et ce sera a même idée, car pour moi le hasard est ce que

les anciens appelaient le destin, — l'inexplicable, ou pour ceux qui ne désespèrent jamais, pour les optimistes, l'inexpliqué. Dès que les causes sont en grand nombre, et nous ne pouvons pas supposer un moment où elles ne furent pas innombrables, le hasard est apparu. Il n'est autre chose que la négation de la liberté, mais il est aussi l'imprévu qui en est l'illusion. Or, cet imprévu étant déterminé, il y a, au fond du hasard, non pas des lois, mais la nécessité. On voit que, pour exprimer l'essence des choses, le mot employé importe peu, les lois elles-mêmes étant le produit du hasard et ne pouvant être que cela.

Il ne faut se servir qu'avec prudence, et seulement avec la restriction qu'il ne s'applique qu'à un ordre momentané, du terme : loi. La loi n'est que le hasard advenu. La loi même est née du hasard, sans que l'on puisse d'ailleurs concevoir un temps où le hasard régnait seul, ne s'était pas réalisé sous la forme de loi.

Il faut s'arrêter, on entrerait dans la théogonie.

1er novembre.

443

Maroc. — Je l'avoue, je n'ai guère vu, dans les menaces d'un conflit avec l'Allemagne, que les

embêtements d'une guerre qu'il fallait éviter, non peut-être à tout prix, mais qu'il eût été raisonnable de payer même un bon prix. Et que les négociations prennent un tour très favorable, qu'il ne s'agisse plus que de céder un morceau de l'inutile Congo, inutile pour nous qui l'avons déjà vendu à des sociétés belges, et les Français ne sont pas encore contents ! Je renonce à participer à un sentiment national qui n'est fait que de vanité, d'amour-propre et de politique.

Etant donné l'état de l'Algérie, on comprend fort bien que l'Allemagne, pour peu qu'elle ait des intérêts au Maroc, ne nous ait pas laissés nous y établir sans exiger quelques garanties. Elle désire donner de l'extension à son commerce, et le commerce est une question dont la France se désintéresse. Je n'ai pas qualité pour défendre les ambitions commerciales, mais on m'a dit que les Etats ne subsistaient que par là. Nous n'exportons que des discours et des articles de journaux : je me demande si ces denrées d'éloquence sont très rémunératrices. Depuis cinquante ans et plus que l'Algérie est entièrement pacifiée, nous n'avons encore pu établir un service honorable de bateaux entre la côte d'Afrique et la Provence. Un de mes amis, qui en revient, et qui avait été tenté d'acquérir là-bas un petit domaine, a reculé devant les conditions inconfortables du voyage. Tant que l'Algérie sera

fermée aux lignes de bateaux étrangers, ce sera un pays incertain et sans beaucoup d'avenir. C'est probablement de la politique, aussi, mais c'est à coup sûr de la folie patriotique. Au moins, grâce à l'accord franco-allemand, on pourra aller au Maroc, et peut-être que les lignes françaises, stimulées par la concurrence, y seront tolérables. Dans vingt ans, la situation sera très claire sur les côtes barbaresques. La Tunisie et la province de Constantine seront exploitées par les Italiens ; la province d'Alger et le Maroc par les Allemands ; l'Oranie par les Espagnols. Sur tout cela, le drapeau français, c'est-à-dire le drapeau de l'Administration, sauvera la face.

Mais ces côtes barbaresques sont un bien autre sujet de méditation et elles témoigneraient à elles seules de la vanité des conquêtes coloniales. Elles furent phéniciennes, romaines, vandales, grecques, arabes, turques, espagnoles, avant d'être partagées inégalement entre les trois puissances de la Méditerranée occidentale, et la plupart de ces dominations y ont laissé des traces, plus ou moins fugitives, de leur passage. On dirait vraiment que toute construction dans l'Afrique du Nord ne peut être élevée que sur le sable. Cela tient probablement moins à la nature du sol, car ce sable est ici métaphysique, qu'à l'incapacité des races conquérantes à s'assimiler avec patience la vraie nature africaine.

Et la race autochtone y est sans doute plus incapable encore que toute autre. C'est un grand malheur pour une terre d'avoir eu pour premier possesseur un peuple impuissant à la modeler puissamment. Sur les malfaçons originaires la civilisation ne fait jamais que semblant de s'établir. Le Maroc, cependant, pourrait être une exception à cette vue d'ensemble, car c'est un pays à fleuves, et un fleuve est par lui-même, si le climat n'est pas trop contradictoire, un commencement de civilisation. De fleuve et de mers : ainsi un chapelet de ports sur les côtes, de cités agricoles à l'intérieur. Ces conditions y ont donc façonné une race primitive meilleure et plus unie au sol dont elle vit. Il n'y a pas bien des siècles, le Maroc et l'Espagne du Sud, c'était tout un comme milieu, et le Maure qui passait de Grenade à Fez ne changeait pas d'existence. De toutes les acquisitions coloniales que pouvait faire, dans le vieux monde, l'Europe (je ne dis pas la France, seule, qui n'y sera jamais que la force militaire et la force administrative), c'est assurément la plus belle et la seule qui ait une valeur vraie, valeur de terroir, valeur de race dressable et en partie dressée. Pour qu'une colonie vaille, il faut que la race qui la détint anciennement soit forte ou que, de même que dans la presque totalité des Amériques, elle soit nulle. Les races intermédiaires, les races coriaces, qui cam-

pent sur un sol sans y creuser de fondations, le gâtent à jamais et les meilleurs conquérants n'en feront rien.

444

Le Sens de l'histoire. — Il y a une manière de savoir l'histoire, d'avoir réfléchi à l'histoire, de s'être donné l'illusion de comprendre l'histoire, qui empêche qu'on prenne un intérêt vrai aux choses contemporaines. En ce sens, si c'est un devoir pour l'homme de participer à la vie sociale, nationale et internationale, l'histoire est immorale. L'histoire enseigne le désintéressement. Quoi, une guerre qui fait changer de maîtres l'Alsace et une partie de la Lorraine, vous voulez que cela me passionne? Mais cette aventure est arrivée sept ou huit fois. Reportez-vous donc aux guerres et aux partages qui suivirent la mort de Clovis, puis la mort de Charlemagne, dont Napoléon n'a fait qu'imiter la manie conquérante. Leurs deux empires, au grand moment du second, sont quasi superposables. Laissez-moi lire dans Eginhard l'histoire de Napoléon Ier. Peut-être que les anecdotes diffèrent, mais je m'intéresse à l'histoire et non aux anecdotes. Et Tripoli? Ce n'est qu'à peine de l'histoire. Savez-vous que, quand Charles-Quint eut la fantaisie de prendre Tripoli, il n'eut pas celle de

le garder et qu'il en fit cadeau aux chevaliers de Rhodes, ainsi que de l'île de Malte? L'histoire nous apprend à n'attacher aux choses qu'une importance relative, et cette importance en effet est très souvent nulle au point de vue philosophique.

Quand on connaît les histoires particulières qu'on nomme histoire littéraire, histoire de l'art et qu'on a l'esprit tourné à toujours en référer du présent au passé, notre littérature et notre peinture présentes diminuent singulièrement de valeur. Ce roman, qui passionne nos contemporains, que tout le monde veut lire, dont le monde parle, vous n'êtes pas longtemps à le classer parmi ces livres de jadis dont il est avantageux ou ridicule de connaître le titre. Qui peut dire si le poète d'hier, auquel on élève un monument aujourd'hui, sera autre chose qu'un des « Cent poètes lyriques » des premières années du vingtième siècle ou des dernières du dix-neuvième? L'histoire de la littérature aussi est immorale; elle est destructive du présent. Heureusement que nul ne songe sérieusement que les jugements futurs puissent différer, sinon en justice, des jugements présents. Et la justice, pour qui n'acquiert pas avec ses livres la gloire et la fortune, est toujours l'illusion que la postérité ne lui refusera pas du moins le premier de ces bienfaits.

Il est donc tout à fait légitime de considérer l'i-

gnorance en ces matières comme beaucoup plus favorable que la science au maintien de l'activité humaine et de la haute idée qu'elle doit se faire d'elle-même pour persévérer dans ses efforts et dans ses illusions. La croyance absurde au progrès indéfini, qui domine aujourd'hui, neutralise en partie les mauvais effets de la connaissance historique, mais au prix de contradictions épouvantablement bêtes, pour qui les surprend. Si l'étude du passé n'est que l'étude des moments inférieurs de l'humanité, rien n'est plus inutile. Si elle nous enseignait, par hasard et comme je le crois plutôt, que le présent n'est que la répétition du passé, elle serait encore inutile, mais de plus dangereuse, parce que décourageante. On coupe court à ces mauvaises impressions en fermant les livres et en suivant assidument les champs de courses et les aérodromes. Et encore les champs de courses ne sont que du vieux-neuf byzantin et même de la bonne époque grecque. Les aéroplanes suffisent à édifier jusqu'au sublime la badauderie humaine, les aéroplanes que l'église bénit volontiers, « parce qu'ils volent près du ciel, parce qu'ils sont le symbole de l'âme qui monte vers Dieu ». De telles bêtises sont pour l'humanité une belle garantie.

1er décembre.

445

Une préface : Poésie. — Il y a une quinzaine d'années, quand le *Mercure* commençait en Bibliothèque, un des poètes qui allaient être édités me demandait pourquoi je ne publiais pas, moi aussi, un recueil de poèmes. J'acceptai l'insinuation pour les environs de l'année 1910, et je n'y pensais plus (car la vie nous comble de multiples soucis) et n'y aurais peut-être jamais plus pensé, quand se présenta une occasion très favorable. J'ai toujours aimé que le hasard régisse visiblement ma destinée, et dans l'ordre littéraire, comme en d'autres, j'ai si peu eu à me plaindre de lui que je lui cède volontiers. Pourtant ce n'est pas sans appréhension que je livre aux amateurs de poésie un recueil aussi hétéroclite et d'âge si divers, quoique le titre, *Divertissements*, soit d'une extrême modestie. Je ne plaide pas la sincérité. J'ai été sincère, quand il m'a plu de l'être, et d'ailleurs la sincérité, qui est à peine une explication, n'est jamais une excuse. Si j'en avais besoin d'une, je n'irais pas la chercher si naïve et j'aime mieux avouer qu'en somme il faut prendre au sérieux un titre qui ne l'est guère aux yeux de la plupart des hommes.

La joie, la joie cachée, le consentement intérieur, est un sentiment sans lequel je ne saurais vivre avec plénitude et avec lequel, non plus, je ne saurais longtemps me plaire. La plupart des *Divertissements* représentent les heures où, avant de prendre congé d'un mutuel accord, ce sentiment s'exalta un instant. La vie est discontinue et ne se compose que d'instants reliés par l'inconscience; la nature essentielle de chaque poésie change selon le caractère de ces instants où le poète a pu prendre conscience de lui-même. Les poésies de joie n'ont pas fleuri dans les jardins les plus heureux, ni les plus douloureuses dans les jardins les moins ensoleillés.

Il y a très peu, dans ce recueil, de poésies purement verbales, que domine le plaisir de régir le troupeau obligeant des mots, dont on sent bien que l'obéissance m'a découragé à mesure que je m'assurais de leur docilité excessive. Peut-être même trouvera-t-on que j'ai fini par concevoir le poème sous une forme trop dépouillée, mais cela était peut-être permis à l'auteur du *Livre des Litanies*, d'ailleurs rejeté d'un recueil, qu'il voulait représentatif d'une vie de sentiment plutôt encore que d'une vie d'art. C'est, sans doute, un malheur pour le poète quand il s'aperçoit enfin qu'il y a peut-être plus de poésie dans un regard ou dans un contact de mains, qu'il ne saurait en créer avec la plus périlleuse construction verbale. C'est un

malheur, parce que cela coïncide avec le dépeuplement de sa vie, au moment même où la faculté des miracles de l'écriture est sur le point de lui échapper aussi et parce que c'est là un inéluctable sentiment de dissolution où il ne peut plus noter que d'inutiles rêves et de tristes intentions. Mais comme c'est un malheur qui met fin à toute poésie, on espère qu'on n'en trouvera pas ici de traces trop visibles.

Il peut être curieux d'apprendre comment aucun genre d'études les plus opposées, selon le commun jugement, à l'exercice de la poésie, n'a pas tué, dans l'auteur des *Divertisements*, la faculté de se livrer avec foi (avec la foi apollonienne) à ces jeux jugés incompatibles avec la raison. A vrai dire, je n'en sais rien. Seulement je sens que, si la vie me l'avait permis, je m'y serais bien davantage attaché. Les poèmes les plus beaux (le sentiment n'est pas assez original pour être faux) sont ceux que je n'ai pas écrits ou qui n'ont laissé dans mes papiers que des traces imparfaites de leur naissance. Je dis cela en particulier d'un poème sur les yeux que j'ai médité longtemps et pour lequel j'avais relevé la couleur et toutes les changeantes nuances des yeux d'une centaine de femmes ou de leurs portraits, et rapproché tous ces précieux regards de ceux des pierres de couleur, qui sont moins lucides. Que d'autres divagations ! j'ai rappelé celle-ci, par piété

et par pitié envers moi-même et envers les yeux oubliés!

Temps perdu : c'est, à mon avis, ce qu'on pourrait dire de plus cruel et aussi de plus injuste à propos de ces *Divertissements* rêvés ou réalisés, car je n'ai pas bien la notion de l'utile, dont se targuent les hommes raisonnables, mais j'estime que l'on n'a jamais perdu le temps où l'on vécut sa vie (et laquelle donc vivrait-on?). D'ailleurs si un seul être choisi a été ému par un seul de ces vers, je suis payé de ma peine, déjà bien compensée par mon plaisir, et les moralistes eux-mêmes doivent s'en montrer satisfaits.

Rien ne serait mieux à sa place, peut-être plus que ces réflexions trop personnelles, en tête d'un volume de vers, que des remarques, en apparence désintéressées, sur la versification française. Mais à l'heure présente il semble que la technique poétique soit devenue aussi personnelle que la poésie elle-même, qui ne l'est pas peu. Les poètes l'ont enfin compris, que les autres l'admettent ou non : ils doivent se fabriquer ou avoir l'air de se fabriquer eux-mêmes leur instrument C'était, paraît-il, une coquetterie des vieux artisans d'avant les machines de façonner leurs outils de leurs propres mains, pour leurs propres mains, au lieu de les recevoir tout faits de l'industrie indifférente. C'est plus que jamais la coutume parmi les poètes de ne se servir que d'un

vers dont ils aient ordonné, à leur mesure, le degré de flexibilité. Encore que je me sois plié çà et là à l'antique rigidité du vers romantique, ou plutôt parnassien, j'ai un faible pour le vers incertain né au temps de ma jeunesse, au nombre incertain, aux rimes incertaines. Certes, si la langue française était, comme la langue latine, toute en syllabes sonores, également, avec des temps forts ou faibles, soumises à la prononciation, le vers plein serait de tous les vers celui que je préférerais; j'ai essayé, en d'autres pages, de dire la beauté de sa plénitude; mais le phonétisme français contient trop de lettres muettes auxquelles une versification purement nombreuse accorde, verbalement, une vie et une sonorité factices et, pour un homme des en deçà de la Loire, déplaisantes. A vouloir faire entrer dans le nombre du vers toutes les syllabes exactement comptées pour des unités, on gasconne une langue née et formée en des bouches moins décisives et qui se plaisent aux demi-teintes musicales, ou bien, si l'on néglige celles qui vraiment sont mortes, on ne parvient à l'harmonie nombreuse qu'en se fiant au hasard des injonctions de l'écriture, de la mémoire visuelle ou de je ne sais quelle tradition, venue d'un temps de certitude phonétique qui ne trouve plus créance près de nos oreilles. L'autre méthode exige aussi des complicités et aussi des divinations, mais elle s'appuie du moins sur l'usage

présent, et si elle demande au lecteur plus de pénétration, elle lui laisse aussi, en même temps qu'au poète, plus de liberté. C'est son principal mérite. Notre versification dite classique est basée sur la prononciation du XIVe siècle. On pouvait en ce temps-là, et peut-être encore un peu plus tard, écrire des vers parfaitement réguliers pour le nombre. Ronsard ne le pouvait plus, ni Racine, ni les autres, ni Verlaine. Aussi les laisses d'alexandrins ne sont-elles que des illusions, où qu'on les prenne, jadis ou naguère, et je ne fais pas de différence, sinon dans l'esprit et l'intention, entre les vers de Racine et ceux, par exemple, de M. Vielé-Griffin. Il me semble que j'ai montré cela, déjà, avec l'appui de preuves sensibles. Mais il fallait bien y faire allusion ici, non moins qu'aux métamorphoses de la rime, qui a enfin reconquis le droit à l'assonance. Le seul défaut de l'assonance des poètes contemporains est d'accepter comme assonance la rime pour l'œil des parnassiens, de ne pas tenir compte de la longueur des voyelles, mais peut-être sommes-nous mal préparés pour ces nuances qui, hormis en quelques cas trop frappants, sont mal fixées. Le provincialisme de quelques poètes fera naître des variétés dans l'homophonie, légitimes comme tout ce qui est un fait naturel.

Je n'insiste pas. Je ne veux que faire réfléchir un peu plus sur ces formes nouvelles d'une technique

qui a toujours beaucoup d'ennemis et de laquelle je suis loin de prétendre qu'on trouvera plus loin des exemples dignes de mémoire. Mais, si c'est surtout pour moi-même, c'est aussi pour quelques-uns et quelques-unes que je donne ce ballet : *Divertissements*.

1912

1er mai.

446

Une préface sur l'amour. — On s'est efforcé, depuis une centaine d'années, d'identifier deux états qui n'ont pourtant que peu de rapports ensemble, l'état d'amour et l'état de mariage. C'est tout à fait nouveau dans l'histoire des mœurs. Les anciens n'y avaient jamais songé ; les modernes, non plus. Il a fallu, pour permettre une telle association d'idées, la renaissance chrétienne qui a caractérisé ce siècle fameux par ses incohérences. Cela permet de parodier quelque peu le dire de Pascal sur la justice et sur la force. Les moralistes, ne pouvant vaincre l'amour ni faire qu'il devînt chrétien, l'ont mis dans le mariage où ils étaient sûrs de le déshonorer et même de l'assassiner. Certes, il serait plus commode et peut-être plus agréable même de trouver l'amour dans le mariage plutôt que d'aller le chercher au hasard des chemins de la vie, mais s'il s'y rencontre quelquefois, il n'y fait que de brèves stations pour laisser ensuite fort désem-

parés ceux qui se sont laissé prendre à un tel piège.

L'amour est passager et le mariage est permanent. Ce sentiment et cette institution sont à peu près contradictoires. D'ailleurs, l'amour n'est délicieux que dans ses commencements, ou bien il faut avoir le génie d'aimer pour en renouveler constamment la ferveur. Des amants parfois prennent en eux cette volonté, ils reçoivent cette grâce, à force de la désirer, mais les époux, confiants dans leur sécurité, croient d'abord qu'elle est une des conséquences du mariage et sont fort étonnés de voir qu'elle leur échappe. Ils s'ennuient, l'un en face de l'autre, à regarder des yeux qui ne parlent plus et des bouches sans baisers. L'amour ne dure pas, il se renouvelle. Or, le mariage s'oppose à ce renouvellement. Donc l'amour et le mariage sont incompatibles.

Le mariage a d'autres buts et d'autres mérites. Soit, mais ce n'est ni pour les contester ni pour les exposer que Octave Uzanne a écrit le présent livre. Cette matière ne l'intéresse pas. Il n'a point l'âme conjugale, ayant tout d'abord pris le parti de l'abstention dans le débat entre Panurge et Pantagruel. Le titre de son traité indique clairement son propos. Ils a écrit pour les amants un manuel du libre amour.

Tout d'abord il est un fait certain, c'est qu'on est

né amant comme on est né mari. Il faut, pour cela, des qualités spéciales dont la première est la sensibilité, c'est-à-dire l'aptitude à la tendresse. La plupart des hommes confondent l'amour avec le besoin d'aimer, dont Banville disait que c'était une expression et une idée à faire reculer des étoiles, et, bien entendu, ils confondent audacieusement ce besoin d'aimer, que l'on pourrait encore prendre sous un certain sens sentimental, avec ce besoin génésique dont Havelock Ellis a fait tenir tout le mécanisme en ces deux mots fort indécents : tumescence et détumescence.

Sans doute, tout amour, le mystique même, a une base physique et, l'ayant maintes fois affirmé, au grand scandale des imbéciles, je ne me contredirai pas en niant un parallélisme, d'ailleurs évident; mais la tumescence et son corollaire ne sont que des incidents naturels dans le roman de la tendresse. Lisez donc, page 19, la précieuse citation de Mme de Lambert. Vous verrez que ce qui symbolise tout l'amour pour le commun est peu de chose pour le véritable amant. J'ai même vu des amants d'expériences éluder ce « terme de l'amour », craignant douloureusement qu'il ne justifiât que trop son nom. Ils avaient tort, sans doute, avec toute leur expérience, car ce moment seul vaut par lui-même qu'on en risque l'épreuve. Le lien amoureux sort de la forge solide à supporter tous les chocs

ou fragile à céder à la moindre poussée. C'est une chance à courir, mais qui dira d'autre part la beauté du désir qui s'exalte en se crucifiant?

Ce sont là des traits trop exceptionnels. L'amour suit d'ordinaire une marche plus décisive, où le beau fleuve prend vite des allures de torrent. Après les premiers regards, les aveux plus ou moins déguisés, les légers contacts, les amants cherchent invinciblement à satisfaire le désir de mutuel plaisir qui crie en eux. Et « le terme de l'amour » est atteint. La nature n'en demande pas plus, et Don Juan non plus, qui lui obéit avec scrupule. Mais Don Juan est un peu borné. Cet homme, qui a mordu à tant de femmes, n'en a peut-être savouré aucune. Au fond, c'est un sot. Il a connu beaucoup de femmes, il n'a pas connu la femme, qui ne se donne jamais toute du premier coup. Figurez-vous un amateur de livres qui passerait en se promenant dans une bibliothèque, allongerait la main çà et là, ouvrirait, remettrait en place, continuerait son chemin en répétant toujours le même geste et qui aurait la prétention d'avoir lu, d'avoir rêvé, d'avoir médité ! C'est le Don Juan, amateur de femmes. Le Don-Juanisme n'est qu'une suite de viols plus ou moins consentis. Ce n'est pas ainsi que se conduit l'amant. L'être qui lui donne du plaisir est aussi celui qui lui donne du bonheur et il sait que le bonheur ne s'épuise pas comme on vide un verre

de vin. La femme qu'il a conquise, il veut en dépecer longuement l'âme et le corps, apprendre à lire dans ces yeux changeants, que le rêve clôt à demi et que la volupté agrandissait. On dirait parfois qu'elles marchent au supplice. La montée est douloureuse. Elles voient le sommet et l'atteignent rarement du premier vol. Il faut un peu d'habitude et que l'amant devine les caprices physiologiques de la chair et quels mots et quelles caresses l'âme et les nerfs attendent pour s'épanouir. Car le véritable amour n'est pas égoïste ou l'est tellement qu'il ne desserre l'étau que sur une proie broyée et ruisselante. Alors l'âme des femmes s'épanche comme une fontaine. Malheureusement, le moment parfois leur semble propice pour s'égarer en confidences sur leur prochain chapeau. Ce sont les charmes de l'intimité. Mais on devine parfois aussi que ce système de bavardages n'est qu'une manière d'alibi. La femme a la pudeur de sa joie, puis elle ne trouve pas, comme l'homme, des mots pour chanter sa volupté, ou elle ne trouve pas les mêmes. « Mon chapeau sera très joli » veut souvent dire : « Mon amour, je t'adore. » Il faut savoir cela.

Il arrive nécessairement, quand on est entré dans la forêt charnelle, qu'on repasse si souvent par les mêmes sentiers que les feuilles, les fleurs et les odeurs s'effacent, pâlissent, s'atténuent. On s'habitue aux épanchements, aux gestes, aux discours.

Le cri que l'on prévoyait arrive toujours dans la même modulation, et un jour vient où d'un commun accord on espace les rendez-vous, en attendant le jour où on les oublie. Puis, on se sourit sans étonnement et sans embarras, quand on se rencontre. C'est qu'on a déjà recommencé une autre partie au grand jeu de l'illusion. Et la vie passe. Mais je n'ai pas parlé des cas où l'un des amants s'est lassé plus tôt que l'autre. Ce sont probablement les plus fréquents. On n'est pas arrivé à obtenir le synchronisme des deux pendules. Comment pourrait-on l'exiger de deux cœurs? Il y a là pour l'un des amants de petites, ou grandes heures difficiles à passer. C'est une des rançons de l'amour. Aussi bien, on s'y attendait un peu. Les vrais amants n'aiment pas les tragédies. « Je ne sais compter que les heures aimables », me disait une femme de beaucoup d'esprit et qui a le sens véritable de la vie.

Je n'aime pas beaucoup la méthode de Don Juan, ni d'ailleurs aucune méthode, mais il faut avouer qu'elle peut valoir à l'amant d'étranges bonheurs. Dans ce cas, il n'est plus l'amant, il est le voyageur, le promeneur, le rôdeur, et il ne suit pas une méthode, il profite de l'occasion, tout simplement. Je pense à l'union brusque de deux désirs que le hasard a jetés l'un vers l'autre. Ce n'est plus le choix d'un être ennoblissant l'acte nécessaire ; c'est

l'espèce tout entière se mêlant en deux êtres avec une obscure frénésie. Pas de nom, pas de lendemain, mais un souvenir qui sera peut-être un regret, lors des rencontres trop civilisées.

Ecrire sur l'amour, c'est surtout résumer ses expériences, ou ses espérances, quand on est en âge d'interroger l'avenir; c'est, en un mot, se raconter soi-même. Je ne vois guère que Spinoza qui ait pu parler de l'amour avec un détachement parfait et une lucidité impersonnelle, situation que l'on considère généralement avec plus d'admiration que d'envie. En dehors de lui, il n'y a que des compilations, des aveux ou des désirs. Je mets les aveux au-dessus de tout. Je veux qu'un livre sur l'amour puisse être précédé d'une de ces anciennes estampes symboliques où le saint patient tient délicatement son cœur au bout de ses doigts. Et je passerais sur ce mauvais goût de l'image, en faveur de sa candeur. Mais j'aime assez que ces aveux m'arrivent enveloppés dans une piquante et plaisante doctrine. Je compte sur ma perspicacité pour les découvrir, comme « mouches en lait », tout simplement. Avant d'entamer l'éloge du célibat, Octave Uzanne en a mené sagement la vie, plus prudent que les poètes qui vantèrent l'ambroisie sans y avoir goûté. Cette précaution suffirait à me mettre en confiance, si je n'avais mille autres raisons pour écouter complaisamment ses discours. Un homme

parle de ses expériences. C'est une philosophie colorée par le rêve, car où mettrait-on du rêve, si on n'en mettait dans l'amour? Un chapitre m'a plu particulièrement par les petites dissertations concentrées qu'il contient sur plusieurs points rares de la théologie amoureuse :

Que l'amour colore la vie et comment une passion en renouvelle la sève et l'éclat ;

Mais combien il est rare, au point que la plupart des hommes ne l'ont pas rencontré, ou ont fui, pris de peur à sa vue insolite ;

De l'avantage où il y aurait, pour la culture du bonheur, à donner à la femme l'initiative du choix en amour (Oui, mais elles se tromperaient tout aussi souvent que les hommes) ;

De la médiocrité de l'adultère ;

Sur cette parole de Mme de Staël : « Il faut pour s'aimer dix ans ou dix minutes » ;

Sur la naïveté des femmes, que l'on appelle méchamment de la sottise ;

Sur ce point, que les femmes les plus difficiles à conquérir sont encore les plus faciles à conserver ;

Sur les confidences ;

Sur l'avantage pour une femme d'être laide ou de n'être pas, du moins, une beauté éclatante ;

Sur les trois mots qui synthétisent l'amour : désirer, posséder, regretter ;

Et sur bien d'autres points où l'originalité et la

pénétration d'esprit de l'auteur se font très bien voir.

Les femmes aimeront-elles ce livre ? Il serait surprenant que leur curiosité au moins n'en fût pas émue. Qu'elles lui cèdent, si elles se sentent au cœur la volonté d'être des amantes véritables, car l'auteur prévient loyalement. Il n'a écrit que pour les amants sincères et libres, ce qu'il vous expliquera bien mieux que moi dans une délicate et sage introduction. Mais qu'il m'ait jugé digne d'écrire cette préface incertaine, c'était me comprendre dans la troupe sacrée des *Happy few*. C'est pourquoi j'ai modulé ces quelques notes sur la flûte de Pan qui ouvre le chœur.

TABLE DES MATIÈRES

—

1905.

1er JANVIER

311. Aristogiton et l'éducation des filles..... 7
312. De la confusion en matière scientifique..... 11

15 JANVIER

313. La Prédiction du temps..... 16
314. L'Administration des Postes..... 18
315. Port-Arthur..... 20
316. L'Affaire Syveton..... 21

1er FÉVRIER

317. Les Civilisations pauvres..... 23

15 FÉVRIER

318. La Révolution Russe..... 30
319. La Morale en action..... 33
320. La Formation des races..... 34

1er MARS

321. Res sacra Niger..... 38
322. La Guerre et la marche vers l'ouest..... 40
323. Les Crimes des magistrats..... 43
324. Le Mysticisme rationaliste..... 43

15 MARS

325. Le Simplon..... 47

1er AVRIL

326. La Position des Russes..... 55
327. L'Amour et le Code..... 57
328. L'Evangile et la déclaration des Droits de l'Homme 59
329. Un personnage du « Bourgeois Gentilhomme ». 61
330. Le monument Syveton..... 62

15 AVRIL

331. La Séparation de l'Eglise et l'Etat..... 63

1er MAI

332. Le Tourbillon de la Mort..... 69
333. Les Grèves..... 69
334. Idées belges..... 73
335. Bêtise des fêtes..... 75

15 MAI

336. La Pénétration pacifique..... 75
337. L'Apothéose de Gambetta..... 77
338. Vendredi saint..... 81
339. La Nature se trompe..... 82

1er JUIN

340. Les grèves militaires..... 82
341. Le Secret de l'Eglise..... 86
342. Majorités et minorités..... 87
343. Le Destin des mots..... 88
344. Alger-Toulon..... 89

15 JUIN

345. La Bataille navale..... 89

346. La Bombe..... 91
347. Encore M. Hervé..... 92
348. M. de Rothschild..... 93
349. Le Complot de la vigne..... 95
350. Une Société bizarre..... 96

1er JUILLET

351. La Séparation..... 96
352. Byzance..... 98
353. La Belgique et l'esprit protestant..... 99
354. M. Delyannis..... 101
355. Suède et Norvège..... 102
356. Les Ventres dorés..... 102

1906

15 AVRIL

357. L'Inattendu..... 107
358. La Peinture indépendante..... 109
359. Maroc..... 111

1907

1er JUIN

360. Convertis..... 117
361. Virginité..... 119
362. Clergé..... 121
363. Les Hermaphrodites politiques..... 122

1er JUILLET

364. Les Lettres françaises et la concurrence des morts 124

16 JUILLET

365. On a fait quelque chose..... 133
366. Nouvelles d'Italie..... 135
367. Le nouveau Syllabus..... 139

1er SEPTEMBRE

368. Cinématographe..... 145

1910

1er MAI

369. Élections..... 155
370. Grèves..... 156
371. Le Crime de Nice..... 158
372. Violettes..... 160

16 MAI

373. La Chasse aux femmes..... 160
374. L'Age du crime..... 161
375. Roosevelt..... 162
376. Prométhée..... 165
377. Les Grèves..... 165
378. Les Fleurs..... 166

1er JUIN

379. Sœur Candide..... 166
380. La Comète..... 169
381. Rois..... 170
382. Printemps..... 171

16 JUIN

383. Le Maillot..... 172

384. Sous-marins..... 175
385. Jules Renard ou les apparences..... 177
386. Le Petit oiseau..... 177

16 JUILLET

387. Le Souteneur..... 179
388. Le Rat et le crocodile..... 182
389. Population..... 183
390. La Pluie..... 184

1er AOUT

391. En route..... 185
392. Empoisonneuses..... 186
393. La Grève des chemins de fer..... 187
394. Aviation..... 189

16 AOUT

395. Le Règne de la police..... 191
396. Espagne..... 193
397. Observation de fourmis..... 195

1er SEPTEMBRE

398. Aéroplanes..... 197
399. Chemins de fer..... 199

16 SEPTEMBRE

400. Académie Goncourt..... 203
401. Le Subjonctif et l'Université..... 206

1er OCTOBRE

402. La Jeune Littérature..... 209

1er NOVEMBRE

403. Civilisation..... 214
404. Portugal..... 218
405. Philosophes..... 213

16 NOVEMBRE

406. La Question du latin..... 220

1er DÉCEMBRE

407. Recherche de la paternité..... 226
408. L'Eau..... 229
409. Les Maris..... 231

16 DÉCEMBRE

410. Les Femmes à l'Académie..... 232
411. L'Homme à la bouche de carpe..... 235

1911

16 JANVIER

412. Expérience religieuse..... 241

1er FÉVRIER

413. Notes sur la société..... 246
414. L'Ouest-Etat..... 250

16 FÉVRIER

415. Théophile Gautier..... 252
416. La Peste..... 254
417. Recours aux femmes..... 256

1er MARS

418. Laurent Evrard..... 258

419. Henri de Régnier 261
420. Catastrophe 263

16 MAI

421. Chemins de fer 265
422. Architectes 267
423. Retraites 268
424. Lilas 270
425. Solitude 271

1er JUIN

426. Mystères 277
427. Sur les fugues 280
428. Classifications 281
429. Dernières réflexions 282
430. Aéroplanes 283

16 JUIN

431. Verlaine en pierre 284
432. Autres poètes, autres bustes 285
433. Le culte du Latin 286
434. Architecture 289

16 AOUT

435. La Délicatesse en amour 291
436. Le Lucane 294
437. La Petite Ville 295

16 SEPTEMBRE

438. La Joconde 296

1er OCTOBRE

439. A propos de Théophile Gautier 299

440. Stendhal et Larroumet..... 301
441. Insinuation..... 302
442. Sur le hasard..... 302

1er NOVEMBRE

443. Maroc..... 304
444. Le Sens de l'histoire..... 308

1er DÉCEMBRE

445. Une Préface : Poésie..... 311

1912

1er MAI

446. Une Préface sur l'amour..... 321

Poitiers. — Imprimerie Marc TEXIER, 7, rue Victor-Hugo.

PQ
2266
E7
1921
t.4

Gourmont, Remy de
Epilogues

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY